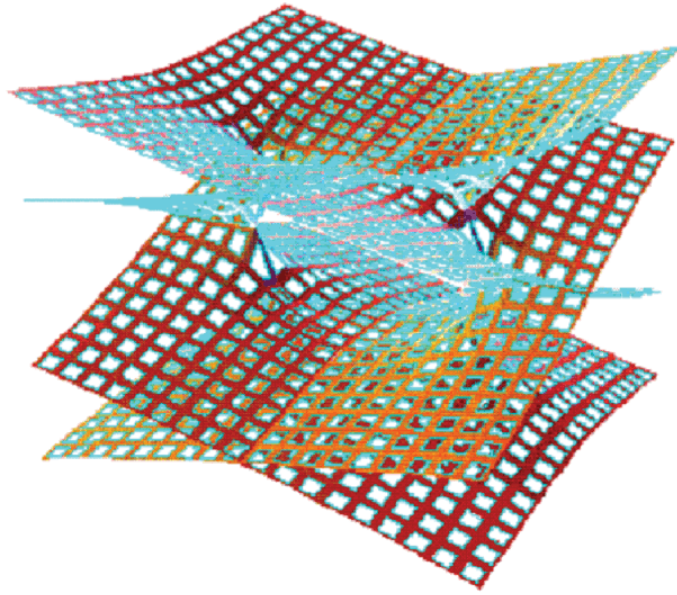
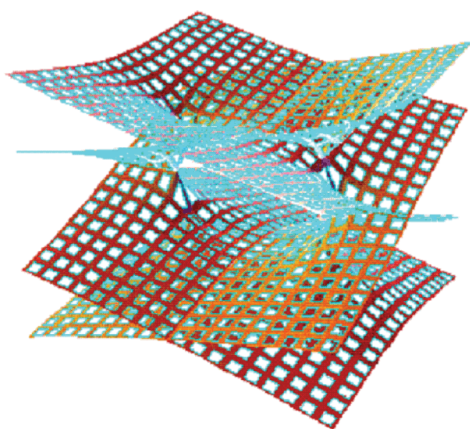




WUNSCH 25

BULLETIN INTERNATIONAL DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Mars 2025



WUNSCH

Numéro 25, Mars 2025

**CONTRIBUTIONS DES MEMBRES
DU CIG 2023-2024**

**« SAVOIR ET IGNORANCE DANS LE
PASSAGE À L'ANALYSTE »**

VIII^e RENCONTRE INTERNATIONALE
DE L'ÉCOLE

2 mai 2024, Paris

ÉDITORIAL

Wunsch 25 ! Notre « souhait » d'École a donc un quart de siècle !

D'un texte à l'autre, ce numéro 25 du Bulletin de l'EPFCL fait rebondir ce souhait d'une « École à l'épreuve » parmi les 28 contributions qui le composent. Nous espérons que ces voix croisées traversent les frontières linguistiques et géographiques de l'IF-EPFCL et que *Wunsch* 25 y transporte ce qui fait l'orientation et l'intranquillité nécessaires à une communauté d'École « in progress... »

« L'École ou l'Épreuve ¹ » lançait Lacan en 1967 dans la première version de la Proposition. Les interrogations des membres du CIG 2023-2024 sur leur expérience dans les cartels de la passe, ainsi que les exposés présentés lors de la VIII^e Rencontre de l'École *Savoir et ignorance dans le passage à l'analyste*, se sont tous pliés à l'épreuve du dire. Un peu plus mal-dire, un peu mieux bien-dire ce qu'il en est de ce passage, de ce raccord, « celui où le psychanalysant passe au psychanalyste ² ».

Ainsi, quasiment tous les textes publiés dans ce *Wunsch* 25, évoquent le paradoxe fondamental qui articule la fonction de la parole et l'acte de l'énonciation, le transfert et l'acte du psychanalyste, l'impossible et le contingent. Chacun à sa manière propre s'avance et s'interroge sur ce qu'il en est de ce point radical, archaïque, osait Lacan, celui « qu'il nous faut de toute nécessité supposer à l'origine de l'inconscient, c'est-à-dire de ce quelque chose par quoi,

¹ J. Lacan, « Première version de la « proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 586.

² J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits, op. cit.*, p. 252 : « Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper. »

en tant que le sujet parle, il ne peut faire que de s'avancer toujours plus avant dans la chaîne, dans le déroulement des énoncés, mais que, se dirigeant vers les énoncés, de ce fait même, dans l'énonciation il élide quelque chose qui est à proprement parler ce qu'il ne peut savoir, à savoir le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation.³ »

Ce point ineffable, il faut le dire : c'est le pari de l'expérience de la passe, du dispositif qui l'accueille et des personnes qui s'engagent à soutenir cette « communauté d'expérience ».

Notre souhait d'École engage un choix radical : oser des « points de dire⁴ » pour que la doxa n'embrouille pas davantage « l'ombre épaisse » qui tend logiquement à recouvrir ce passage.

Il faut le dire, aussi, sommes-nous satisfaits que la publication de *Wunsch* 25, qui célèbre un quart de siècle de « l'esprit des Forums » de cette École, soit contemporaine de la réédition en français de *La Psychanalyse, pas la pensée unique*⁵ et de sa publication quasi concomitante en espagnol et portugais.

Nous souhaitons donc que le Symposium Interaméricain de Buenos Aires et la Convention Européenne de Venise en Juillet 2025 fassent résonner ici et là les divers accents du désir de psychanalyse.

Dominique Touchon Fingermann
Secrétaire du CIG 2023-2024
pour l'Europe

³ J. Lacan, *L'identification*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1962.

⁴ C. Soler, « Point de vue », cf. ce *Wunsch* 25.

⁵ C. Soler, L. Soler, J. Adam, D. Silvestre, *La psychanalyse, pas la pensée unique*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ Lacanien, 2024.

CONTRIBUTIONS
DES MEMBRES DU CIG
2023-2024

Wunsch n°25

LA PRATIQUE ANALYTIQUE DU PASSANT

Carolina Zaffore

Secrétaire du CIG 2023-2024 pour l'Amérique
Buenos Aires, Argentine

« Je ne le prendrai pas au niveau où j'avais espéré il y a deux ans,
pouvoir boucler la boucle qui resta interrompue, de l'acte où s'assoit,
où s'institue comme tel, le psychanalyste.
Je le prendrai au niveau des interventions de l'analyste,
une fois l'expérience instituée dans ses limites précises. »
(Lacan, 1969)

À la suite de l'une des passes que j'ai écoutées et qui a abouti à une nomination, je prélève le fragment du témoignage qui recèle combien fut décisive, en termes d'autorisation en tant qu'analyste, la conjoncture dans laquelle la passante a présenté sa démission d'un travail institutionnel d'assistance, soutenu durant de nombreuses années, pour se consacrer plus résolument à la pratique analytique. Dans le déroulement du texte, qui dans la procédure de la passe est toujours à plusieurs voix, il s'ensuivait que cette décision-là s'entrelaçait avec les mouvements analytiques de l'époque qui atomisaient une jouissance persistante dans le symptôme fondamental. J'ai trouvé là un effet à la fois didactique et clinique qui me pousse aujourd'hui à écrire ces lignes et à partager une question que la procédure de la passe peut étayer : comment l'acte inaugural sur lequel se fonde un psychanalyste se connecte-t-il avec son travail quotidien ? Comment ce moment de la phase finale de l'analyse d'un analyste s'articule-t-il avec le début et le soutien des analyses qu'il conduit ?

Je souligne, avec la citation de l'épigraphe, les deux niveaux présents dans toute interrogation de l'acte analytique. Si dans le Séminaire XV ce qui est accentué c'est la perspective de l'autorisation inaugurale de quelqu'un qui traverse la phase finale de son analyse, dans le Séminaire XVII Lacan déploiera la question depuis un autre angle, celui de ses interventions. Un premier niveau s'attache à dégager la logique du moment de la passe de l'analysant à l'analyste, tandis que le second niveau met davantage l'accent sur l'aspect pragmatique. Cette seconde perspective de l'acte analytique est recherchée pas tant dans le moment fondateur propre à la phase finale de l'analyse de l'analyste que dans sa pratique au fil du temps.

Je trouve dans cette expression circonstancielle de Lacan selon laquelle *on passe en passant la passe*, une façon de mettre en évidence, à travers la forme verbale du temps, l'importance de la variable

temporelle au moment de distinguer l'assomption de l'acte analytique de ses conséquences à se déployer dans la diachronie de la tâche de l'analyste avec ses analysants. En d'autres termes, la passe quotidienne de sujet à objet que nous incarnons en tant qu'analystes, a comme condition ce moment instituant de la passe proprement dite qui est logiquement antérieur, comme Lacan l'a souligné. Bien sûr, nous devons penser comment, dans quels contextes, selon quelles modalités, cette articulation pourrait continuer à être interrogée dans les conditions actuelles. Ce que nous savons c'est que l'éthique de l'acte analytique, sans équivalent ni normes prédéterminées, régit la politique d'une cure et que parmi les divers modes de vérification, nous disposons de la procédure de la passe qui a varié et connu des vicissitudes depuis son invention jusqu'à aujourd'hui.

Alors, à partir de ce double niveau de l'acte analytique et de ma première participation aux cartels de la passe, j'extrais deux faits à prendre en considération : 1- la faible proportion de nominations par rapport au nombre de passes entendues et 2 – la forte proportion de passants dont la pratique en tant qu'analystes était installée longtemps avant leur demande de passe. Outre ces deux faits, j'ajoute l'inquiétude qui m'habite : ne pourrions-nous pas tirer un meilleur profit du potentiel épistémique de la procédure de la passe si nous réussissons à introduire un peu plus de nominations ? Franchement, ce n'est pas du tout clair pour moi ce que suppose « introduire plus de nominations », mais je l'exprime ainsi parce que j'ai tendance à penser qu'un nombre plus élevé d'AE est ce qui permettrait de réaliser un travail d'École régulier favorisant un spectre didactique et clinique plus large et plus efficace en termes de transmission.

La vingtaine et plus de passes entendues de part et d'autre de l'Atlantique concernaient, sauf exceptions, des psychanalystes qui travaillaient dans leur cabinet bien avant la demande de passe à l'École. Et je comprends que ce facteur temporel a une certaine importance pour continuer à observer et à lire. Notre contexte de la passe est bien différent de l'expérience naissante que Lacan a proposée avec l'objectif de saisir ce moment inaugural et décisif de l'auto-autorisation. S'il en est ainsi, si la logique du désir de l'analyste comme opérateur a la même valeur dans la passe inaugurale que dans la pratique quotidienne, comment faire remonter au niveau de l'École l'importance du témoignage concernant la pratique analytique des passants ? Comment lier les repères indices de la passe d'analysant à analyste, de l'exercice de son métier ? L'effort de Lacan pour distinguer le niveau de la logique de « l'acte » de celui de « l'exercice » est clair et explicite dans le séminaire XV, mais je crois aussi qu'à partir du séminaire XVII et au-delà, la préoccupation est de les unir.

La procédure de la passe a tenté de relayer ladite « analyse didactique » en expérimentant une nouvelle façon d'enquêter sur l'incidence de l'analyse personnelle dans le fait de s'autoriser comme analyste. Par ailleurs, si la passe a une valeur didactique c'est parce qu'elle implique une donnée épistémique transcendant les effets personnels qui concernent les parties impliquées. Le passant *hystorise* son analyse (pas sa vie, précisément) en fonction de cette *conversion éthique radicale* qui se produit dans la passe. Une question s'impose, nodale, implicite, que la procédure en tant que telle, de quelque façon que ce soit, pose à chaque passant : quelle incidence a eu son analyse dans sa passe à l'analyste ? Qu'est-ce qui dans sa propre analyse a présidé à son autorisation, au-delà des circonstances de la vie et des multiples pressions du désir ? Il est évident, étant donné le maigre nombre de nominations au regard de la quantité de passes, qu'il n'est pas du tout facile de vérifier ces coordonnées. Même quand dans les cartels de la passe il y a clairement un effort collectif pour chercher la logique de la passe d'analysant à analyste.

Je me demande du coup comment donner plus de relief et mettre en valeur ce qu'un analyste peut dire à sa communauté quant à son autorisation par rapport à l'impossible à savoir à quoi conduit une analyse, quant au changement dans sa façon d'intervenir, sa manière de faire pour hystériser les discours et opérer pour produire des analysants à partir d'un certain moment de

son parcours analytique. Ou, en d'autres termes, il ressortirait que ce que l'on peut capter de la pratique analytique du passant est un indice déterminant pour le cartel de la passe.

Je crois que nous faisons raisonnablement attention à ne pas inciter à parler de l'acte psychanalytique à la première personne, car ce serait inapproprié, voire carrément erroné. Mais je pense aussi que le souci excessif de ne pas parler de sa propre pratique pourrait rendre compte, au moins en partie, de certains témoignages qui m'ont paru trop éloignés de la façon dont quelqu'un commence à en analyser d'autres et à opérer de façon plus libre ou simplement moins conditionnée par les symptômes, les fantasmes ou les délires. Évidemment, nous ne pouvons exiger que quelqu'un témoigne systématiquement de sa pratique, dont la déduction concerne éventuellement le cartel de la passe. À proprement parler, rien ne peut être préalablement exigé d'un témoignage !... Mais ce principe élémentaire ne nous exempte pas d'interroger l'usage de la passe et de penser, en même temps, comment obtenir et amplifier sa valeur didactique perceptible et transmissible. Je garde le sentiment qu'explorer et accentuer une perspective factuelle – ce qui ne veut pas dire empirique – pourrait faciliter les nominations, en se basant sur le fait que la structure même de la procédure élude toute réduction du moi qui pourrait enlever sa légitimité au texte.

Au moins, au niveau de la passe à laquelle je me suis référée en commençant ces lignes, le récit de la passante sur sa propre pratique a été important au moment de la décision. Ni le fait qu'elle ait témoigné à la première personne, ni le filtre des passeurs, n'ont enlevé une once d'authenticité au récit et à la force de l'énonciation en jeu. Je crois que le fait de régler notre écoute et nos débats sur cette connexion précise entre l'analyse personnelle et les variations au niveau de la pratique, telles que peut les offrir un témoignage, est une voie légitime, peut-être moins exigeante pour tous, au moment de nommer un AE.

Finalement, quelles alternatives avons-nous pour rendre plus facile, plus usuel et fécond, un travail par rapport aux témoignages dans notre École ?

Traduction : Lina Puig

Bibliographie :

J. Lacan (1969-70), *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, leçon 2, paragraphe 2, Buenos Aires, Buenos Aires, 2008, p. 33 ; Paris, Seuil, 1991, p. 35.

APRES-COUP : L'ÉPREUVE DU TÉMOIGNAGE

Dominique Touchon Fingermann
Secrétaire du CIG 2023-2024 pour l'Europe
Nîmes, France

C'est le passant qui commence ce jeu de passe-passe : il doit transformer tous les tours et contours de son analyse dans ce qui peut en briser le récit. Arrivé au point de sans-issu de son discours analysant, il est seul à pouvoir en faire valoir le sens issu, qui souvent tient en très peu de mots. Mais, pour faire preuve de ce passage, il lui faut dévider les fils tressés de son *hystorisation* dans l'écriture fragmentaire de cette épreuve, qui dans la hâte, doit faire mouche sur le passeur. Ce témoignage de son passage à l'analyste ne consiste pas à prolonger son analyse ni à en reproduire le récit *in extenso*. La prise de parole du passant soutient maintenant un autre enjeu : démontrer l'entrelacement de la chaîne et de la trame de sa logique subjective, mettre en évidence leurs croisements dessus-dessous, au point de laisser passer l'éclat de la solitude, celle qui permet de tenir le cap sur l'horreur de l'acte (cap au pire dirait Beckett). Les expositions actuelles à Paris, de Olga de Amaral et Chiharu Shiota, nous ont bien fait voir comment les brèches et les points de fuite des fils tendus, entremêlés, noués, laissaient passer une certaine lumière, si on les considérait sous une certaine perspective.

Il semble toutefois que certains passants négligent en cours de route l'urgence soudaine qui les avait poussés à s'engager dans la procédure : le Dire subtil à ne pas oublier. À moins que cela ne soit les passeurs qui, trop embobinés par l'ombre épaisse de la vérité ne soient pas suffisamment sensibles aux éclaboussures où se soupçonne le réel.

Voilà donc les passeurs à l'épreuve de la passe. Ils recueillent ce témoignage et, chacun à son tour a la charge de faire rebondir l'éclat de cette expérience de rencontre, devant ce jury que notre École appelle cartel, car sa logique inclut le réel.

Il y a un temps de suspens.

Le cartel est suspendu à ce que chaque passeur peut transmettre d'inouï, pas sans un certain espoir que sa « performance » confirme la « compétence » qu'a pu distinguer l'analyste qui l'a désigné comme pouvant soutenir l'enjeu. Il y a donc bien une attente des qualités logiques, éthiques, et poétiques qui manifestent de diverses manières le rapport du passeur avec le réel, mais tout aussi bien avec la vérité, averti par expérience de sa valeur de fiction, leurre, mensonge.

Le cartel à l'épreuve du témoignage : c'est maintenant. C'est donc à notre tour de « communiquer » le didactique de l'expérience : celle unique de chaque passe entendue, celle incomparable de la série de passes que notre Collège a accueillies au cours de ces deux ans d'exercice de sa responsabilité.

Tout comme le passant et les passeurs, il nous faut maintenant réduire l'expérience à quelques énoncés, en pariant au-delà du malentendu, soit, sur l'effet du dire qui cherche encore ses mots. Donc, une fois de plus depuis que l'expérience est en cours et ce, malgré « l'aporie de son

compte rendu¹ », nous allons « prendre le risque d'en parler² », sans nous contenter de « témoignages de perplexité et embarras³ » que Lacan avait observés lors de son intervention au Congrès de la Grande Motte en 1973.

Tout d'abord un affect de fin de course : quelque chose comme une déception quant aux conclusions et le peu de nominations décidées. Effet d'après-coup, sans doute effet rebond des suites de l'enthousiasme des projets et chantiers partagés de cette École au travail, orchestré par les Collèges de garantie d'animation et orientation ?

Déception ? attente déçue ? Mais qu'espèrent donc les cartels de la passe, qui par définition attendent l'inattendu : l'inouï d'un passage secret entre les tours de la vérité et le réel en surprise de l'acte du psychanalyste ?

Rencontres

Le cartel donne rendez-vous aux passeurs. La rencontre n'est pas un rendez-vous, elle est imprévisible, bien qu'on attende tout de même des passeurs et du cartel qu'ils aient une certaine disposition au *kairos* de la rencontre. De quelle disposition/position s'agit-il ? A propos de ce que l'analyste accueille et recueille, Lacan en 1948 dans « L'agressivité en psychanalyse » parle de « fraternité discrète⁴ ». Pour qu'il y ait rencontre, il y faut cette « fraternité », une certaine équivalence de position par rapport à l'Autre qui manque. Mais nous entendons la « discrétion » de cette fraternité au sens mathématique, ce qui renvoie à la différence absolue, non relative et phalliquement mesurable. En effet, *discret*, du latin *discretus* dénote ce qui est « séparé », discontinu.

Au cours de ces deux ans, j'ai intégré deux cartels et écouté quatre passes. Nous avons eu la chance d'entendre les témoignages de huit passeurs, qui ont pu rendre compte de leurs rencontres avec les passants dans la mesure de cette « fraternité discrète ».

Les éventuelles empathies et identifications n'ont à mon avis pas porté préjudice au sérieux et à la discrétion.

Les cartels de leur côté, par principe éphémères et construits au hasard des passes, des disponibilités et des « incompatibilités transférentielles » des uns et des autres, sont bien disposés à l'égard du suspens des rencontres à venir. J'y ai retrouvé huit de mes collègues du CIG que je connaissais pour partager par ailleurs avec eux les tâches de notre collège. Le temps du cartel produit cependant un autre effet de rencontre entre chacun, « une fraternité discrète » aussi, dont le point de départ s'avère notre ignorance partagée, et cette disponibilité unique du discours psychanalytique pour le point de silence qui signale la présence incomparable de chaque Un, et ce malgré le concert des langues et de leur étrangeté. Ce n'est pas toujours le cas, mais en ce qui concerne ces deux cartels nous avons été satisfaits de cette expérience de rencontres hors du commun : les personnes n'ont pas fait obstacle au fonctionnement.

Logique

Que nous a permis d'entendre cette bonne disposition de tous ?

¹ J. Lacan, « Discours à L'École freudienne de Paris », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 263.

² *Ibid.*

³ J. Lacan, Intervention dans la séance de travail « Sur la passe » du samedi 3 novembre parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 15, pp. 185-193.

⁴ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 124.

Il y a une logique de la cure à attendre dans les témoignages. Celle-ci est déterminée par la logique du signifiant qui rate fondamentalement ce qu'il y a à dire.

Mais ce sont justement ces ratages, ces impasses de la fonction du sujet supposé savoir qui ordonnent et qui rythment les « moments de passe » dont nous attendons en effet les effets.

Les concepts fondamentaux de la psychanalyse ne nous servent pas à mesurer ni à évaluer les passants et leurs analyses. Mais comment nous y retrouver sans pouvoir suivre dans les récits enthousiastes des passeurs la trace des concepts qui orientent la clinique psychanalytique : l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion ? Comment trouver du psychanalyste sans entendre dans les témoignages de passe la réduction du destin et de la malédiction répétitive à une marque singulière et à l'effet qui s'en produit ? Comment valider ce passage sans pouvoir noter la simplification du traumatisme à sa dit-mension de trou-matisme ? Comment y repérer la nomination d'un AE sans que se signale la capacité nouvelle du signe et du sens de pouvoir se nouer autrement ?

La plupart du temps nous arrivions à suivre le fil de l'*hystorisation* de ces histoires qui se prenaient pour le destin, mais rarement nous avons pu en saisir la solution de continuité et ses conséquences sur le transfert au sujet supposé savoir et ses effets sur le savoir et la jouissance.

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement dit-on : ces énoncés n'ont pas pu ou pas su nous éclairer sur le concept « du psychanalyste » qui en principe serait venu se mettre à l'épreuve dans le dispositif, et faire preuve de l'extension de la psychanalyse comme l'indiquait déjà : « La psychanalyse, type ou non, est la cure que l'on attend du psychanalyste⁵ ».

La passe met à la question, met sur la sellette, ce qu'on attend du psychanalyste pour que « la psychanalyse reste un acte à venir encore ».

Échappée belle

Nous attendons donc du psychanalysant à l'épreuve de la passe qu'il puisse démontrer la logique de l'aliénation signifiante qui lui faisait destin et qu'il sache montrer ce qui y échappe. Cette échappée belle ne s'avère que dans ses effets, le cartel peut s'en trouver éclaboussé, « de l'analyste » serait un de ces éclats.

Les passeurs sont-ils suffisamment sensibles et affectés par ces effets de séparation pour en produire le ricochet sur les cinq du cartel ?

Encore faut-il que les cinq du cartel s'entendent suffisamment pour faire résonner leur ignorance partagée au profit du savoir (du psychanalyste). Est-ce toujours le cas ?

⁵ J. Lacan, « Variantes de la cure type », *Écrits, op. cit.*, p. 329.

CARTEL DE PASSE, EXPERIENCE D'UN PARTAGE

Anastasia Tzavidopoulou
Paris, France

Il y aurait une boussole d'orientation pour la nomination d'un AE par le cartel de la passe : le passant extrait une énonciation inédite, un dire qui se formalise, résultat de sa cure, et qui témoigne du passage de l'analysant à l'analyste. Cette boussole est plus facile à formuler théoriquement qu'à entendre pour dissiper « l'ombre épaisse » ; première difficulté. Car, même si la décision du cartel est une décision collégiale, ce que l'oreille retient est une affaire individuelle. Et ce que l'oreille retient est en lien avec l'analyse du sujet qui participe aux cartels de passe, la fin de son analyse, sa conclusion. Avoir eu à faire alors avec le point final de sa propre analyse, même si ceci a été fait hors du dispositif de la passe, est indispensable pour que l'oreille puisse capter quelque chose de la « plaque sensible », cette plaque sensible qui fait le pont entre le passant et le cartel et qui sensibilise le cartel. Et nous le savons, des fins il y en a plusieurs, autant que de sujets et de points finaux.

En suivant Lacan, c'est toujours de « la passe à l'analyste » dont il s'agit. Et nous avons à faire avec une deuxième difficulté dans la suite de « la passe à l'analyste » : « le désir de l'analyste », désir inédit. Est-ce qu'il s'entend ? Comment se repère-t-il, s'il s'agit de quelque chose qui ne peut pas se formuler sous la forme d'un sujet qui parle et qui dit que... ? Une hypothèse est à considérer : serait-ce sous la forme d'un manque, d'une incomplétude, de quelque chose qui échappe, porté par le passeur, que le cartel aurait à attraper ? C'était ce que les cartels qui ont abouti à une nomination ont transmis et ceci conduit presque vers un non-sens : une ombre qui dissiperait une autre plus épaisse. D'où la mauvaise question à poser aux passeurs : « Qu'est-ce que vous avez entendu du désir de l'analyste ? » Ceci dépasserait donc le « bon passeur » dont on a aussi souvent parlé lors de nos réunions. Car s'il peut être plus facile de désigner un « mauvais » passeur, le contraire ne va pas de soi. Question qui va sans doute se perpétuer dans le CIG suivant et qui a été déjà rencontrée par les précédents, et qui ouvre à celle de la désignation des passeurs. À suivre alors.

Dans le dispositif de la passe, le cartel qui arrive à une nomination aurait quelque chose à partager avec le passant et les passeurs, et aussi, différemment, avec tout le CIG : un bien commun de l'ordre d'une surprise, d'une satisfaction, d'une interrogation, d'une perte, d'un soulagement ou même d'une impasse, différentes variantes de cette énonciation singulière. J'emprunte une expression à Pierre Bruno, le « radical de sa singularité ¹ » que cette énonciation porte. Ce partage, qui fait École, me paraît essentiel et mon expérience pendant les deux ans du CIG ne m'a pas permis de l'accomplir : pas de nominations dans les cartels auxquels j'ai participé. Il y avait bien sûr un partage, mais un partage partiel qui a porté sur les débats, les élaborations, les discussions qu'on a eus entre nous. Un partage de l'ordre d'un bien commun qui, même s'il ne s'adresse pas à toute la communauté analytique de l'École, participe à sa vie.

¹ P. Bruno, *Une psychanalyse : du rébus au rebut*, Toulouse, Érès, 2013, p. 314.

Que serait le partage d'un bien commun ? Je m'avance vers une lecture en m'appuyant d'une part sur cette expression de Pierre Bruno, le « radical de sa singularité » que le passant est censé avoir extrait, et d'autre part sur une citation de Lacan dans « Télévision », citation que j'ai déjà évoquée dans les *Échos* n° 8, je cite : « Heureux les cas où passe fictive pour formation inachevée : ils laissent de l'espoir² ».

Dans un échange que j'ai eu avec Nicolas Bendrihen, ce dernier m'a fait entendre le côté « fictif », donc toujours imaginaire, des « passes fictives » et qui ne laissent pas entendre ce quelque chose qui constituerait, pour le passant, ce que Lacan a appelé « fenêtre sur le réel ». Cet imaginaire maintient le possible ; il s'agit d'une fiction qui ne fixe pas l'impossible comme résultat d'une cure, comme conclusion d'un parcours analytique. Mais ceci, suivant Lacan, laisse espoir car il permet toujours des élaborations, des réflexions qui alimentent notre discours. La formation ne peut que continuer et c'est sur ce point qu'un partage, au sein du cartel, s'effectue dans la mesure où l'enseignement se poursuit, enseignement clinique et théorique. Ainsi, la construction du fantasme n'est pas sa traversée, les effets thérapeutiques ne constituent pas toujours une conclusion logique, des affects comme la satisfaction, l'enthousiasme ou le deuil ne répondent pas à la « métamorphose » du sujet et à la production d'un savoir nouveau, la chute du sujet supposé savoir ne constitue pas la fin d'une cure... pour donner quelques exemples de cet enseignement. D'une certaine façon le dispositif de la passe, et plus particulièrement le cartel auquel on participe, nous oblige à prolonger notre formation dans la mesure où il pousse à nous poser des questions sur ce savoir acquis du passant, savoir à la limite du bien commun.

Ayant participé, avant mon expérience au CIG, au dispositif de la passe en tant que passant, je me rends compte de ce savoir qui change de place. En tant que passant on témoigne, avec la conviction, d'un savoir. Le cartel de la passe est censé entendre non pas la conviction mais ce savoir.

Ces passes fictives, quoi qu'enseignantes, ne touchent pas au « radical de sa singularité » ; et j'entends dans le terme du « radical » la conclusion de « l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel)³ », le radical tel qu'incarnation d'un réel qui rend « l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme)⁴ » supportable. L'impuissance cède sa place à l'impossibilité, qui dès lors soutient la place de l'analyste. Car c'est cette impossibilité en tant que « pouvoir⁵ » qui éloigne du mirage de la vérité et permet, à l'occasion, d'analyser⁶. Donc s'il y a quelque chose d'impossible à formuler en tant que tel en ce qui concerne le désir de l'analyste, l'acte, lui, se soutient de cette impossibilité, métamorphosée en pouvoir. Le sujet analysé passé à l'analyste n'est pas dupe d'être un rebut, rebut de la limite de ce qui peut être dit, produit de sa métamorphose, pour soutenir son acte.

² J. Lacan, « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 510.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 243.

⁴ *Ibid.*

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 217.

⁶ *Ibid.*

Voilà une question qui se pose : si notre communauté attend toujours avec impatience les témoignages des AE, comment partager une conclusion qui porte sur l'impossibilité, donc sur le réel, une conclusion en tant que bien commun offert à l'École, si ce n'est par le biais d'un mot d'esprit, d'un *Witz* comme Lacan le proposait ? C'est quelque chose de l'ordre d'un *Witz* que les cartels qui arrivent à une nomination passent au CIG, avec toute la difficulté que ceci comporte. On lit dans la « Proposition » que les résultats de cette expérience doivent être communiqués à l'École d'abord pour critiques. Ces résultats qui doivent se communiquer et qui sont proposés à la critique, constituent ce bien commun qui fait École, car si « la psychanalyse est intransmissible », il s'agit de la « ré-inventer d'après ce que chaque psychanalyste a réussi à retirer d'avoir été un temps psychanalysant⁷ ». Ré-inventer quoi ? Serait-ce le fait de croire à l'inconscient⁸ ? Une croyance à toujours ré-inventer ? Si Lacan, assez tardivement, tient des propos forts en disant qu'il n'attend rien des personnes et quelque chose du fonctionnement, on pourrait reconnaître un bout d'expérience dans les cartels de passe : il ne s'agit pas des membres du cartel, ni des passeurs car il ne s'agit pas des personnes. Le fonctionnement, et plus précisément le fonctionnement de la passe, aurait cette propriété de mobiliser une logique collégiale et de structurer l'École, et ceci malgré les diverses interrogations quant aux « bons » ou « mauvais » passeurs et aux analystes qui ont fini ou pas leurs analyses. La passe serait-elle une sorte de symptôme de la psychanalyse pour assurer sa continuité ?

DE L'IGNORANCE A L'INSU ?

Anne-Marie Combres
Cahors, France

Lors de la journée de mai 2024, je posais la question, pour chaque cartel de la passe, de savoir, à partir des conséquences pour le sujet s'il y a eu passage - passage de l'ignorance à l'insu - ou s'il n'y en a point ? plutôt que de se centrer sur son moment.

Par rapport à ce que souhaitait Lacan lors de la mise en place de la procédure : saisir le passage, le moment « où l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit¹ », nous remarquons que les passants font souvent état d'un moment de précipitation qui s'est produit assez longtemps avant, et parfois plusieurs années après la fin de leur analyse. C'était le cas pour la plupart des témoignages que nous avons écoutés dans ce CIG, notamment dans les cartels auxquels j'ai participé.

C'est donc un changement par rapport à ce que Lacan souhaitait au départ et si notre procédure reste orientée par celle qu'il avait mise en place, elle s'en distingue sur ce point.

Dans ce qui conduit quelqu'un à faire le pas de rencontrer un analyste et le pas suivant d'entrer en analyse, l'ignorance est mise en avant : on souffre, et même si on peut parfois dire de quoi,

⁷ J. Lacan, « 9e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur "La transmission" », *Lettres de l'École*, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220.

⁸ J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Autres écrits*, op. cit., p. 281.

¹ J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 15.

on n'en connaît pas la cause. Lacan y insistait au début de son enseignement : « Le sujet qui vient en analyse, se met pourtant, comme tel, dans la position de celui qui ignore. Pas d'entrée possible sans cette référence – on ne le dit jamais, on n'y pense jamais, alors qu'elle est fondamentale.² » Cette ignorance se déplace tout au long du travail, et ce que le passant peut en dire dans son témoignage c'est comment un savoir nouveau pour lui est venu y mettre fin.

Les cartels de la passe sont aussi dans une position d'ignorance quant à ce qu'ils vont entendre, mais ce n'est pas la même : il s'agit de laisser de côté le savoir référentiel pour aborder chaque cas, mais ne rien attendre des témoignages semble bien difficile !

Il a fallu aussi pour nos cartels laisser résonner les témoignages des passeurs, dans le moment de la rencontre avec eux, laisser résonner le récit, les dits du passant qu'ils nous ont transmis. Mais au-delà, dans les séances de travail propres au cartel, après-coup, se laisser travailler par ce que nous avons entendu... position de « docte ignorance ? Et la nécessité d'essayer d'en inférer le dire singulier de tel ou tel passant qui pourrait conduire à une nomination.

Ce travail d'élaboration dans les cartels auxquels j'ai participé a été marqué aussi par le problème des traductions : nous ne parlions pas tous la langue des passeurs ou du passant et nous avons dû « jouer » avec les passages d'une langue à l'autre. Mais, curieusement pourrais-je dire, et justement parce que les membres des cartels ont été curieux aussi de *lalangue* du passant – étrangère pas seulement sur le plan linguistique, mais parce que *lalangue* de l'autre nous est toujours étrangère - cette curiosité nous a servi dans nos échanges pour cerner au plus près possible le réel en jeu dans les témoignages.

Il importe de noter aussi une particularité des cartels de la passe : le produit n'est pas propre à chacun mais collectif - il s'agit de se prononcer sur la décision concernant une nomination ou une non-nomination...

Qu'est-ce qui oriente la décision du cartel ? Plutôt que les critères que nous aurions pu avoir à l'esprit, c'est la conviction qu'a suscité le témoignage transmis par les passeurs.

Bien sûr il y a un pari dans la nomination, puisqu'on impute aux passants nommés AE, d'être « de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour la psychanalyse ». Colette Soler soulignait dernièrement un aspect essentiel chez Lacan sur la question de l'insu : « la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre. Entendez bien : pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant³ ». Elle soulignait cette dimension du non savoir de l'opération, et donc de l'insu qui, pour l'analysant passé à l'analyste, pourra faire cadre au savoir à venir.

Quand il y a eu nomination, la satisfaction du cartel pouvait s'entendre comme une reconnaissance, re-découvrir que « ça fonctionne » ! Reconnaissance aux deux sens du terme : on le reconnaît mais aussi on est reconnaissant... ce qui nous laisse avec la même question que se posait Lacan dans *L'insu* : « J'en suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment se fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même quelquefois efficace ?⁴ »

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 298.

³ J. Lacan, « Discours à l'EFP », *Scilicet* 2/3, *op.cit.*, p. 25.

⁴ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 17 mai 1977.

LE TEMOIGNAGE : ENTRE VERITE ET ACTE

Didier Castanet
Toulouse, France

On peut immédiatement se poser plusieurs questions lorsqu'on s'interroge sur le témoignage dans le cadre de la passe.

Est-ce que le témoignage est un acte ?

Est-ce qu'on attend une vérité du témoignage ?

Comment la vérité de l'inconscient parle, ou prend la parole ?

La question du témoignage se trouve parfaitement décrite dans le livre de Giorgio Agamben que j'ai récemment relu. Je redis qu'on ne sort pas indemne après sa lecture.

Le grand mérite d'Agamben est de refuser qu'Auschwitz demeure dans l'indicible, pente mystique vers l'adoration noire. Il s'efforce d'« écouter l'intémoigné », de rendre leur parole à ces expressions de douleur qui ne sont d'aucune langue. Ce livre est une cartographie éthique du témoignage. Il importe pour Agamben de dégager la « signification éthique et politique de l'extermination » en dénonçant la confusion des catégories du droit et de l'éthique, du jugement et de la vérité, qui à mon avis viennent en voiler le sens à notre insu. La question du témoignage se heurte à une conception irreprésentable de la vérité, à « des faits tellement réels que plus rien, en comparaison n'est vrai ». Telle est l'aporie d'Auschwitz : les faits, historiquement déterminés, ne coïncident plus avec une vérité qui les dépasse.

Certains anciens déportés, comme Primo Levi, ont témoigné de ce dont les acteurs eux-mêmes n'ont pas pu témoigner puisqu'il s'agissait justement de dépouiller ces derniers de cette capacité humaine du témoignage.

Quel est donc le crime spécifique d'Auschwitz ? C'est nous dit Agamben d'avoir créé « un lieu où l'état d'exception coïncide parfaitement avec la règle, où la situation extrême devient le paradigme même du quotidien », page 59 de *Ce qui reste d'Auschwitz*.

Puis, il poursuit, « Auschwitz constitue, dans cette perspective, le moment d'une débâcle historique de ces procédures, l'expérience traumatique où l'impossible s'est introduit de force dans le réel. Il est l'existence de l'impossible, la négation la plus radicale de la contingence – donc la nécessité la plus absolue. » (p.194)

Or, concernant ce réel-là, ni les règles du droit, ni la morale (c'est-à-dire le sentiment de la faute, ou la honte), ni les références culturelles, comme celles de la tragédie grecque ou son dépassement nietzschéen, ne réussiront à dire ce qui est au-delà de tout témoignage, quand le seul qui pourrait parler, celui à qui on a ôté jusqu'à la dignité de sa propre mort, le « musulman », celui qui a « en charge la gestion des fours crématoires et des chambres à gaz » ne le peut plus (p.10 et 28-29).

Dans la partie 4 du livre, intitulée « L'archive et le témoignage » Agamben part de la méthode de Foucault dans *L'Archéologie du savoir* en modifiant la perspective pour reposer la question du témoignage. Il nous dira (p.190), « Il ne s'agit pas, bien entendu, de revenir au vieux problème que Foucault entendait liquider : « comment la liberté d'un sujet peut-elle se frayer un chemin dans les règles d'une langue », mais plutôt de situer le sujet dans l'écart entre une possibilité et une impossibilité de dire, en demandant : « Comment quelque chose comme une énonciation peut-il se produire sur le plan de la langue ? »

Autrement dit, il ne s'agit plus de repérer comme il nous dit (p.189) « la marge obscure inscrite dans tout discours, qui cerne et limite toute prise de parole concrète », ni d'observer la disparition du sujet dans le murmure anonyme de « n'importe qui parle » mais de montrer comment le sujet se construit à partir de sa « contingence », c'est-à-dire à partir de la possibilité qu'il a eue, « d'avoir ou de ne pas avoir la langue ». Parler, c'est à chaque fois choisir la langue, à partir de cette contingence. Si l'impossibilité est là introduite de force par quelque système, alors la contingence est niée, et la possibilité de tout témoignage.

Remettre en jeu la vérité pour un sujet, soit ce rapport au réel qui le fait parler, c'est la question que la psychanalyse réouvre à chaque fois et tente de maintenir ouverte. Il invite par-là celui ou celle qui s'engage à ne plus prendre comme des évidences les habitudes de sa jouissance et du langage qui les commande.

La question de la vérité est pour Lacan un enjeu majeur de la psychanalyse, un des enjeux principaux.

On se souvient qu'à une certaine période Lacan attribue à la psychanalyse d'être un « amour de vérité ». Dans la séance du 14 janvier 1970 de son séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*, il déclare, « L'amour de la vérité, c'est l'amour de la faiblesse dont nous avons soulevé le voile, c'est l'amour de ceci que la vérité cache, et qui s'appelle la castration ». (p.58).

La vérité ne se dit pas toute et va laisser la place à « moi la vérité je parle ». Cette formule suppose le primat de l'acte d'énonciation sur l'énoncé, c'est-à-dire que l'accent est mis non pas sur ce qui se dit – et le fait de savoir si ce qui se dit est vrai ou faux – mais sur le « je » qui parle. Lacan insiste sur le fait que la vérité ne dit pas forcément la vérité, mais que ce qui la fait vérité c'est seulement qu'elle parle. Autrement dit, la vérité n'est pas la vérité de l'énoncé, mais la *vérité de l'énonciation* dans le sens où elle convoque un véritable sujet de la parole.

Dans un second temps de l'élaboration lacanienne, si le « moi, la vérité je parle » n'est pas abandonné, il laisse plus de place à ce que la vérité ne dit pas, ne peut pas dire, et donc à un dire qui contient sa propre impossibilité.

La question du témoignage se trouve déplacée parce que se pose le problème de savoir comment attester une vérité impossible à dire que Lacan nomme « réel ». Cela nous renvoie au séminaire XX et à *Télévision* lorsque Lacan énonce que « la vérité ne peut se dire toute ».

Il y a un point de disjonction de la vérité et du savoir ou plutôt de la vérité et du discours dans le sens où la vérité est un réel qui se rencontre, mais qui ne se sait pas. Elle s'éprouve, mais les mots font défaut pour la dire, ou plus précisément, ce qui se dit ne peut qu'évoquer un impossible à dire.

Alors comment une vérité peut être digne d'être entendue et accueillie ?

Et, témoigner de la vérité pas-toute ? Le témoin d'une vérité « pas-toute » est celui que la vérité fait parler. Il est celui qui parle en fonction d'une vérité qu'il ne cesse de manquer alors même qu'il est animé par l'impérieuse nécessité de la dire. C'est son rapport à l'incomplétude de la vérité qui fait de lui un authentique témoin alors que le faux témoin est celui qui paradoxalement prétend dire toute la vérité.

Dans la passe il y a quelque chose d'encombrant dans le témoignage que le passant fait et il souhaite que d'une certaine façon un relais soit pris, sous forme d'une réponse. Mais ce ne peut pas être n'importe quelle réponse. Elle se doit d'être dans la mesure du possible homogène au témoignage. Le témoignage est un don, mais un don particulier, celui d'un savoir insu, qui fait limite au sens. La réponse ne doit donc pas être une réponse trop pleine de sens. Elle doit simplement dire « oui » ou « non » ce que vous nous avez donné de votre savoir est passé. Cette réponse doit tendre vers un certain vide de signification.

Les témoignages sont ainsi des preuves de l'effet de la psychanalyse sur un être parlant qui a été aussi loin qu'il est possible d'aller dans son élucidation de ce que parler veut dire, pour un être qui ne peut se résigner à traiter des informations mais qui jouit des effets du signifiant.

Plus précisément, ces témoignages de passe nous parlent ainsi du rapport d'un sujet à ce qui rate, et qui continuera en quelque sorte de rater. En 1976, dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », Lacan en arrive à associer vérité et mensonge autrement qu'il ne l'avait fait lorsqu'il soulignait, de manière très freudienne, que la vérité refoulée parle sous son envers. Il parle d'une vérité qu'on rate toujours à vouloir la dire et d'une *vérité qui ment*. « Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente. Ce qui n'empêche pas qu'on coure après. » (« Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » dans *Autres écrits*, p.571).

Et que promet cette vérité ? Peut-être quelque chose qu'elle ne peut pas tenir, soit dire toute la vérité. C'est ce que nous dit Lacan dans son Séminaire *D'un Autre à l'autre*, en 1969, dans la séance du 12 février 1969, p.171, « Dans un autre de ces articles qui s'appelle *La chose freudienne*, j'ai écrit sur ce qu'il en est de la vérité quelque chose qui pourrait s'entendre comme ceci, que sa propriété, c'est qu'elle parle (...) Alors, direz-vous, *évidemment, la vérité parle, certes*. C'est ce que vous diriez si vous n'aviez rien compris à ce que je dis, ce qui n'est pas absolument exclu. Je n'ai jamais dit cela. J'ai fait dire à la vérité – *Moi, la vérité, je parle*. Mais je ne lui ai pas fait dire, par exemple – *Moi, la vérité, je parle pour me dire comme vérité, ni pour vous dire la vérité*. Le fait qu'elle parle ne veut pas dire qu'elle dit la vérité. C'est la vérité, et elle parle. Quant à ce qu'elle dit, c'est vous qui avez à vous débrouiller avec ça. »

Bibliographie

- Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1999.
 J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Seuil, 1991.
 J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Paris, Seuil, 2006.
 J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore* (1972-1973), Paris, Seuil, 1975.
 J. Lacan, « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
 J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

LA PASSE DANS L'ÉCOLE DE LACAN ET DANS LA NOTRE

Glaucia Nagem
São Paulo, Brésil

*Il y a une chose, que j'ai appelé la passe,
qui se pratique dans mon École. (Lacan)¹*

Lors de la création de sa première École, Lacan a mis en place deux dispositifs fondamentaux : en 1964, dans l'acte de fondation, le Cartel, institué pour « l'exécution du travail² » ; et en 1967, la Passe, afin de recueillir les témoignages « des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse³, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre. Cette place implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme⁴ ». Le fonctionnement de ces dispositifs suppose la participation de certains, et le dégagement d'un savoir à son terme. Des cartels, on espère quelque chose de ce qui aura été étudié ou des crises ayant eu lieu en leur sein. Je propose de penser la passe sous un double versant : d'un côté, lorsqu'il y a nomination, ceux qui participent du dispositif (les membres des cartels de passe, les passeurs et le passant nommé AE) peuvent produire du savoir à partir de ce qui s'est transmis à l'écoute du témoignage du passant par le biais des passeurs. Mais également, comment ne pas penser aux crises qui surgissent dans leur fonctionnement lui-même ?

Mon expérience dans ce CIG m'a appris ce que Lacan désigne comme étant la passe : un « saut⁵ » dans la béance produite à la fin de l'analyse. On peut l'entendre au cartel de la passe quand le passant qui transmet ce saut n'est « ni psychanalysant ni psychanalysé⁶ », et qu'il témoigne de cet 'entre deux' et du saut en direction du désir de l'analyste. Un autre facteur dont j'ai fait l'expérience dans les cartels auxquels j'ai participé et où il y a eu nomination, c'est que la réponse du cartel ne se place pas comme un « je sais parce que je sais », qui pourrait porter à croire à une sorte de « télépathie ». Les cartels en viennent à la réponse par tâtonnement, comme en aveugle. Un mélange de savoir ce qui est en train de se faire sans savoir ce qu'on est en train de voir⁷.

Dans ces cartels auxquels j'ai participé, arriver à la nomination n'a pas été un acte impensé, ni même impulsif. Cela a exigé de nous une discussion, réfléchir, faire une pause, aller déjeuner et reprendre la discussion, s'arrêter à nouveau et même nous réunir en vidéoconférences avant de prendre une décision. Il n'est ni facile ni évident de décider sur une nomination. Cela ne se situe pas dans le champ de l'émotion, du ressenti, mais, comme Lacan le note plusieurs fois dans ses énonciations et dans ses écrits sur la passe, c'est du champ du savoir. Un savoir qui ne se base pas sur le nombre d'études que chacun a fait sur le thème. Un savoir qui vient par l'écoute, par certains détails qui s'échappent du témoignage du passeur et, surtout, par le débat entre les membres du cartel menant la nomination à sa conclusion.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire*, Paris, Seuil, 2011.

² J. Lacan, « Acte de Fondation », *Outros Escritos*, p. 235, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229

³ Les Analystes de l'École.

⁴ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 244.

⁵ J. Lacan, *Séminaire 15, O Ato Analítico*, p. 146.

⁶ J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », *Outros Escritos*, p. 310.

⁷ J. Lacan, *Séminaire L'insu que sait de l'une bête s'aile à mourir*, inédit, leçon du 15 février 1977 (p. 54. Staferla)

La passe peut également faire résonner ce lieu que Lacan pointe quant au traitement des crises de fonctionnement des cartels. Il est clair qu'il ne s'agit pas de la passe en soi, mais de l'École et de son fonctionnement, car c'est de l'École que la passe apporte les échos. Nous répétons toujours que « le passeur est la passe », mais comment les passeurs arrivent-ils à la passe ? Comment les passants arrivent-ils à la passe ? La passe semble occuper une place centrale dans notre École, dans la mesure où elle ne permet pas que se conçoive « L' » École, mais que nous soyons au fait que l'école est structurellement trouée.

Notre École a inventé un mécanisme qui lui est propre pour le fonctionnement de la passe qui n'est pas le même que celui de l'École de Lacan. Nous avons conservé la base conceptuelle, la structure et l'orientation, mais nous en avons changé plusieurs éléments. Détaillons certains points : dans l'École de Lacan, il ne s'agissait pas d'un « cartel de passe », mais d'un « jury d'acceptation » ; pouvaient participer de ce jury les membres de l'École sur décision des Analystes de l'École (AE) ; ils étaient désignés pour la fonction, tandis que dans notre École, ceux qui y participent sont les Analystes Membres de l'École (AME), élus pour participer au Collège International de la Garantie (CIG) ; il y avait trois passeurs pour écouter une passe ; dans notre École, nous avons opté pour deux ; alors que les passeurs étaient indiqués par les AE, dans notre École ils sont indiqués par les AME⁸.

Restons sur ces premières informations. Jusqu'à la fin de sa vie, Lacan l'a modifiée, mais ce qui est intéressant, c'est qu'il comptait qu'il y ait un nombre suffisant d'AE dans son École pour que ceux-ci ne soient pas seulement « produits » à partir du dispositif de la passe, mais qu'ils soient également support du propre dispositif. Au fil du temps, Lacan lui-même se rend compte qu'il n'a pas suffisamment d'AE pour le supporter. Ce qui ne semblait pas être un problème du dispositif, ni quoi que ce soit qui le dévalorise. C'était un simple fait qui a fait que Lacan repense et remanie son dispositif, et qui nous a fait opter pour que ce soient les AME qui occupent cette fonction. Il convient de rappeler que son École n'avait pas de prétention internationale, ce qui ne posait aucune question linguistique et qui, dans notre dispositif, nous oblige à penser et opérer de manière à avoir, dans nos cartels, des membres qui représentent nos cinq zones linguistiques.

L'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien s'est constituée comme une École Internationale Plurilingue sans siège fixe. Nous avons opté pour une École qui s'appuie sur des instances biennales, sans la figure d'UN(e) directeur ou directrice. L'École appartient aux Forums dans la mesure où l'on espère qu'ils s'adressent à l'École et qu'ils la soutiennent à partir des Membres qui en font partie. Afin de constituer les instances de soutien à l'École, nous avons institué que, dans chaque lieu, les praticiens se réunissent en forums et s'organisent conformément aux décisions de leurs membres. À partir de 30 membres d'École, un Dispositif d'École Local (DEL) Épistémique et d'Accueil peut être constitué, et à partir de 50 membres d'École, se constitue un DEL de Garantie. C'est ce DEL de Garantie qui initie le travail du dispositif de la passe. C'est important de le souligner afin de percevoir la différence entre notre École et l'École de Lacan sur le mode de traitement de la passe. Avoir cette orientation nous avertit des effets pour l'École, et en conséquence pour la passe, lorsque les forums, sous leurs diverses configurations, ne comportent plus le nombre attendu de membres d'École. Les effets atteignent la passe dans la mesure où, sans la constitution d'un DEL de 50 membres, il n'est pas possible que les AME participent du dispositif indiquant les passeurs, ne participant pas non plus du secrétariat de la passe et du CIG.

Or, notre École étant de portée internationale, comment viabilisons-nous le dispositif de la passe ? Afin de mieux promouvoir les échanges entre les membres de cette École, nous prenons en considération les cinq langues avec lesquelles nous travaillons : espagnol, français, anglais, italien et portugais. Certains de nos membres vivent dans des pays où l'on parle encore d'autres

⁸ Um procedimento para o passe. In: Documentos para uma Escola II – Lacan e o passe. p. 21-22.

langues, mais pour la traduction de nos documents et leur conservation, nous avons choisi ces cinq langues. Lacan se serait peut-être intéressé au fonctionnement que nous avons inventé, car nous y faisons opérer ce qu'il insistait à dire, « qu'on ne peut parler d'une langue qu'en une autre langue⁹ ». Le plurilinguisme et l'internationalisme de notre École font résonner les réflexions tardives de Lacan sur la langue dans son rapport au Réel.

Dans notre École, l'indication des passeurs est sous la responsabilité des AME. Il convient ici de penser, faisant valoir la proposition que « le passeur, c'est la passe », que la force, dans notre École, se situe dans la désignation des passeurs par les AME. Ceci est un thème récurrent de nos discussions au sein de notre École. Les AME sont indiqués par les membres de l'École qui, dans les délais définis par le CIG, peuvent envoyer leurs recommandations conjointement avec, au moins, un collègue de plus. Au sein de notre CIG, dans le cadre de la Commission d'Agrément Internationale qui est responsable des nominations des nouveaux AME, nous avons construit un document qui comporte quelques recommandations afin d'orienter ces indications. Cela est de grande importance, car les indications doivent être alignées avec l'orientation de notre École, ne laissant pas de place à une politique d'amitié ou encore au mauvais usage des transferts. Ces recommandations ont pour but de préserver et entretenir notre orientation de base.

Si, dans l'École de Lacan, il y avait un enjeu quant au support du dispositif de la passe par les AE nommés, notre pari est que la responsabilité est confiée aux AME. À quel moment indiquer un passeur ? Qu'est-ce qu'on attend d'un passeur ? Quel est le rôle de l'AME dans les travaux du CIG ? Et puis, quelle est la place et le rôle du secrétariat de la passe au sein des DEL ? Ce sont les questionnements qui parcourent les discussions dans notre CIG à partir des écoutes des passes. Qu'il n'y ait pas nomination parce qu'il n'a pas été possible de transmettre au cartel de la passe ce qui, du témoignage du passant, constitue la possibilité de devenir AE, n'est pas un problème en soi. Cela est structurel. Toutefois, comment penser les cas où le passeur est affecté de sa propre histoire ? Ou tellement en transfert avec la théorie ou avec l'analyste qu'il joue davantage de la théorie ou de son transfert qu'il ne transmet son écoute ? Ou encore, lorsque les questions de liens transférentiels locaux interfèrent dans le récit du passeur ? S'il est vrai que l'affirmation « le passeur est la passe » pointait la responsabilité des AE dans la structure de la passe dans l'École de Lacan, cette responsabilité, dans la nôtre, appartient aux AME. Nous n'avons obtenu que très peu de réponses à la question que le CIG a envoyée aux AME quant à la façon de penser l'indication des passeurs. Ne serait-ce pas un bon moment pour insister sur cette question ? Et dans les Espaces d'École, laisser circuler davantage cette place si centrale pour la passe qu'est celle de l'AME ?

Et les passants ? Qu'est-ce qui oriente chacun d'eux à se diriger vers la passe ? La non-nomination ne signifie pas que le sujet qui en a fait la démarche était dans l'erreur. Cependant, dans certaines situations, cela nous induit un questionnement sur ce qui est transmis dans notre École, sur ce que représente la passe et sur ce que signifie de s'y présenter. Lacan répète souvent que la passe peut être le vecteur qui indique le stade d'avancement d'une psychanalyse et poser la question de comment on en arrive à sa fin¹⁰. Et il pose également la question : comment quelqu'un qui a fait une analyse veut-il devenir psychanalyste ? Puisque ce serait « tout à fait anormal que quelqu'un qui a fait une psychanalyse veuille être psychanalyste¹¹ » !

Dans notre École, la passe rend présente la dimension plurilinguistique, tout comme les questions de mise en œuvre et de liens dans les différents endroits qui lui donnent support. Dans ce dispositif, on peut entendre les échos des questions qui ont ébranlé la place de la psychanalyse et des psychanalystes, tout autant dans notre École comme, j'ose dire, dans le monde entier. J'ai appris et je reste touchée par l'importance d'entretenir une discussion sur la

⁹ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, p. 73 (Staferla)

¹⁰ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séminaire inédit

¹¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire* (1971-1972), Paris, Seuil, 2011, p. 194.

responsabilité des membres de l'École quant à la transmission de la psychanalyse et l'indication de nouveaux AME. Et en conséquence, sur la responsabilité des AME de notre École quant à la subsistance de la psychanalyse et le soutien au dispositif de la passe. Nous avons construit notre École comme contre-expérience au mauvais usage du Un. Nous répétons toujours cette définition. Il s'avère nécessaire de le répéter, car le Un est toujours à l'affût de ce besoin, chez l'humain, d'avoir un Un pour l'orienter, et de ces quelques-uns qui se laissent envoûter par ses charmes. D'où l'importance de la passe et du cartel dans la construction de notre École !

SAVOIR ET IGNORANCE DES CARTELS DE LA PASSE

Martine Menès
Paris, France

Le cartel de la passe, tout comme le psychanalyste, ne doit pas ignorer qu'il ignore. Ça ne suffit pas mais c'est un préalable. L'ignorance est une des conditions de sa tâche. Le cartel se met en position d'être surpris, et non d'entendre ce qu'il devrait entendre selon la doxa en cours (qui change) mais toujours selon les indications de Lacan. Comment discerner la possibilité pour un sujet de passer à l'acte analytique ? Le surgissement d'un désir inédit ? L'écho de la traversée du fantasme suffisante pour le laisser derrière soi sans toutefois l'ignorer ? Comment entendre au-delà ?

Le montage institué par Lacan pour la passe est unique : entendre les mots de l'un (passant) à travers ceux d'autres (passeurs). Entendre l'histoire singulière sans passer par une anamnèse historique. Entendre, ou non, un nouveau savoir sur l'ancien pathos, allégeant sans allégeance. Il s'agit déjà, presque a priori, de distinguer une fin d'analyse, dont le cartel de la passe a le plus souvent le témoignage, du passage à l'analyste chargé d'un désir inédit. Aussi fragile que l'éclair qui a déjà disparu lorsqu'on le voit.

Le cartel ne sait a priori rien de la position du passant. Il reste de ce rien après les témoignages des passeurs. Dont les récits sont parfois si différents que leur écoute particulière n'a pas rencontré le même savoir singulier, le même traitement du réel, du fantasme, des symptômes, chez le passant. Cependant il peut se dégager des conjonctures identiques, même parlées très différemment. En l'absence, le cartel pourrait être très embarrassé d'avoir à se laisser entendre deux récits différents. Lacan a prévenu : « les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir¹ ». Le cartel de la passe accueille cette impossibilité qui laisse place à de l'impossible à transmettre.

Pas de passe assurée. C'est un pari de faire avec la part d'ignorance. Est-ce que l'intime conviction partagée par les membres du cartel peut faire fonction de savoir décisif ? Est-ce que reconnaître (ou croire reconnaître) le passage à l'analyste pourrait porter le cartel à l'enthousiasme ? Or l'enthousiasme est comme les autres affects (sauf l'angoisse) un affect trompeur. Quant à la réduction de l'analyste du passant, à sa chute en tant que sujet supposé savoir, elle peut être repérée et considérée par un membre du cartel comme effective et laissant place au désir de l'analyste, ou bien a contrario comme impossible pour le même passant qui resterait collé à une image idéale, incarnation vivante de l'Autre. Il s'agit donc aussi pour le cartel

¹J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 359.

de repérer s'il s'agit non d'un désir assuré mais de la persistance d'une demande (devenir analyste) qui maintient en place le fantasme d'un Autre.

Mais le cartel n'est pas seul, il est cartel d'École, il est vecteur de l'intension de la psychanalyse. Il n'a pas tout pouvoir, il est délégué par l'École qui dit ce qu'elle attend d'un psychanalyste. Les discussions serrées au sein du cartel en témoignent et en tiennent compte.

Mais voilà, est-ce que nommer un AE serait une des missions impossibles dégagées par Freud ? Michel Silvestre dans *Delenda* 5 remarquait « qu'il s'agit de savoir si psychanalyste est un prédicat possible ». Le cartel de la passe est donc toujours dans un pari d'entériner ou non l'auto-désignation que le passant fait de lui-même. En effet l'analyste ne s'autorise que de lui-même, mais aussi de quelques autres rajoute Lacan, et de plus, il n'est pas tout seul à décider². Et le titre d'AE n'est pas un label, il est une invitation à témoigner durant une durée limitée des points obscurs de la théorie en s'adressant à l'École. Psychanalyse en intension par excellence.

Le cartel reconnaît donc, ou non, l'analyste aussi comme analyste de l'École. C'est un pari, tenu ou non, la suite le démontrera dans l'enseignement de ces 'enseignés' du passage à l'analyste.

La passe alors consisterait comme le dit Lacan dans la leçon du 15 février 1977 de « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » à se reconnaître entre soi, c'est-à-dire entre savoirs, ce qui va entraîner la nomination d'AE. Une reconnaissance qui se prouve dans sa suite par le/s transfert/s de travail. Se reconnaître entre s(av)oi/r³, qui plus est dans le noir rajoute Lacan, suppose de tenir compte de l'invisible.

Ainsi l'éclair pourrait se convertir en lumière/s, éclairant en retour d'un savoir nouveau l'ignorance du cartel.

IL N'Y A PAS D'AMOUR HEUREUX, IL N'Y A PAS DE PASSE PARFAITE

Mireille Scemama
Charenton-le-Pont, France

Le travail des secrétariats de la passe

Le secrétariat de la passe appartient au dispositif de la passe. C'est le premier maillon à accueillir la demande du passant dans cette logique collective, ce ballet à trois. Il est partie prenante de ce dispositif. Quelle est sa fonction ? Il recueille la demande de celui ou celle qui souhaite entrer dans le dispositif de la passe. Toute la difficulté est de recueillir la demande, l'interroger sans pour autant se substituer au cartel de la passe.

Tâche difficile de recueillir la demande du passant, de la peser. Il y a quelque chose à saisir. Peut-on le définir ? (avant que ChatGPT le fasse à notre place.) Qu'y a-t-il à saisir ? Qu'est-ce qui pousse à demander la passe ? L'expérience des cartels du CIG en place a noté pour certains passants une demande de passe comme garantie de la fin d'analyse bien loin du désir de l'analyste. Déception pour le passant car la non-nomination ne répond pas à cette question de la garantie de fin d'analyse. Ce point, pourrait-il être repéré par le secrétariat ?

² J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 9 avril 1974.

³ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1977.

La passe « vise non pas à assurer qu'il y ait eu analyse mais à authentifier l'être transformé de l'analyste¹ ». Sortir de sa névrose ne suffit pas. Le désir de l'analyste, « désir inédit », ne peut pas se réduire à une finalité thérapeutique.

Lors de l'accueil de la demande « est-ce le bon moment » et au fond, qu'est ce qui pourrait définir « le bon moment » ? Il n'y a pas de réponse universelle. Le « bon moment » est différent pour chaque passant. Le moment du virage dans la cure ne correspond pas forcément à la demande de passe. La demande de passe peut être motivée par une impasse. Je vous renvoie à l'article de Colette Sepel dans *Wunsch* 10 intitulé « Pourquoi la passe ? »

A cette place, (CAG, Commission de l'Accueil et de la Garantie), il y a quelques années, je me souviens avoir insisté auprès des futurs passants sur ce qui motivait leur demande et pourquoi maintenant, questions de base me semble-t-il. Pour l'un ce fut un rêve qui a précipité la demande de passe alors que l'analyse était arrivée à son point de finitude depuis plusieurs années. Il est à noter que beaucoup de passants prennent les rêves pour s'orienter dans cette expérience. Ce rêve interprété par le passant comme effet de vérité a suffi pour laisser entrer ce sujet dans le dispositif de la passe. Il a été nommé AE. Pour un autre la décision se présentait comme une évidence, voire comme une certitude. Les précisions demandées n'étaient pas concluantes d'où la décision avec les autres membres de la CAG de ne pas le laisser entrer dans le processus. Ce sujet a réitéré sa demande auprès du CAG suivant, il est rentré dans la procédure sans avoir été nommé. Une autre demande a été effectuée avec entrée dans le processus sans nomination. Si un sujet peut, bien sûr, effectuer plusieurs demandes, notre CIG a regretté le manque de transmission dans la singularité de cette situation.

Le but du cartel de la passe est de nommer les AE lorsqu'il lit dans le texte des passeurs ce qu'il en est du désir de l'analyste du passant. Il a une responsabilité dans la nomination ou la non-nomination. Cela a déjà été évoqué.

Le cartel est un lieu d'élaboration, de production du savoir. La décision de nomination surgit comme produit de l'élaboration commune du cartel. Dans les cartels de la passe il y a aussi des modalités d'impasse. Une impasse du passeur peut être le barrage à la transmission. Carmen Gallano mentionnait le fait que n'avoir pas su interroger les passants était une modalité d'impasse. Dans un des cartels où j'étais cette année, un des passeurs, qui n'avait pas questionné le passant, avait entendu quelque chose du désir de l'analyste que le cartel n'a ni entendu, ni extrait et qui a été confirmé par le deuxième passeur. Nous avons entendu des témoignages de passe sous forme de récit *biographiques*.

Elisabete Thamer mentionnait dans le *Wunsch* n°10, après la première rencontre internationale d'École à Buenos Aires que « la question de la passe, de ce qu'on espère trouver dans les témoignages de fin d'analyse, ne faisait pas l'unanimité² ». A-t-on avancé sur ce qu'on attend et au fond qu'attendons-nous ? Nous avons comme base les coordonnées théoriques de Lacan dont la « Proposition » de 67 et la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » de 1976. Chaque expérience est particulière. Anastasia Tzavidopoulou³ précise ce point (*Wunsch* 23) : « A la fin

¹ C. Soler, « Styles de passes », *Wunsch* n°10.

² E. Thamer, « La passe pas toute : l'épreuve du passeur », *Wunsch* n°10.

³ A. Tzavidopoulou, « Promotion d'une déchéance », *Wunsch* n°23.

du parcours « il y aura du psychanalyste⁴ », produit de son expérience même et l'article « du » reflète le particulier, le propre de chaque sujet analysé dans sa singularité... Dans le dispositif nous sommes confrontés à l'Un de l'expérience car nous sommes obligés de prendre à notre compte quelque chose qui se dérobe du savoir du psychanalyste. »

Quand ça ne passe pas, outre la déception toujours présente y compris pour les membres du cartel, l'élaboration est parfois plus délicate : dans le cartel où j'étais il y a toujours eu l'unanimité quand ça ne passait pas. Témoignage de l'ordre d'un récit de vie... Le désir de l'analyste dans le témoignage peut aussi faire l'objet d'un débat.

Quel enseignement le cartel tire-t-il de son expérience et comment la transmettre ? Marie-José Latour⁵ (*Wunsch* 23) propose de nommer « clinique de la passe » ce qui oriente les discussions.

La passe est une expérience singulière et unique d'une vérité particulière.

Il n'y a pas de passe parfaite

POURQUOI LA PASSE ?

Pedro Pablo Arévalo
Barcelone, Espagne

D'un point de vue individuel, quelles peuvent être les raisons pour un sujet, analysant ou analysé, de demander la passe ? Le dispositif a été conçu pour tenter de clarifier ce qui se passe dans le passage de l'analysant à l'analyste. Cependant, comme Lacan lui-même se demande dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », qu'est-ce qui peut motiver quelqu'un à la demander ?¹

J'ai connu diverses motivations dans mon expérience en tant que membre du CIG 2023-2024, ainsi que dans des articles de membres des CIG précédents ; et dans plusieurs cas de passants que j'ai connus personnellement, plusieurs d'entre-eux ayant été nommés AE. Les raisons ne sont pas toujours explicites, mais peuvent se déduire des témoignages.

Parmi les différentes raisons, j'attache la plus grande importance à la profonde transformation vécue par l'analysant avec la fin de l'analyse et le passage d'analysant à analyste, ainsi que le besoin qui en découle de transmettre à d'autres ce qui a été vécu, comme s'il s'agissait d'un grand poids à partager. Plus qu'une décision du Moi, c'est quelque chose qui vient de l'intérieur, on

⁴ J. Lacan, « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 236.

⁵ M.-J. Latour, « L'interprétation du cartel et la contingence », *Wunsch* n°23.

¹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

pourrait dire du Ça, et qui s'impose au sujet. C'est là que je situe tous les cas de nominations que j'ai connus.

Mais il y a d'autres raisons possibles à cette demande. L'une d'entre elles est de se soumettre à la passe, en cherchant à prouver que l'on est apte à opérer comme psychanalyste ; une recherche d'autorisation par l'Autre. Dans certains cas, la demande peut être une tentative de se séparer de l'analyste. À l'inverse, il arrive que s'expriment les merveilles de l'analyse et l'amour pour l'analyste. Dans certains cas, le témoignage de la passe génère de l'enthousiasme et de l'engagement chez certains analysants. De même, la passe est parfois comprise comme une façon de se conformer à l'École ou d'y entrer. D'autres attendent une réponse finale qui confirme ou vérifie que leur analyse est terminée, de sorte que la passe marque la fin de l'analyse. Il arrive aussi que l'on cherche dans la passe un sens rétroactif à l'analyse, c'est-à-dire la passe comme un savoir auquel s'articulent les S1 de l'analyse. Enfin, on perçoit également une aspiration à conclure dans la passe quelque chose qui n'a pas été résolu dans l'analyse. Face à cette variété de raisons, nous pourrions être tentés de les classer en « valides » et « invalides ». Je ne suis pas certain de leur pertinence, compte tenu du fait que nous sommes une École de la Passe.

Cela nous ramène de la perspective individuelle au niveau de l'École. Dans ce sens, pourquoi continuons-nous à soutenir le dispositif de la passe ? Pourquoi l'engagement n'a-t-il pas été épuisé ? Pourquoi, malgré si peu de nominations, y a-t-il encore de nombreuses demandes de passe ?

Le nombre réduit de nominations est une constante depuis le début du dispositif. Cela a parfois suscité du malaise individuel, avec quelques échos institutionnels. Jusqu'à présent, l'École a su assimiler ces difficultés et, après plus de vingt ans d'existence, la passe est plus vitale que jamais. Par exemple, lors du CIG 2023-2024, nous avons entendu vingt-trois passes, et quatre autres seront attendues par le prochaine CIG. Comment expliquons-nous cette vitalité du dispositif ?

Une raison d'ordre symbolique qui permet d'expliquer cette vitalité est que, selon les Principes directeurs, notre institution est une École de la Passe. Du côté de l'imaginaire, les témoignages des AE et les événements liés à la passe sont à l'ordre du jour de l'École et suscitent une grande attente. En ce qui concerne le réel, l'historisation donne une certaine logique au parcours d'analyse tel qu'il en est témoigné, en mettant en valeur les rencontres avec le réel. Cela touche souvent au réel pour ceux qui écoutent les témoignages des AE. Il y a toujours quelque chose de nouveau, de surprenant, d'émouvant, qui mobilise les affects. Cela finit par expliquer non seulement la vitalité et la validité de la passe, mais même, dirais-je, sa non-domesticabilité.

Même en cas de non-nomination, le passage par le dispositif produit des changements, et il n'y a pas de marche arrière possible. Pour chacun, il y a un avant et un après la passe. C'est quelque chose de l'ordre de l'acte. Et l'énergie qui ne sera plus dirigée vers le fait de témoigner de la passe devant la communauté, ira désormais dans d'autres directions. L'élaboration se poursuit, comme un effet. Il y a un désir palpitant qui est canalisé d'une manière ou d'une autre.

Bien sûr, les effets des nominations et des non-nominations sont ressentis par chacun selon sa position institutionnelle. Ce n'est pas la même chose d'être dans un endroit où l'on accorde de l'importance à la fin de l'analyse et à la passe que d'être dans un autre où ce n'est qu'une question parmi d'autres, où les AME n'assistent pas aux présentations des AE, s'il y en a, et où des

passeurs ne sont que rarement ou jamais désignés. Dans un tel environnement, il n'est pas facile que des demandes de passe surgissent.

Être dans la passe, selon la formule de la Proposition, désigne non seulement un moment clinique, mais établit aussi un lien avec l'École, le choix de l'analysant d'associer son expérience analytique à une communauté analytique. Ainsi, l'expérience de la passe produit un lien entre le caractère intime et singulier de la passe et le caractère collectif de la communauté de l'École.

La passe dynamise l'École en lui donnant un choc. Le sujet et l'École peuvent en sortir renforcés. La doctrine qui s'élabore sur la passe rend la psychanalyse vivante. Le dispositif assure le transfert des analystes à la psychanalyse. La Passe et l'École ont une finalité commune et ne peuvent exister l'une sans l'autre.

Dans une école qui accorde de l'importance à la passe, on psychanalyse différemment que dans d'autres institutions. De même, l'analyse diffère selon que l'on se trouve dans un forum ou un collège clinique où l'on accorde de l'importance à la passe et à la fin de l'analyse, que dans un autre où l'on n'en accorde pas.

Pour conclure, je cite l'éditorial du *Wunsch* 4 :

« La finalité majeure de la passe n'est pas (...) de sélection des AE, mais des retombées proprement analytiques du fonctionnement de cette passe sur la communauté d'École. Il y a là, je crois, actuellement, un point d'urgence.

Nous ne pouvons méconnaître le moment historique où nous sommes, marqué par la montée des psychothérapies de tout genre, et des tentatives de réglementation corrélatives. (...) Il y a à cet égard des positions diverses d'après ce que je peux en savoir, qui se répartissent entre deux extrêmes, selon que, ou bien les psychanalystes font alliance entre eux et militent pour que la psychanalyse reste hors réglementation (...) ou bien que, au contraire, ils acceptent, voire même demandent à s'inclure dans la réglementation des psychothérapies. Dans tous les cas, la spécificité de la pratique analytique est en question.² »

Aujourd'hui, dix-huit ans plus tard, nous constatons que la psychothérapie s'est confortablement installée dans certains espaces institutionnels. De même, dans certains pays, il y a des mouvements visant à reconnaître des diplômes universitaires de psychanalyse. Les dangers de ces réalités rendent la doctrine de l'École de la passe plus nécessaire que jamais. C'est une autre réponse, cette fois dans la dimension politique, à la question « Pourquoi la passe ? ».

Traduction : Pedro Pablo Arévalo.

Révision : Anastasia Tzavidopoulou, Anne-Marie Combres.

² C. Soler, « Éditorial », *Wunsch* 4, 2006.

BREVES CONSIDERATIONS SUR LE SYMPOSIUM DE LA PASSE CRU 2024

Radu Turcanu
Paris, France

1.

Comme partout ailleurs, dans nos instances le refoulement fait aussi des siennes. C'est la raison pour laquelle nous avons commencé ce *Symposium de la passe* par un rappel. Le CIG dont je faisais partie a pris ses fonctions en janvier 2023 et dès le début de notre mandat nous nous sommes posés la question des passes en *présentiel* et non plus par *visio*, comme pendant la crise du Covid. Après une vraie *disputatio* dont les arguments ont transité l'Atlantique, et en convoquant la place de la passe dans notre École de psychanalyse, les considérations de trésorerie et autres sont passées au second plan.

En effet, rien ne vaut la présence des corps parlants quand il s'agit des rencontres entre passant et passeurs et entre passeurs et cartel de la passe. Ou du moment de conclure pour les cinq prisonniers-cartélisants, dans un temps logique lui aussi à incarner.

Qui sait ? Si des envies ou des politiques changeantes mettront en question à l'avenir la pertinence de ces *transpositions* des corps, en invoquant l'usure, la durée, les dépenses, la pollution et tout ce que l'on voudra, elles pourraient être rendues caduques. Jusqu'à ce nouvel ordre, les rencontres en *visio* restent quand même exceptionnelles.

2.

Lors de ce *Symposium de la passe* nous avons parlé aussi du « cas » des passeurs. Qui ne sont pas nommés, mais désignés par des AME ; plutôt « denominés » donc. A été ainsi remise sur le tapis la proposition de trouver un dénominateur commun pour orienter cette désignation. Je l'ai déjà évoqué dans la *Réplique no. 1* à l'*Argument* pour la Journée École de la Convention européenne (Venise, juillet 2025 – voir le site internet de la Convention¹).

Mais *quid* alors d'un « et puis merde » marquant le saut d'un *je pense* à un *j'acte*, comme pour Caesar devant le Rubicon, ainsi que le montre Lacan ? Si quelqu'un accepte d'être passeur, il le fait à ses risques et périls. Et quand l'AME « désigne », il joue de sa propre conception de la psychanalyse et de la passe, qui sous-tend tout possible rangement des analysants dans la classe des passeurs.

La désignation du passeur n'est donc pas qu'un défi pour l'analysant qui acceptera la tâche, mais aussi un révélateur de la position de l'AME à l'intérieur de l'École et suivant la logique de sa propre nomination comme AME. On s'est étonné du peu d'AME qui désignent des passeurs en Europe, par exemple.

La discussion a dérivé vers la question de la nomination des AME. La pratique analytique ainsi que le travail d'élaboration et de transmission de la psychanalyse, l'inscription de ce travail dans l'École ayant comme visée à la fois l'*intentionnalité* et l'*extensionnalité* du discours psychanalytique,

¹ <https://www.forumlacan.it/iv-convegno-europeo-if-epfcl/fr/>

guident en règle générale cette nomination. On a proposé de trouver un dénominateur commun par rapport à la modalité de soumettre les propositions d'AME aux instances concernées, localement et à l'international. Et si, en sus, on considère davantage comme critère de nomination la conviction, voir la certitude, que le futur AME, orienté par sa pratique d'analyste, soit à même (ait le désir) de désigner des passeurs ?

3.

Il y a eu un troisième point soumis à la discussion à ce *Symposium* concernant cette fois-ci le travail des secrétariats de la passe et, encore une fois, les critères utilisés pour accepter ou refuser des demandes de passe. Il arrive, a-t-on souligné, que certaines candidatures ne soient pas suffisamment justifiées, et donc elles ne devraient pas être acceptées.

En effet, évaluer en raison ces demandes de passe reste un *must*. En même temps, comment sous-estimer le trou qui habite et la raison et la demande ? Un trou comme point d'indécidabilité et d'inconsistance qui fait que toute passe, dans sa trajectoire, puisse trouver sa résolution, sa réponse à l'énigme du désir. Avec un peu de chance, ce sera un mot d'esprit comme *touche* du réel.

L'on peut sourire aussi face à ces trous récurrents dans le dispositif qui nous agacent et parfois nous font perdre la boussole. Mais le vrai cap n'est-il pas à mettre sur la transmission de ce qui fait trou ? N'est-ce pas celle-là qui reste ? Même « touché », le réel n'abolira jamais son ricanement devant nos (dé)nominations.

UN STYLE DIFFÉRENT : « LA FAILLE À TRAVERS LAQUELLE J'AI TENTÉ DE FAIRE PASSER MA PASSE »

Rebeca García
Madrid, Espagne

Lacan, dans son intervention prononcée le 3 novembre 1973, « Sur l'expérience de la passe¹ », après avoir souligné que les sociétés analytiques ont été gérées jusqu'à ce moment-là par les lois de la concurrence et, par conséquent, par les lois du groupe et le Discours du Maître, dit qu'il avait désiré un autre moyen de recrutement, comme « un premier pas d'un recrutement d'un style différent », dans le but d'isoler ce qui concerne le Discours Analytique.

Ce style *différent*, vise donc une autre manière de concevoir le lien avec l'École qui met à l'épreuve tous ses intégrants et instances.

¹ J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe » – Congrès de la Grande-Motte, 3 Nov 1973 – <https://ecole-lacanienne.net/bibliolacan/pas-tout-lacan/>

Il s'agit d'une logique collective qui mise sur *une expérience radicalement nouvelle* car *la passe n'a rien à faire avec l'analyse*.

Tel que le dispositif de la passe est organisé dans notre École, celui-ci ne marcherait pas si une certaine série de nœuds entre tous les éléments qui y participent n'avait pas lieu : passants, secrétariats de la passe, AMEs, passeurs, cartels de la passe.

De telle sorte que nous pourrions concevoir un fonctionnement « borroméen » : si un des éléments tombe, tous les autres lâchent.

« ... je vais le proposer en termes de logique.

Pour quelle raison en termes logiques ? Parce que la logique se définit comme ce qui a pour but de reabsorber le problème du sujet supposé savoir.² »

Après avoir fait partie de l'expérience du CIG (2023-2024) pendant deux années, je me suis posé, à différents moments, la question du fondement de cette *logique collective*, que l'on met en pratique dans le dispositif de la passe et qui engage tant de ressources de l'École.

Après six années de fonctionnement de la passe, Lacan fournit quelques orientations qui nous permettent de réfléchir à certains traits de cette logique.

D'un côté, il ne s'agit pas d'un fonctionnement qui éclaire tout un Univers, un tout ; il n'est pas non plus de l'ordre *didactique*, de ce que l'on apprend ou l'on enseigne : le sujet *ne l'a pas du tout*, appris, ceci s'est révélé à lui, c'est de l'ordre d'une expérience, et l'expérience n'est pas didactique.

Il s'agit d'un autre rapport au savoir qui *se révèle*, non pas comme un savoir qui viendrait de l'extérieur, mais comme quelque chose qui apparaît pour le passant, ainsi que pour les passeurs et le cartel de la passe, quand le voile est levé.

De quelle *révélation* s'agit-il dans l'expérience pour ne pas tomber dans la tentation de l'ineffable ?

Lacan parle des différentes positions de ceux qui interviennent dans le dispositif :

Ce qui s'est révélé dans l'expérience analytique fait du candidat un « candide-a », de telle sorte que le passant puisse transmettre quelque chose de ce moment de la destitution subjective où l'objet *a* représente un certain nombre d'énigmes polarisées³. L'objet tombe, dégageant ainsi une place vide qui rendrait possible le passage de l'analysant à l'analyste, si l'on en tirait les conséquences.

Le *candide* ne mise pas sur l'ignorance, il se laisse plutôt surprendre par ce qu'il trouve de manière contingente, il est proche de la *dupe*⁴.

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XV, L'acte analytique*, leçon du 21 février 1968.

³ J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe » – Congrès de la Grande-Motte, 3 Nov 1973 – <https://ecole-lacanianne.net/bibliolacan/pas-tout-lacan/>

⁴ J. Lacan, Les non-dupes errent, www.ecole-lacanianne.net / Pas-tout Lacan

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », Lacan dira : « Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste⁵. »

Quant au passeur, il s'agit *qu'il y ait quelqu'un qui ne soit pas là sur ses grands chevaux* et qui ne prétend pas jouer le rôle d'analyste avec le passant, positions qui entravent la transmission d'une expérience, considérant ainsi cette transmission « comme un dire qui, dans ses contingences, soit la cause porteuse d'un désir⁶. »

Qu'attend-on du cartel de la passe ? Peut-être que, sur ce point, le commentaire que Lacan fait du célèbre aphorisme d'Héraclite⁷, nous pousse à penser que tous ces *hétérogènes* pourraient résister à la tentation de construire un universel du savoir qui étouffe la dimension propre de l'expérience traversée par un réel misant pour le in-su comme cadre du savoir. Il s'agirait de *laisser entrer* ce qui, à un moment donné, dans les divers témoignages, éclaire, révèle un aspect du réel en jeu.

Lacan parle de *cette faille à travers laquelle j'ai tenté de faire passer ma passe*.

C'est dans cette faille que travaillent le cartel et tout le dispositif pour répondre à l'intransmissibilité de la psychanalyse qui *mène* le psychanalyste à la réinventer⁸.

Une logique collective qui se base paradoxalement sur cette faille, qui permet la transmission.

Sans cette faille, sans cette fissure, la transmission d'une expérience ne circule pas ; d'autres choses peuvent circuler, mais étant de l'ordre d'autres discours. Ce que chaque analyste a pu réinventer exige l'existence de ce couloir, qui n'est pas un endroit dans lequel s'installer, il reste ouvert, comme les propositions que Lacan a faites tout au long de son enseignement sur la passe. Et, en effet, dans ce même texte il parle de la passe comme d'*un premier pas* du dispositif.

La réinvention de chaque analyste et le passage seraient la réponse à l'intransmissible de la psychanalyse⁹.

La participation aux cartels de la passe m'a permis de constater un effet d'enthousiasme et de joie, chez tous les participants, et surtout chez la plupart des passeurs, même s'il n'y a pas eu de nomination. Satisfaction d'avoir pu mettre à l'épreuve cette logique collective, paradoxale et soumise à la contingence et exempte de garanties ?

Finalement, si Lacan parle de la passe comme d'un « premier pas dans un recrutement de style différent », ne sommes-nous pas tous membres de l'École, nommés ou non, concernés par la réflexion sur ce que cela signifie ?

Traduction : Maïte Imbernon, Révision : Rebeca García

⁵ J. Lacan, « Proposición del 9 de octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela »- Otros Escritos, B. Aires, Paidós, 2012 – p. 273 ; « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyse de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁶ C. Gallano, *Subjetividad y lógicas colectivas, en Políticas de lo real*. VV.AA., Ed. S&P, Barcelona, 2014

⁷ Héraclite, El Rayo gobierna todas las cosas. Fragmento 65

⁸ J. Lacan, Clôture du 9ème congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission » <https://ecole-lacanienne.net/bibliolacan/pas-tout-lacan/>

⁹ P. Bruno, *Final y pase*, Ed. S&P, Barcelona, 2015

URGENCES SUBJECTIVES ET FIN D'ANALYSE ?

Teresa Trias
Barcelone, Espagne

Peut-on agir dans l'urgence pour solliciter la passe ?

Que nous dit Lacan à propos de l'urgence ? Sont-ce des urgences subjectives ou bien d'autres modalités de l'urgence ?

Mon attention a été attirée par le fait que Lacan dise que les cas d'urgence « l'entravaient » à la fin de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ». Il nous dit même plus, « Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'entravaient pendant que j'écrivais ça.¹ »

Et dans *Otros escritos* « Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'enchevêtraient pendant que j'écrivais ça.² » [Je signale que dans le texte original en français le verbe utilisé est « m'empêtraient » *Ornicar* ? 17 mai 76³]

Je donne les deux traductions espagnoles proposées. La première se trouve dans le « Directorio 2023-2024 » et la deuxième dans « Otros escritos » :

Quelques soient les cas d'urgences, qu'ils l'entravent ou l'enchevêtrent, je souligne que le terme TOUJOURS y est apposé. J'entends donc qu'ils l'entravent ou l'enchevêtrent dans l'objectif à atteindre : la nomination d'A.E.

Plus haut dans la même Préface il parle de la satisfaction de fin d'analyse et dit que l'urgence qui préside à l'analyse est d'atteindre cette satisfaction. Il nous parle ici de l'*hystorisation* de l'analyse, de son parcours et de son déchiffrement. Il nous parle de fin d'analyse, mais nous dit autre chose de la passe : la mise à l'épreuve de l'*hystorisation*. L'analyse est mise à l'épreuve afin de discerner s'il y a eu désir de l'analyste ou pas. Non pas « d'être analyste » ni d'exercer la psychanalyse mais de voir s'il y a désir. En inférant dans le manque, dans l'objet cause du désir.

Une analyse achevée ne signifie pas qu'il y ait A.E. De même si, remarque Lacan, il n'y a pas de désir qui les renvoient aux études. Que veut-il dire ? qu'ils doivent continuer dans l'épistémique ? Je pose la question. Il se peut qu'il y ait un analyste mais pas un analyste de l'École. Bien que les seules études ne résolvent pas ce qui n'est pas arrivé dans la passe. Ils devraient aller au-delà de leur analyse. Donc, le clinique et l'épistémique doivent être liés.

¹ J. Lacan. Prefacio a la edición inglesa del seminario 11. Directorio 2023-2024 ed Española ; « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

² J. Lacan, Prefacio a la edición inglesa del seminario 11. P. 601 *Otros escritos*. Ed Paidós

³ Note de la traductrice

Clinique et épistémè de la psychanalyse lacanienne, non d'une thérapeutique analytique, puisque, dans certaines occasions, l'analyse peut devenir uniquement thérapeutique. De là « l'empêchement » des urgences.

L'urgence se trouve parmi tous les analysants et « pour chacun d'entre eux il y a une urgence thérapeutique qui est là⁴ ». Sans doute, ce qui est thérapeutique peut résoudre des situations animiques et vitales, mais l'analyse lacanienne possède un plus, elle va au-delà du thérapeutique. On trouvera le bénéfice thérapeutique en partie au moment où l'analysant commencera à assumer son propre symptôme qui l'interroge. S'il lui pose question, c'est un début d'analyse puisqu'il devient symptôme analytique à déchiffrer, en se responsabilisant lui-même. Un début de savoir ce qui lui arrive et pourquoi cela lui arrive. Le savoir produit un bénéfice qui diminue la jouissance. « Le symptôme change d'usage, c'est-à-dire qu'il troque sa valeur de jouissance insuffisante pour une valeur de savoir : c'est l'entrée dans le transfert⁵ ».

Continuons avec la passe et la mise à l'épreuve de l'*hystorisation*. Que veut nous dire Lacan avec la mise à l'épreuve ? Dans la passe, le passant explique, transmet, dans le meilleur des cas, au passeur sa propre *hystorisation*. Il s'*hystorise* de lui-même nous dit-il dans la Préface mentionnée auparavant. Le passant donnera sa propre version de son analyse, les points cruciaux, les temps logiques.

Je dis explique, transmet, dans le meilleur des cas, délibérément. En effet, il ne s'agit pas seulement d'expliquer mais d'atteindre celui qui écoute. C'est ici que se situe la transmission. S'il ne fait qu'expliquer cela ne produira pas de courroie de transmission et il sera impossible que du passeur arrive quelque chose au cartel de la passe. Cela expliquera une histoire plus ou moins intéressante en tant qu'histoire mais n'atteindra pas l'objectif recherché.

Pour la Real Academia Española transmettre est « faire que (quelque chose) passe ou se déplace depuis une chose ou une personne vers une autre chose ou personne⁶. Il peut toujours y avoir transmission, quelque chose peut passer, mais pas ce qui doit être passé. Doit être perçu ce « quelque chose » différent et inédit.

Je disais auparavant qu'une analyse terminée n'était pas synonyme du fait qu'il y ait A.E. Dans certaines passes que j'ai écoutées, l'analyste du passant avait considéré l'analyse comme achevée. Que s'est-il passé alors ? Y a-t-il eu une poussée vers la passe ? Y a-t-il eu une urgence ? Le passant n'a pas su transmettre, le passeur n'a pas su écouter et donc transmettre, ou bien le cartel de la passe n'a pas su écouter ? ainsi que je viens de dire, une courroie de transmission est nécessaire.

Comment peut-on transmettre quelque chose qui touche le réel ? Avec l'explication logique de l'*hystorisation*. La transmission a lieu lorsque quelque chose passe du passant au passeur et de ce dernier au cartel de la passe.

Cette concaténation, cette chaîne de trois me rappelle la transmission d'une génération à une autre. La transmission d'une génération à une autre a lieu car il y a désir, non pas seulement parce qu'on le déclare mais parce qu'il y a désir et on transmet. C'est quelque chose de

⁴ C. Soler. « ¿Urgencias terapéuticas ? » p. 106. Asociación Foro del Campo Lacaniano de Medellín.

⁵ C. Soler « Los fines propios del acto analítico » p. 64. *Finales de análisis*. Manantial

⁶ Real Academia Española

l'inconscient qui se transmet. » Que le désir ne soit pas anonyme⁷ » écrivait Lacan à Jenny Aubry en rapport avec la transmission du désir des parents et la constitution subjective de l'enfant dans la névrose.

Le désir de l'analyste est lié à l'acte analytique du final. C'est un désir produit par l'acceptation d'être un déchet ou un reste, et ce n'est pas tout : nous pouvons l'entendre comme un désir lié à la jouissance propre du sujet. Une jouissance qui ne mortifie plus et qui transforme le sujet. L'acceptation ne signifie pas que l'on se considère comme déchet ou reste mais plutôt pouvoir faire avec ce réel, pouvoir sortir de la répétition que produit la jouissance, en sortir, en l'allégeant. Ce n'est pas s'y résigner mais c'est avoir trouvé une brèche afin d'éviter la répétition, c'est avoir trouvé une sortie, un interstice au travers duquel on dira « c'est ça » comme une certitude.

Cette transformation du sujet agira comme soutien pour pouvoir se placer en tant qu'objet cause du désir dans le dispositif analytique, en prenant la place de l'analyste. Lacan se demande qui sera disposé à occuper ce lieu de difficile acceptation.

⁷ J. Lacan « Dos notas sobre el niño » p. 56. Textos 2 Manantial ; « Note sur l'enfant », *Autres écrits, op. cit.*

Wunsch n°25

HOMMAGE

RICARDO ROJAS
Membre du CIG 2023-2024

est décédé le 27 septembre 2024,
nous regrettons « su querida presencia » et nous publions un de ses textes :
« Deuil et satisfaction, à la fin ? »

Wunsch n°25

Nous remercions notre collègue Beatriz Maia qui nous a donné accès à un texte de Ricardo Rojas décédé le 27 septembre 2024.

Le CIG 2023-2024 rend hommage à son engagement et au travail que nous avons pu partager.

DEUIL ET SATISFACTION A LA FIN ?

Ricardo Rojas
Medellin, Colombie

Lorsque l'appel à cette Journée a été lancé, j'ai eu besoin de revenir sur ce sujet qui m'a particulièrement intéressé et ce fut l'occasion de percevoir à quel point mes conceptualisations avaient avancé depuis que je les ai rendues publiques en novembre 2007 à une Journée à Medellin. Le contenu a été publié il y a 11 ans dans la publication *Ce qui passe dans la passe*, de l'Association Amérique Latine Nord - réflexions dans l'article : « La passe, dans l'enseignement de Lacan n'est pas sans fin ».

Après tout ce temps, le moment était venu de réexaminer cette question et m'interroger sur ce qui reste et ce qui a changé dans ma conception.

Beaucoup de choses importantes se sont passées entre temps, j'ai expérimenté le dispositif de la passe en me présentant comme passant fin 2011. De 2014 à 2016 en tant qu'Analyste Membre de l'École j'ai été élu à la Commission Internationale de la Garantie, au sein de laquelle j'ai participé à plusieurs cartels de la passe, qui ont abouti à des nominations.

De même, de 2016 à 2018, j'ai été membre du Secrétariat de la Passe de la Commission de la Garantie pour l'Amérique Latine. En tant qu'AME depuis 2006, cinq de mes analysants proposés comme passeurs ont été tirés au sort et ont exercé leur fonction, trois d'entre eux ayant participé à des nominations d'AE. A partir de plusieurs places, j'ai participé au dispositif de la passe, dans les différents moments de son fonctionnement. C'est-à-dire que j'ai reçu les échos du dispositif, tant de ceux qui ont été nommés Analystes de l'École (AE) que de ceux qui ne l'ont pas été. Autrement dit, il y a treize ans et demi, je parlais à partir d'une non-expérience, un peu poussé par ma récente nomination comme Analyste Membre de l'École par la Commission de l'Agrément du Collège de la Garantie, pensant la question à partir de la théorie déployée par Lacan.

Mais c'est bien de cela qu'il s'agit, qu'un certain enthousiasme à penser la psychanalyse, à produire un savoir, persiste : « sans quoi (comme le souligne Lacan dans la Note Italienne) il n'y a pas chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché », d'où la nécessité d'une élaboration théorique qui rende compte des concepts qui sous-tendent une praxis telle que la psychanalyse, une élaboration à des fins éthiques. Nous en sommes aujourd'hui au même point d'enthousiasme, participant activement aux échanges possibles dans les divers espaces avec ceux qui ont une pratique ou non des dispositifs de l'École et de la psychanalyse. Des espaces qui vont des Cartels aux Séminaires et aux Journées plus importantes. C'est un bénéfice de la pandémie que de pouvoir participer à des échanges dans des endroits éloignés de la planète, d'être ouvert à la dialectique qui constitue la formation analytique permanente que notre École assure, puisque nous y sommes tous en formation permanente. Ceci m'a permis de modifier et d'enrichir beaucoup de choses qui avaient été élaborées en 2007. C'est le « tourbillon » de l'École et la possibilité d'une transformation en continu.

Précisément, le thème central de l'article susmentionné était né d'une dialectique avec un collègue outre-Atlantique dont la thèse centrale était *La Passe est sans fin*, alors que ma position était tout à fait opposée. Une des précisions que j'apporterais peut-être au titre de mon texte de 2007 serait : *La Passe n'est pas sans la satisfaction qui en marque la fin*, c'est-à-dire que la référence au Lacan de la Préface de 1977, citée dans mon article, passerait du statut de simple élément commun à celui d'élément central de la question.

Nous sommes donc confrontés à une question éthique qui consiste à penser les finalités d'une analyse, ce qui la distingue, c'est-à-dire ses objectifs propres. C'est pourquoi les fins d'analyses doivent être pensées par rapport à leurs finalités, leurs objectifs et, en même temps, les finalités de l'analyse dépendent de la fin en tant que terminaison, qu'elle soit possible ou pas. Pour cela, dans une École de Psychanalyse la fin de l'analyse devient un thème central, associé à la formation des analystes, comme le soutient la Proposition du 9 octobre 1967 : « Ceci n'exclut pas que l'École garantisse qu'un analyste relève de sa formation » ou « il est donc établi que l'École puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense » (*Autres Écrits*, page 243). Ce que je comprends, c'est que les garanties de l'École ne sont pas celles d'un individu mais qu'elles viennent garantir la formation.

Les garanties de l'École ne sont pas un escabeau de plus qui vient nourrir le narcissisme de l'individu ; mal venu celui qui l'exhiberait et en exigerait les honneurs. Un analyste est plutôt le résultat de ce qui est dispensé comme formation dans une École, qui part de l'offre du dispositif analytique, de la part d'un analyste qui, même s'il le soutient dans la solitude de sa pratique, ne l'offre pas sans la présence d'un tiers, l'Autre barré dans lequel l'École se constitue. C'est ce qui donne un appui politique aux analystes de son École, qui le sont, non pas d'être inscrits dans un rôle de Membres de l'École, mais comme participants de son « tourbillon », de ses activités et des autres dispositifs qui s'ajoutent à l'analyse personnelle dans la formation dispensée par l'École : le cartel, le contrôle et enfin le dispositif de la passe qui place au centre l'éthique de la psychanalyse, c'est-à-dire ses fins et finalités spécifiques.

C'est cette relation intriquée de l'analyste avec la formation que l'École dispense qui garantit des analystes toujours en formation, toujours en questionnement, ce qui indique encore une fois, la nécessité pour les analystes de penser la psychanalyse - comme le disait Colette Soler dans son Séminaire cette année-, il ne suffit pas qu'il y ait ceux qui pratiquent la psychanalyse, pour qu'elle continue à être présente dans le discours social, il faut qu'il y ait ceux qui continuent à la penser. Freud n'est pas Lacan. Sur de nombreux points les différences sont claires et nous en avons un exemple avec la fin de l'analyse. En ce qui concerne la fin, Freud a noté un double point de butée, l'un thérapeutique, l'autre épistémique. Le premier est associé à la protestation et à la revendication, au refus de ce qui a été découvert dans une analyse, c'est-à-dire la castration. Le second concerne la révélation de l'inconscient, c'est-à-dire le niveau épistémique ; ici le point de butée tient au refoulement originaire, à l'impossibilité de le lever totalement et d'avoir un accès absolu à l'inconscient. De ce fait, il n'y a pas de fin d'analyse pour Freud et c'est l'arrêt des rencontres avec l'analyste qui marque la fin de l'analyse, évaluée au cas par cas et laissée à l'appréciation subjective ; Freud finit par recommander qu'il conviendrait de la reprendre périodiquement.

Lacan n'a jamais été d'accord sur ce point ; il a toujours vu la possibilité de pouvoir identifier une fin et sa théorie de la fin de l'analyse a toujours été solidaire de ses élaborations sur la structure psychique.

Il n'est pas dans mon propos de recenser les théories de Lacan sur la fin au cours de son enseignement, je n'aborderai que ce qui a trait au deuil et à la satisfaction, deux affects qui occupent une place dans ses théorisations de la fin. Je vous recommande la lecture du texte de Colette Soler *El fin y las finalidades de análisis*, qui rassemble une série de conférences données à Buenos Aires fin 2011 publiée par l'Éditeur *Letra Viva*, où l'on peut trouver un développement plus important de ce dont nous parlons.

De ce texte, on peut extraire que la question du deuil et de la satisfaction de fin apparaissent à deux moments chez Lacan : D'une part dans la « Proposition de 1967 » et dans son texte « L'Étourdit » et d'autre part dans son dernier texte écrit vers la fin 1977, « la Préface à l'Édition anglaise du *Séminaire XI* ». Tout comme elle, nous pourrions nous demander si ces conceptions sont différentes ou complémentaires, si l'une remplace l'autre, ou plutôt si l'une clarifie ce qui n'a pas été bien compris de la première.

J'introduis cette dernière possibilité à partir de cette première lecture de 2007 et de cette nouvelle relecture en 2021, éclairée aussi par le cours du Collège Clinique de Paris de Colette Soler en 2020-2021, *Urgences*, auquel j'ai assisté, qui devrait être publié par les Éditions Hispanophones du Champ Lacanien l'année prochaine. Dans ce séminaire, Colette revient à plusieurs reprises sur le texte de la Préface et sur la question de la satisfaction de fin d'analyse, introduite par Lacan dans ce texte.

Dans la dialectique avec Patrick Barillot, qui soutenait que la passe est sans fin, l'un de ses principaux arguments s'appuyait sur les thèses dépliées par Colette Soler à Buenos Aires en 1986, publiées dans l'article *Las salidas de la cura analítica*, dans son livre *Finales de análisis*, édité par Manantial. La thèse centrale est que le moment de la passe est suivi d'un moment de deuil, temps où se résout la relation de l'analysant avec son analyste en termes d'objet, deuil qui dure un certain temps. Cela se déduit d'abord de deux phrases de Lacan dans la Proposition qui soulignent « que la paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose » que cette paix viendrait par le deuil. En 2007, je disais que le moment de la passe n'était pas un processus mais, comme le souligne Lacan dans le Séminaire sur l'Acte analytique, c'est un saut, quelque chose ayant la dimension d'un Acte qui n'a rien à voir avec un processus semblable aux théories kleinienne ou winnicotiennes du deuil.

Dans son séminaire de cette année, Colette voit cette phrase de Lacan d'une autre façon, différente de celle qu'elle voyait en 1986. Elle rappelle que la métamorphose du sujet est une conséquence de la traversée du fantasme, de la révélation de la faille du sujet supposé savoir et du fait qu'il n'y a pas d'autre répondant que l'objet *a*, impliquant donc un moins, qui requiert un plus venant le contrebalancer pour en marquer la fin, ce qui est souligné dans le texte de la Préface, comme satisfaction de fin, et qui serait « la paix » qu'avance le texte de la Proposition. Je le disais dans mon texte de 2007 :

« La paix n'est pas là, mais la *Befriedigung*, la satisfaction (je renvoyais en note à la leçon du 10 mai 1967 du Séminaire La Logique du Fantasme où Lacan dit : « satisfaction, dans le texte de Freud, *Befriedigung*, qui introduit la notion d'une paix survenant »), « ...satisfaction rencontrée sans aucune transformation, déplacement, alibi, répression, réaction ou défense (...) Telle est (...) la fonction de la sublimation ». Et une affirmation encore plus forte, la sublimation « qui ne cesse pas d'être la satisfaction de la pulsion ». Ce point de la Proposition est une anticipation de ce qu'il indiquera dans la Préface en 1977.

Après cette longue autocitation, j'ai l'intuition d'une relation plus vaste entre la fin de l'analyse et la sublimation avec la satisfaction de fin. J'avais quelque chose en 2007 en rapport avec le savoir y faire avec ce que je préfère traduire par *se débrouiller*. À partir des développements de Colette Soler dans son Séminaire *L'autre narcissisme*, j'ai pensé aussi au rapport avec l'Escabeau. C'est un défrichage, un chemin qui s'ouvre à une recherche plus poussée que je me sens maintenant encouragé à développer, à travailler en cartel.

Je vais déconstruire, à l'aide des apports de Colette Soler dans son séminaire de cette année, comme je l'ai fait avec le précédent, ce deuxième argument tiré de Lacan par mon interlocuteur européen dans ces échanges de 2007 :

« D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant

par-là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera. (...) Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle de la position dépressive ? »

Colette Soler a rappelé cette année que Lacan a dû préciser dans le Discours à l'EFP que la destitution subjective était pour l'analysant et le désêtre pour l'analyste. Elle a aussi fait remarquer que si l'on regarde bien le texte, on voit que Lacan fait référence au deuil dans la passe, mais chez l'analyste, pas chez l'analysant. Cela rejoint ce qu'il souligne dans la même Proposition et le fait que la destitution subjective, au contraire « rend singulièrement fort », il prend pour exemple *Le guerrier appliqué* de Paulhan. Ainsi, être fort n'est pas du tout compatible avec un deuil. Si dans la passe il est question de position dépressive et de deuil, ce serait chez l'analyste.

Dans sa dernière séance du séminaire, Colette souligne qu'il y a une tendance dans la communauté analytique à convoquer le deuil à la fin, à voir le côté négatif de la fin comme explication. Je pense que ce préjugé a eu tout son poids dans une tentative de porter la phrase de Lacan sur la voie d'une justification de la question de la nécessité d'un temps de deuil à la fin, cette remarque même de Colette s'applique à sa théorisation de 1986. Les tenants de cette thèse - dont Colette à l'époque - s'appuient pour cela sur un paragraphe de l'Étourdit :

« L'analysant ne termine qu'à faire de l'objet *a* le représentant de la représentation de son analyste. C'est donc autant que son deuil dure de l'objet *a* auquel il l'a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement (...) C'est l'état d'exultation que Balint, à le prendre à côté, n'en décrit pas moins bien : plus d'un « succès thérapeutique » trouve là sa raison, et substantielle éventuellement. Puis le deuil s'achève. »

Ce qui est étrange, peut-être même un exemple flagrant de démenti, c'est que l'on ait pu penser que Lacan avait fini par construire une théorisation de la fin de l'analyse en partageant le point de vue de Balint, alors que dans le texte même de la Proposition, il dit, en prenant clairement ses distances :

« Avec la fin de l'analyse hypomaniaque, décrite par notre Balint comme le dernier cri, c'est le cas de le dire, de l'identification du psychanalyste à son guide – nous touchons la conséquence du refus dénoncé plus haut (louche refus : *Verleugnung* ?), lequel ne laisse plus que le refuge du mot d'ordre, maintenant adopté dans les sociétés existantes, de l'alliance avec la partie saine du moi, laquelle résout le passage à l'analyste, de la postulation chez lui de cette partie saine au départ. A quoi bon dès lors son passage par l'expérience ? »

On voit bien ce que Colette souligne dans le dernier cours de son Séminaire cette année : « c'est la complaisance du monde analytique à valoriser le phénomène du deuil, ce qui pourrait signifier un attachement au mirage de la vérité sous la forme transformée d'un douloureux renoncement ».

La même phrase citée de l'Étourdit, indique clairement que l'état d'exultation hypomaniaque explique ou donne une raison substantielle à plus d'un « succès thérapeutique ». L'« exultation » est donc très différente de l'« enthousiasme », c'est pourquoi « il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance », comme il le dit dans la Note Italienne. Ce n'est pas le deuil qui met fin au mirage de la vérité menteuse, condition de la satisfaction de fin, car mettre fin à ce mirage c'est plutôt la fin du deuil, être en deuil, comme le soulignait Colette « c'est ne pas s'être détaché et comment ne pas le voir, le deuil est une façon particulière de jouir de sa perte », c'est un deuil qui finit par assurer le « succès thérapeutique » du moi fort, celui-là même qui était exigé comme critère d'analysabilité, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun progrès de la cure.

Ce n'est pas par la voie de l'objet perdu de la position dépressive, du deuil kleinien, que se résout l'énigme de la phrase : « L'analysant ne termine qu'à faire de l'objet *a* le représentant de la représentation de son analyste ». Le représentant de la représentation est ce qui fait office de représentation, c'est en même temps le signifiant binaire, les *Vorstellung* échouent à représenter

la Chose, irreprésentable, ne pouvant qu'en représenter les attributs. Dans l'inconscient il n'y a pas de représentations, seulement ce qui fait office de représentation, l'objet à la place de semblant.

Quelques mots sur la satisfaction. Colette a fait cette année tout un travail de déconstruction sur ce qu'elle appelle « la consigne surmoïque de la satisfaction » : encore un effort pour atteindre la satisfaction. La satisfaction n'est pas une émotion de la fin, elle peut représenter une *variété* de la fin, mais il y a aussi les variantes de l'humeur fondamentale d'un en-soi de la douleur comme décision insondable, dont Colette se demande si, comme la psychiatrie, nous pourrions la pathologiser, la mélancoliser ou plutôt se demander qu'en faire, c'est quelque chose qu'elle a laissé très ouvert, mais ce n'est pas la phénoménologie à laquelle vise la psychanalyse.

Elle nous laisse aussi en réflexion sur le temps propre de la psychanalyse, penchant pour l'idée que ce n'est pas le temps logique des prisonniers qui nous aiderait à penser l'urgence de la satisfaction de fin, ni le temps grammatical auquel Lacan a eu recours à certains moments de son enseignement ; elle nous dit que seul le temps modal, des modalités logiques, nous aiderait à penser cette question. Comme en 2007, je n'ai que quelques intuitions. Il est important de rappeler ce à quoi Lacan n'a jamais renoncé : le passage de la passe comme un « saut » ce qui exclut qu'elle soit un processus, mais je crois que la hâte et son rapport à l'*a* sont intimement liés avec la création, le signifiant nouveau du Séminaire XXIV *L'insu*, de la poésie intimement liée à la sublimation.

Comme vous le voyez, un travail nous amène au point où il faut recommencer...

Traduction : Martina Blatché

Révision Anne-Marie Combres

Wunsch n°25

VIII^e RENCONTRE
INTERNATIONALE D'ECOLE

2 mai 2024 - PARIS

SAVOIR ET IGNORANCE
DANS LE PASSAGE A L'ANALYSTE

Wunsch n°25

OUVERTURE

Dominique Touchon Fingermann
Nîmes, France

Cette VIII^e Rencontre d'École de l'EPFCL remet une fois de plus l'intension de la psychanalyse à la question. C'est dire qu'elle interrogera nouvellement ce qui, dans une psychanalyse, fait le psychanalyste : le passage de l'analysant à l'analyste. L'intension de la psychanalyse, qui détermine l'extension que l'École et ses Forums ont bien l'intention de soutenir ici et là, c'est la subversion du lien où se produit « du psychanalyste ».

Imprédictable, disons-nous, toutefois Lacan, après l'avoir spécifié comme le désir du psychanalyste pour en extraire l'acte qui en dépend, a finalement proposé un mathème qui écrit son opération propre : le Discours du psychanalyste. Le produit contingent de ce lien inédit peut être « du psychanalyste », et ainsi de suite... « Pour que la psychanalyse par contre redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, un acte à venir encore¹ », nous comptons sur une opération qui en supporte la logique et sur la chance qu'il se trouve des opérateurs à la hauteur de l'éthique qu'exige cette logique.

Le Collège International de la Garantie de l'EPFCL, le CIG 2023-2024, comme tous ceux qui l'ont précédé, soutient le dispositif de la passe et l'expérience vivante qui en découle. Chaque passe est reçue avec la plus grande considération à l'égard de ce qui constitue les bouleversements de la traversée des analyses ici et là, mais ce qui oriente les cartels est bien évidemment une attention particulière à ce qui peut dans les témoignages, dénoter « la passe à l'analyste ». La question a été mise au travail lors des dernières journées de l'École à Buenos Aires du fait de l'initiative du CIG précédent. Nous la reprenons et la proposons en indiquant d'emblée dans l'énoncé du titre une affirmation : le passage à l'analyste que peut procurer une analyse produit une transformation radicale dans le rapport au savoir, soit à l'inconscient. Donc : Savoir et ignorance dans le passage à l'analyste. La psychanalyse est une expérience de savoir, c'est ce qui la constitue comme « didactique ». Cette expérience de savoir commence par « quelque chose » qui échappe complètement à celui qui souffre, il n'en sait rien mais, par chance, il peut rencontrer un bon entendeur qui *saura faire* question de cette ignorance et la fera parler. Cette expérience de parole, « la pratique du blabla » adressée à l'analyste, transportera le « je n'en veux rien savoir » initial dans le parcours inépuisable de la supposition d'un savoir sur ce sujet en dérive, dans ce que Freud nommait « ses représentations », et que Lacan qualifiera d'élucubrations. Le transfert, cet « amour qui s'adresse au savoir² », increvable déchiffreur, est le vecteur de la « pratique du sens » qui devra trouver sa fin : l'insu que sait de l'une bévée. En réponse à l'impasse du sujet supposé savoir il peut se produire une passe à l'analyste. Avec le transfert pour support, la docte ignorance analytique est une tension vers le savoir. Il y a donc un parcours, une traversée, dont l'enjeu est la fin de l'analyse, soit une profonde modification du rapport au savoir et à la jouissance qu'il chiffre, du fait de l'opération « de l'analyste », c'est-à-dire la position de l'inconscient : la mise en place du savoir « au lieu de la vérité ».

¹ J. Lacan, « Introduction de Scilicet », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 288.

² J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 558.

Cette traversée Lacan l'a nommée « passe ». Tour de passe-passe, passage subtil du savoir du psychanalysant au savoir du psychanalyste. Le savoir du psychanalysant s'oriente d'abord du sujet supposé savoir ; l'acte du psychanalyste à l'envers de la névrose, favorisera la butée sur son impasse jusqu'à ce qu'éventuellement il puisse supporter ce savoir insu sans le recours aux représentations, élucubrations, fictions de la vérité menteuse qui vectorisaient son adresse à l'Autre. Ce savoir fait horreur car à l'envers du savoir supposé il n'a pas de répondant dans l'Autre. « Horreur du savoir³ », dit Lacan, pour souligner l'enjeu de ce passage, car le savoir s'avère connecté à une jouissance qui ne fait pas rapport, et donc conduit à « s'affronter à l'impasse sexuelle » soit à la castration et à la jouissance attenante. En déboulonnant les théories sexuelles que la névrose concoctait et confinait dans les limites du fantasme, ce savoir insu renvoie celui qui a fait ce parcours à sa solitude, *traumatique*, que Lacan a pu écrire : Ya de l'Un.

Que reste-t-il alors de nos amours transférentielles et de leur désir du savoir ? Un désir de savoir peut s'en dégager et répercuter les effets (affects) d'un savoir insu. En effet si « les analystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir⁴ », ils peuvent en faire usage, le mettre en acte, et le faire savoir au-delà. Souhaitons que les AME et les passeurs qu'ils désignent soient attentifs à l'inattendu et à l'inentendu des effets de ce savoir insu...

Du côté des cartels de la passe... comptons sur la sagesse de leur ignorance.
L'École, l'École, toujours recommencée... pour qu'il y ait chance d'analyste.

QUE PEUT-ON SAVOIR DANS UNE ANALYSE ?

Elynes Barros Lima,
AE
Fortaleza, Brésil

« Chacun en sache un bout, ça suffira, et il fera bien de s'y tenir¹. »

Certaines personnes – psychanalystes ou non – pensent qu'à la fin de leur analyse, l'analysant saurait enfin tout, « connaîtrait le bien et le mal² » ; et que ce serait cette connaissance qui le qualifierait pour « être psychanalyste » – pure illusion. Illusion, car dans l'expérience d'une psychanalyse, ce qui est en jeu n'est pas de l'ordre de la connaissance, mais d'un savoir bien particulier. Pour parvenir à ce savoir, il est en fait nécessaire que l'analysant connaisse l'ignorance.

Quel serait ce savoir particulier ?

³ J. Lacan, « Note Italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 309.

⁴ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité », *Autres écrits, op. cit.*, p. 359.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 214. En italique dans le texte.

² Allusion à l'épisode du dialogue entre le serpent et Ève dans le Jardin d'Éden. *Bible*, livre de la *Genèse*, chap. 3, verset

En 1968, Lacan dit dans son séminaire que la science s'est unifiée et a réduit tous les savoirs à un seul, leur attribuant la même valeur, inaugurant ainsi un « marché du savoir ». Cependant, il insiste pour dire que le savoir n'est pas du travail et ne devrait pas être lié aux lois du marché. Le savoir est la valeur – qui parfois s'incarne dans l'argent – mais celle qui nous intéresse en tant que psychanalystes est la valeur de la renonciation à la jouissance. C'est « par la renonciation à la jouissance que nous commençons d'en savoir un petit bout », dit Lacan³. Ce savoir serait alors « ce qui manque à la vérité », c'est-à-dire, l'objet petit *a*.

« On y est sans le savoir⁴ », mais nous ne sommes pas dupes, commente Lacan. Le savoir extrait de l'expérience analytique sert justement à que nous ne soyons pas dupes dans cette relation avec l'Autre. Il s'agit de savoir en sortir, plus précisément savoir entrer dans ce qui est en jeu et qui, selon Lacan, concerne toujours un échec nécessaire.

Dans mon cas, le pas vers la sortie a été franchi en rencontrant justement l'ignorance : S(~~A~~). Mais pour en arriver là, ce fut un long parcours.

Au début, c'était l'angoisse face au traumatisme, ayant pour effet une inhibition quant au savoir. Et comme je pensais déjà savoir trop à l'âge de sept ans, je ne pouvais pas laisser transparaître cela à l'Autre, qui sait tout. En conséquence de ce processus, je n'ai appris à lire qu'à l'âge de huit ans.

Il y avait alors un Autre qui savait tout, qui savait « La vérité » et auquel je devais cacher ce que je savais.

Comme vous pouvez l'observer, il y a une relation entre vérité et savoir, mais comment ces termes s'articuleraient-ils ? Lacan, avec ses « petits signes » – S₁, S₂, *Œ*, *a* – tente de clarifier cette relation de manière très simple. Il dit qu'il suffit de donner au trait unaire, qu'il appelle S₁, la compagnie d'un autre trait, S₂, pour que l'on puisse vérifier deux choses : premièrement, que cette relation qui s'établit entre S₁ et S₂ est une insertion dans la jouissance, jouissance de l'Autre ; et deuxièmement, que cette insertion dans la jouissance produit un travail qui progresse dans le « *sens obscur* » de la recherche de la vérité.

Cependant, ce que l'expérience analytique doit révéler, c'est que, je cite Lacan : « nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire toute entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire⁵ ».

Dans mon parcours, la quête de la vérité, que Lacan a appelé « amour de la vérité » ou encore « la passion du signifiant », a produit un rêve qui a imposé une limite à cette quête de savoir totalisant :

Je rêve que la Rede Globo (une grande chaîne de télévision au Brésil) est en train de diffuser une dénonciation : une scène d'abus dans la rue diffusée en direct dans le reportage. Dans le coin gauche de l'écran, un mendiant habillé de haillons se penchait derrière une colonne où se trouvait quelqu'un ; alors je me demande : peut-on dire qu'il s'agit-là d'un abus ?

En me confrontant à la vérité vêtue de haillons, c'est-à-dire avec des restes qui ne recouvrent presque rien, j'ai pu passer de la position « l'Autre sait » à la question : « que puis-je savoir ? »

Cette transition marque également la fin de la recherche d'un Manuel – si l'Autre sait, il a un manuel, pensais-je – vers la rencontre avec la poésie de Manoel. Les critiques disent que dans son *Matéria de poesia* [*Matériau de poésie*] – un livre révolutionnaire – Manoel de Barros s'insurge

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 39.

⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 57-58.

contre ce qui est grandiose, attribuant de la valeur aux choses apparemment sans importance. Il nous dit alors ce qui sert à la poésie :

« Toutes les choses dont les valeurs peuvent être
jouées à qui crache le plus loin
servent à la poésie
[...]
Tout ce que notre
civilisation rejette, piétine et pisse dessus,
sert la poésie

Les fous d'eau et d'étendard
servent beaucoup
Le rebut est d'excellence
Le pauvre diable est colosse
[...]
Tout ce qui est bon pour la poubelle est bon pour la poésie
[...]»⁶

Ce Manuel est très sagace, il semble savoir qu'en « matière de poésie » (quand il s'agit de poésie), ce qui compte, ce sont les résidus, les résidus de jouissance.

Mais, pour arriver à cette réduction qui peut servir de « matériau de poésie », il devient nécessaire, dans une psychanalyse, d'opérer une réduction de la fiction du roman familial à la *fixion* de la jouissance matérialisée dans le signifiant. Dans une analyse, cette réduction peut se produire dans la ronde des discours, comme Lacan le démontre dans son séminaire *L'Envers de la psychanalyse*.

Au début, le vouloir tout savoir est ce qui est en jeu dans le discours du maître qui, comme je l'ai déjà dit, n'est rien d'autre que l'amour de La vérité. Ce que l'analyste institue est l'hystérisation du discours, qui est « l'introduction structurelle, par des conditions d'artifice, du discours de l'hystérique⁷ ». Ce discours instaure un champ propice à la production signifiante ; cette réduction signifiante permet de chiffrer la jouissance, ce qui de ce fait implique une perte, une perte de jouissance.

Dans cette réduction, il s'agit donc du passage de la quête du « sens obscur de la vérité » à la vérité comme savoir. Nous trouvons la vérité comme savoir dans le discours de l'analyste. Dans cette structure, le S₂ est de son côté, sous la barre, indiquant que dans ce cas il ne s'agit pas de la vérité, mais de sa limite : « l'effet de vérité tient à ce qui choisit du savoir, soit à ce qui s'en produit⁸ ».

Il y a quelque chose qu'il faut prendre en considération en ce qui concerne le savoir que porte le psychanalyste – la place où il est installé : « Pour qu'il y ait chance d'analyste, il faut qu'une certaine opération, qu'on appelle l'expérience psychanalytique, ait fait venir l'objet *a* à la place du semblant⁹. » Et c'est par le fait de situer l'objet *a* à la place du semblant que l'analyste peut interroger comment le savoir se rapporte à la vérité¹⁰.

Lorsque nous disons avec Lacan qu'il y a un réel en jeu dans la formation de l'analyste, il s'agit justement de savoir, comme lui-même l'affirme, que « de la vérité, on n'a pas tout à apprendre.

⁶ M. de Barros, *Matéria de poesia*, Rio de Janeiro, Alfaguara, 2019, p. 17-19.

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 35-36.

⁸ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 443.

⁹ J. Lacan, *Je parle aux murs. Entretiens de la Chapelle de Sainte-Anne* [séminaire « Le Savoir du psychanalyste »], Paris, Seuil, coll. « Paradoxes de Lacan », p. 67-68, leçon du 2 décembre 1971.

¹⁰ Voir J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 84 sq.

Un bout suffit¹¹ », car réel et vérité ne sont pas pour être sus, ils sont comme un barrage, une digue pour nous dissuader de toute tentative d'idéalisme.

Ce que nous découvrons dans l'expérience de toute psychanalyse est quelque chose de l'ordre d'un savoir très particulier : il s'agit de la liaison entre le signifiant S₁ et le signifiant S₂ ; interroger cette liaison, ce qui a relié S₁ à S₂, est au cœur de cette expérience et cela suffit.

Encore, qu'est-ce qui habiliterait à la fois le poète et le psychanalyste dans leur métier ?

(...)

Avant de quitter Paris, je suis allée dans une boutique acheter un stylo en souvenir pour un ami au Brésil. Pour le tester, le vendeur a écrit sur l'emballage : « Bon stylo¹² ! »

Alors, comme un éclair, je me suis rendu compte¹³ : on reconnaît un psychanalyste ou un poète grâce à un style qui lui est propre. Style de calligraphie dans le tracé de son écrit. N'est-ce pas ce qui se transmet ? !

Selon le dictionnaire, *style* est une manière particulière de s'exprimer ; c'est aussi quelque chose qui connote un certain raffinement, une distinction. L'étymologie de ce mot vient du latin *stilus*, poinçon ou tige pointue avec laquelle on écrivait sur des tablettes enduites de cire.

Traduction Elisabeth Thamer – relecture Anne-Marie Combres

CE QUI RESONNE D'UNE EXPERIENCE

Rebeca García
Madrid, Espagne

I. L'école : « Un bien commun » ?

Il s'agit de réfléchir en partant de ce qu'a supposé l'expérience d'une première participation aux cartels de la passe constitués au sein du CIG.

En l'occurrence, des cartels de passe, éphémères, réunissant cinq collègues de nos deux continents, qui se rencontrent, dans certains cas pour la première fois, naviguant tant bien que mal entre des langues différentes.

A un moment donné, la question se pose : quelle est cette École qui consacre tant de temps, de ressources financières et personnelles à réunir ces cinq collègues du cartel afin de vivre une expérience *sans garantie* quant à ses résultats ?

¹¹ J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 442.

¹² N. T. : En portugais, le mot français « stylo » sonne comme « estilo » (style).

¹³ « Savoir quelque chose, n'est-ce pas toujours quelque chose qui se produit en un éclair ? » J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 200. En italique dans l'original.

Sans « garanties » comme dans toute expérience véritable, comme l'indique Lacan : « L'expérience est ce qui a son prix parce qu'elle est ce qui n'est pas connu d'avance¹ ».

Ainsi, le cartel de la passe, tel un étrange collage qui évoque le manque, comme l'indique Lacan dans son Séminaire X², se réunit en mettant en attente d'éventuelles références théoriques dans le but de permettre que, dans le témoignage du passant et des passeurs, résonnent la surprise qui permet à l'insu d'opérer et où « l'insu s'ordonne comme un cadre de savoir³ ».

Le dispositif de la passe permet une expérience qui, en partant des témoignages singuliers, construit la « communauté », au sens le plus profond que nous donne l'étymologie *con-munitas* : où *munitas* renvoie à une dette, un don, une tâche, une obligation éthique qui est toujours « avec » l'autre⁴. Une communauté sans essence, en devenir, et donc ouverte à la contingence.

Si, à un moment donné de son Séminaire X⁵, Lacan évoque la convenance d'une « dimension communautaire » de l'enseignement, le dispositif de la passe, avec tous les participants qu'il implique (passants, passeurs, AME, analystes, cartels de la passe), suppose un pari de l'École misant sur la possibilité d'un travail en commun de ceux que nous appelons les épars désassortis, qui se mettent au travail pour faire converger leurs ressources au moment de la passe, qui « exige la rencontre du plus précieux d'une expérience personnelle avec ceux qui l'obligeront à s'avouer, car considérée comme *un bien commun*⁶ ».

Un bien commun qui, dans ce cas, a pour but le maintien d'une École ouverte, en construction, comme quelque chose de vivant.

Paradoxalement, la production de ce « bien commun » sera possible à condition de « soutenir l'insu comme cadre du savoir ». Ce qui est étonnant dans le cartel de la passe, c'est le désir et l'attente de quelque chose sans savoir quoi au juste, la mise au point d'une expérience qui ne peut être anticipée à partir des références théoriques ou de lectures d'expériences passées, même si celles-ci ont pu servir d'orientation.

II. Quelques surprises.

« Désirer et attendre quelque chose sans savoir quoi », ont permis que dans les cartels auxquels j'ai eu la chance de participer, les surprises ne se sont pas faites attendre : d'une part, la vérification du travail rigoureux et déterminé des passants, bien décidés à fonctionner comme des « analystes de leur propre analyse » et transmettant en bonne partie la logique de la cure dans leurs parcours analytiques, ainsi que, dans tous les cas, les bénéfices thérapeutiques des analyses.

¹ J. Lacan, Carta del 26 Enero 1981 – *Escisión. Excomunión, disolución*, B. Aires, Manantial, 1987 ; lettre du 26 janvier 1981.

² J. Lacan, Sem X *La angustia*, B. Aires, Paidós, 2004, p. 187 ; *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

³ J. Lacan, *Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, Otros Escritos, B. Aires, Paidós, 2012, p. 268 ; « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁴ R. Espósito, *Communitas. Origen y destino de la comunidad*, B. Aires, Amorrortu, 2003

⁵ J. Lacan, Sem X *La angustia*, B. Aires, Paidós, 2004, p. 26

⁶ J. Lacan, *Acto de fundación*, Otro Escritos, B. Aires, Paidós, 2012- p. 258 ; « Acte de fondation », *Autres écrits, op. cit.*

Ce fut également une surprise de voir le précieux travail des passeurs, chacun partant de la singularité de son écoute du passant, de telle sorte que les témoignages d'un passeur pouvaient parfois éclairer ceux de l'autre.

À d'autres moments, la surprise surgit des moments où l'inconscient avait pris le dessus dans les témoignages des passeurs, pour y faire irruption sous forme de lapsus, d'équivoques, de néologismes, de rêves, mais aussi de certains affects impliquant le corps : affects d'angoisse, d'enthousiasme, d'urgence, de perplexité ou de surprise face aux effets sur leur propre analyse.

De même, les formes de la contingence des propres rencontres des passants comme « plaque sensible » nous permirent de clarifier les décisions concernant l'éventuelle nomination.

Autre surprise très satisfaisante : les moments d'élaboration et d'écoute entre les membres du cartel ainsi que l'expérience de partager la richesse des différentes langues tout au long du travail.

III. Le mathème et le poème⁷

Le cartel de la passe, à travers le récit de l'histoire du sujet et du parcours de la cure, cherche à articuler une logique qui lui permette de situer le traumatisme, le fantasme et le symptôme, mais il cherche aussi à situer ce qui fait limite pour le sujet, ce qui concerne un réel hors sens et met fin à la course après la vérité mensongère.

Dans la rencontre avec cette limite du réel, la réponse du sujet est fondamentale : d'une part, la chute du sujet supposé savoir sur le transfert et, d'autre part, la manière dont se reproduit une redistribution dans l'économie de la jouissance ; et la question de savoir si ce trou dans le savoir a produit un désir chez l'analysant, c'est-à-dire, un passage à l'analyste, « puisque le savoir acquis est le savoir d'une barrière infranchissable à l'aspiration au savoir, synonyme de castration ⁸ ».

Voici donc un carrefour pour le cartel car il s'agit de déduire une *épistémé*, d'extraire comme on extrait la pépite d'or, de la position éthique du passant face au réel, ainsi que le souligne C. Soler : « c'est l'incalculable du sujet éthique qui rend le dispositif de la passe nécessaire, avec son paradoxe⁹ ».

Le paradoxe que suppose vouloir savoir quelque chose de l'informulable par le biais des énoncés, là où Lacan propose, dans ses dernières formulations sur la passe, de l'aborder à travers des signes ou du côté des affects.

C'est peut-être pour cela que certaines cartels ¹⁰ témoignent de la difficulté à « argumenter » le « oui » des nominations et à tenter de recouvrir « cette ombre épaisse qui recouvre ce point de jonction... où le psychanalysant devient psychanalyste...¹¹ »

Qu'est-ce qui pourrait faire résonner quelque chose de ce passage, puisque c'est là le pari du cartel ?

⁷ D. Fingermann, *La (de)formation del analista*, B. Aires, Escabel Ed. 2018, p. 86 ; *La (dé)formation du psychanalyste*, Editions *Nouvelles* du Champ lacanien, Paris, 2019.

⁸ C. Soler, *Lo inconsciente reinventado*, B. Aires, Paidós, 2013 – p. 99 ; Lacan, *l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

⁹ *Ibid*, p.96

¹⁰ F. Martínez, & J. De Battista, leurs articles dans *Wunsch n.° 23* – EPFCL, Mars 2023

¹¹ J. Lacan, *Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, Otros Escritos, B. Aires, Paidós, 2012, p. 271 ; « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *op. cit.*

J'évoquerai en quelque sorte l'« étonnement » qui put éclairer l'un des témoignages.

La passante produit un rêve alors qu'elle est sur le point de terminer ses entretiens avec l'un des passeurs.

Dans ce rêve n'apparaît qu'un phonème, une interjection (que l'on transcrit en espagnol entre deux points d'exclamation), de deux lettres seulement, qui reproduit un son. Il s'agit donc d'une onomatopée qui n'a pas de sens en soi, mais qui est ouverte à de multiples significations : ironie, rire, incrédulité, décision, affirmation, interjection servant aussi à clore une affaire et qui, bien sûr, apporte toujours une satisfaction.

Roman Jakobson¹², qui s'intéresse à la « couche émotive » du langage, nous dit, à propos de l'interjection, qu'elle « représente la couche purement émotive du langage », une fonction émotive qui « *assaisonne* » l'allocution, au niveau phonique, grammatical et lexical, bien qu'elle ne change pas le sens de la phrase, qui reste en dehors, montrant quelque chose d'autre que le sens, l'attitude du locuteur.

Peut-on comprendre ce rêve comme un poème, comme un « dire moins bête » ? « Le poète dit ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête¹³ ».

L'effet de cette interjection sur le cartel, que chacun entendit dans sa langue de façon comique, fit résonner quelque chose de ce qui avait été *entre-dit* dans les témoignages des passants, suite à la constatation d'un parcours analytique où la confrontation au réel avait permis non seulement des bénéfices thérapeutiques, mais aussi une opération de vidage et de coupe du sens qui favorisa une fin d'analyse, eut des effets sur leur vie et renforça à chaque pas le désir d'École.

A un autre moment de son enseignement, Lacan fera le lien entre les poètes et le savoir : « ... les poètes qui ne savent pas ce qu'ils disent, disent pourtant toujours, comme on le sait, les choses avant les autres ».

C'est ainsi que l'« insu » put avoir une résonance dans un dire ayant des conséquences.

C'est ainsi que le cartel le comprit.

¹² R. Jakobson, *Lingüística y poética. Ensayos de lingüística general*, Barcelona, Planeta, 1985

¹³ J. Lacan, Sem XX *Aún*, B. Aires, Paidós, 1981 ; *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

LA CICATRICE DES EFFETS DE HASARD ?

Nicolas Bendriben

Paris, France

Alors qu'il évoque, dans le séminaire consacré à *La logique du fantasme*, la jonction du sujet avec le corps, et l'objet *a* comme chute du corps, Lacan a cette formule qui m'a arrêté pour cette question du savoir et de l'ignorance dans le passage à l'analyste. Il dit, ce 7 juin 1967, quelques mois avant la proposition d'octobre qui vise à recueillir des témoignages sur ce passage, que « la psychanalyse didactique est, bien sûr, plus qu'exigible chez eux [il parle des analystes] pour, disons, cicatriser les effets de hasards¹ » - hasards au pluriel dans la version du Seuil, au singulier dans toutes les autres transcriptions consultées.

Qu'est-ce qu'un effet de hasard ?

Lacan est en pleine élaboration sur le thème de l'acte sexuel, sur celui du corps et de la jouissance (la leçon a été titrée « La question de la jouissance ») ; il évoque la prématuration quelques instants avant cette sortie sur les effets de hasard... :

- D'abord, nous pouvons considérer que c'est bien la présence de chaque vivant au monde qui est un effet de hasard, même si pris dans la logique du vivant. Chaque un est effet de hasard...
- Sur le plan qui intéresse la psychanalyse, et dans le contexte de la leçon, un effet de hasard me semble lié aux rencontres de chaque sujet avec la jouissance. Cela vaut pour tous (Lacan dit « cicatriser les effets de hasard, comme il en est chez chacun »). Et puisque Lacan parle de prématuration, peut-être s'agit-il là de la rencontre avec le sexuel, toujours trop tôt, toujours traumatique, toujours faisant irruption dans un bout de corps là où ce n'était pas pensé. Hasard au sens d'aléatoire, même si pas n'importe où dans les zones que Freud qualifiait d'érogènes. Hasard, donc, que ces rencontres de jouissance, avec les signifiants pour essayer d'en rendre compte – même si, à ce moment-là de son enseignement, Lacan ne parle pas encore de la coalescence du langage et de la jouissance.
- Ces rencontres au hasard participent de l'écriture du fantasme, trace d'une jouissance d'un bout de corps, poinçon entre le sujet et *a*, écriture sur laquelle la psychanalyse pourra opérer. Que cela fasse ensuite cadre de la réalité, et d'une certaine manière destin (le fantasme comme axiome inconscient, fenêtre sur le réel) voile la part de hasard, de réel, à l'origine de ces rencontres de jouissance. Le fantasme ne pourrait-il pas être une élucubration de savoir sur un non-sens hasardeux ?
- Le problème du hasard, c'est que les parlêtres ne l'aiment pas, bien plutôt occupés à penser la détermination, et à voiler toute contingence sous la fabrication d'une intention plus ou moins terrestre. C'est un effet du hasard, que de le nier, tant il peut être intolérable de penser que la vie et les rencontres sont hasardeuses. Et aussi de voir la vie comme un récit de bruit et de fureur, raconté par un idiot, et qui ne signifie rien, tel que le dit Macbeth, et dont nous parlerons à Toulouse dans quelques mois². C'est lié à la structure même de la parole, à l'articulation signifiante qui crée le sens, la signification,

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, p. 372.

² Journées nationales 2024 de l'EPFCL-France, Toulouse

et fait croire à la causalité, à la cohérence, à l'enchaînement logique. Et l'association-libre le démontre (c'est le B.A.BA freudien), déterminée qu'elle est par le cadre de la réalité fantasmatique, sauf pour certaines émergences, certains surgissements de *lalangue* qui viennent briser le fleuve tranquille de la parole.

- L'effet majeur du hasard pourrait donc être de penser qu'il n'y en a pas ! De faire des rencontres de jouissance, hasardeuses, réelles, une histoire, un destin, de par la répétition, et la mise en forme signifiante. Lacan le dit de façon remarquable dans sa conférence *Joyce le sinthome* : « Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons notre destin, car c'est nous qui le tressons comme tel. Nous en faisons notre destin, parce que nous parlons (...) Nous sommes parlés, et, à cause de ça, nous faisons, des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé³ ». Très nette articulation de l'autre/Autre comme supposé savoir avec le destin que chacun se fabrique⁴.

Qu'est-ce qu'une psychanalyse, didactique comme le dit Lacan dans le passage qui donne mon titre, peut sur ces effets de hasard ?

Lacan parle de cicatrice – soit ce qui vient après la blessure, voire après l'acte qui a soigné la blessure. Le scalpel analytique peut-il cicatriser les effets de hasard ? On entend bien sûr la dimension thérapeutique de l'analyse, pas à ignorer, soit son action sur l'angoisse – nous allons l'entendre dès demain⁵, sur les inhibitions, les symptômes... Lacan évoquait cette dimension quelques années auparavant dans le séminaire sur le *Transfert*, juste avant de parler de la cicatrice de la castration : « Il ne suffit pas maintenant de parler de la *καθαρσις* [catharsis], de la *purification didactique*, si je puis dire, du plus gros de l'inconscient chez *l'analyste*, tout ceci reste très vague ».

Cela ne suffit pas, en effet, dans cette cicatrisation. Cicatriser les effets de hasard, ne s'agirait-il pas d'une nouvelle opération sur la cicatrice du fantasme pour rendre sa place au hasard, d'épuiser par les tours successifs des dits l'historiole fantasmatique que chacun se raconte pour rendre compte des rencontres réelles qui marquent le sujet, élevées au destin mais qui ne sont que hasard ? Ne s'agirait-il de prendre acte de ce qui surgit, « l'esp d'un laps⁶ », sans le recouvrir immédiatement par la trame du destin que les parlêtres ne cessent pas de tisser ? C'est peut-être un des savoirs de l'analyste, et déterminant dans le passage d'analysant à analyste, dans le franchissement de l'horreur de savoir, que de ne plus ignorer qu'il y a du hasard dans chaque trauma. Qu'il y a du hasard dont aucune élaboration de savoir ne viendra à bout. Que chaque récit n'est qu'une tentative plus ou moins adroite de fabriquer un destin, et l'analysant dans la passe peut en prendre la mesure, et s'en faire le témoin. Destitution de l'Autre du destin, déchirure dans le savoir, chute du sujet supposé savoir que les cartels essaient d'entendre dans les récits qui leur sont faits, pas toujours dans l'épure.

Recueillons-nous des témoignages de ce type dans la passe ? Et est-il possible à un analyste de rester dans le temps, aussi bien dans sa fonction que dans l'élaboration après-coup de son acte, un peu dégagé de cet immanquable retour à ce qui fait sens, à cette vérité menteuse ?

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 162.

⁴ Sur l'articulation de l'Autre et du hasard, on peut lire le texte de Cathy Barnier « L'art de perdre », *Champ lacanien*, n°27, Paris, EPFCL, 2023.

⁵ XIIe rendez-vous de l'Internationale des Forums, Paris, 2024.

⁶ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise au *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

Dans les nouvelles conférences sur la psychanalyse, Freud qui a pourtant plus que démontré la surdétermination de nos actes, peut dire : « En effet, *croire au hasard, c'est témoigner déjà d'un certain degré de culture* ; aux yeux du primitif, de l'être inculte, de l'enfant, tout ce qui advient est motivé⁷ ».

Ceci me semble avoir le plus grand rapport avec ce qu'apprend une psychanalyse, et avec le passage à l'analyste dont malgré tous nos efforts nous ne pouvons – et heureusement – dégager une théorie définitive. Il y est en jeu, dans ce passage, un savoir qu'il y a des signifiants comme non articulés, des émergences réelles qui ne font pas destin, qui touchent à l'ignorance, à ce que nous ne pouvons pas savoir qu'elles allaient se produire, et qui est un des noms du hasard. L'*hystorisation* de la passe pourrait, il me semble, apporter cette trouée-là, dans l'ombre épaisse des histoires et romans familiaux qui peuvent habiter notre dispositif. Cela pourrait concerner un passant qui ne voilerait plus systématiquement le hasard, dans ce qu'il aura réduit de son histoire. Il tenterait alors le pari de l'incroyable contingence en tirant *au sort* deux passeurs, qui vont eux-mêmes rencontrer quelques autres qui feront de leur mieux, soit plus ou moins place à la surprise. Et s'ils entendent ce qui troue l'histoire, ils pourront nommer AE cette cicatrice d'une opération analytique, trace de l'après assurance-vie du fantasme, savoir paradoxal de la certitude de la précarité, du provisoire, de l'éphémère et du hasardeux. Et peut-être trace de la joie de ce savoir-là.

VOULOIR UN SAVOIR TROUE

Constanza Lobos
AE

San Miguel de Tucumán, Argentine

Avoir traversé une psychanalyse est l'exigence minimale pour un psychanalyste et cette traversée peut conduire à une conclusion d'impossibilité. Le savoir en psychanalyse se réfère au savoir de l'inconscient et il est intéressant de rappeler quelques expressions, comme « savoir sans sujet », « savoir se débrouiller ». Elles nous permettent d'apprécier que ce savoir se distingue des autres et du « Savoir Absolu¹ » ; ce dernier implique qu'il y a du savoir dans le réel mais « il ne parle pas et il faut parler pour dire quoi que ce soit² ».

Le savoir sur la vérité s'articule à partir de ce que propose Lacan sur « Y a de l'Un ». Le parcours de l'analyse nous donne la reconnaissance d'un inconscient irréductible.

À la fin de l'analyse, restent quelques bribes, un savoir sur la faille de la structure, le savoir est troué par le réel du sexe, la reconnaissance de ce qui ne peut pas se savoir. L'ignorance est révélée sous son aspect positif, « qui n'est pas une négation de savoir, mais sa forme la plus élaborée³ ». Ainsi, dans le passage de l'analysant à l'analyste, le savoir et l'ignorance, convergent-ils ? Non seulement ils convergent, mais il est nécessaire de les reconnaître. Une convergence nécessaire entre savoir et ignorance dans ce passage et une manière de la nommer au travers de l'expression, « savoir troué ». Un savoir qui reconnaît le non-su, qui s'éloigne de la conception d'un savoir

⁷ S. Freud, « Nouvelles conférences sur la psychanalyse », (1916-1917), Paris, Gallimard, 1936, p. 161.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, inédit, leçon VII du 15 février 1977.

² *Ibid.*

³ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.358.

fermé et implique d'en soutenir la décomplétude. Ce qui vient d'être exposé permet également de nous écarter d'une conception qui supposerait qu'à travers l'expérience de l'analyse, on pourrait accéder à un point où il serait possible de saisir tout ce qui était auparavant voilé ou qu'il s'agirait d'un accès au sens de ce qui s'est passé au cours de la vie.

Quel est le savoir extrait du parcours analytique ? En premier lieu, je fais ressortir un changement de position « d'un savoir livresque » à celle « d'un savoir troué ». Dans la première, une position éloignée de l'expérience, un « ne pas vouloir savoir ». Une armure d'amour construite avec des morceaux de savoir référentiel, où « livre » condense l'illusoire de ce savoir conjugué à une position de peur et de silence liée au fantasme. « Livre » fait également allusion à l'idée fantaisiste qu'il existerait un « cours de préparation à » qui pourrait « se compléter » avant de franchir chaque étape de la vie, avec pour effet de rester détenue. Dans l'autre, « un savoir troué », une position de faire front à ce qui se présente, reconnaissant les limites et, bien entendu, la distinction entre connaissance et savoir. Cela me donne la possibilité d'un faire, à chaque pas, sans modèle à suivre, sans élucubrations ni supposer que ça pourrait être d'une autre manière ; sans garanties, sans attendre un effet déterminé, laissant place à l'inattendu.

Au cours du trajet analytique, une contingence me place à un point de décision d'où je réponds depuis une position nouvelle. Un événement qui provoque un changement de direction. Ensuite, une équivoque avec le nom propre. Une opération qui permet l'évidement de toute référence au sens qui alimentait le fantasme et le symptôme ; opération où résonne le vide absent dans chaque mot. Une équivoque qui permet l'ouverture vers le réel hors sens. Me laisser enseigner par le savoir qui se logeait dans le symptôme. J'aperçois la faille du sujet supposé savoir, la faille de la structure. Avoir expérimenté la sortie de « la tromperie nécessaire » du sujet supposé savoir est une fibre extraite, incontournable pour le passage de l'analysant à l'analyste. Autre temps. L'expression « vouloir écrire » surgit, jaillit sans calcul, produisant un effet de surprise. Un changement de satisfaction, la réduction de la satisfaction à parler et l'ouverture à une écriture minimale. Ensuite, dans la solitude et le silence de la nuit, un rêve : j'entends un « *ja* » qui sort de mon oreille ; c'est ma voix qui le prononce. La rupture d'une unité minimale qui sort du corps, de cette brèche ouverte à l'extérieur. Ça sort et entre à la fois, un mouvement où ne se distingue pas le dedans et le dehors, un registre du non orientable. Juste un instant, mais comme une onde sonore tonitruante qui semble venir du réel, comme un vent de folie. Je tente de l'articuler mais il ne se laisse pas attraper par le sens ; c'est d'un autre ordre, en dehors de l'articulation signifiante.

Moment de saut. Mouvement qui réalise la demande d'entrée dans le dispositif de la passe. Maintenant sans l'armure du « savoir livresque », j'entre avec légèreté. Dépouillée de tout modèle ou idée de comment doit être la performance, faisant place à la singularité, à soutenir un texte vivant qui vibre, c'est-à-dire qui résonne dans mon corps, comme une voie possible pour qu'il résonne dans un autre.

Il n'est pas faisable de déclarer directement l'entre-aperçu du réel hors sens ou d'expliquer que le désir a été rencontré, d'où dans le dispositif, la démonstration indirecte. Le dispositif comme dispositif privilégié dans lequel peut se déplier un savoir troué depuis cette position de « convergence nécessaire de savoir et ignorance ».

Entrer en reconnaissant un savoir troué, avec une position pour y faire face d'une manière décidée mais limitée à la fois. Une position qui implique l'*hystorisation* de la traversée analytique, ses moments de passe et le saut qui s'ensuit. En même temps, il implique ce que les mots ne peuvent atteindre, reconnaissant l'impossible dans une transmission. L'inconscient est un savoir faire avec *lalangue* qui va au-delà de ce qu'il est possible de rendre compte par le langage. Le pari que quelque chose de ce trou fasse résonance. Le pari de générer un lieu vide qui puisse accueillir aussi, pourquoi pas ?, ce qu'il y a de nouveau à produire dans ce dispositif.

Il se dégage que la transmission dans la passe s'écarte d'une position « assurée d'une connaissance » ou de considérer le dispositif comme un lieu dans lequel va « se déposer » le

recueil de la traversée analytique à la manière d'un « savoir » accumulé de l'expérience. Nous serions dans le registre de l'imaginaire. Il s'agirait alors d'un chemin qui se dirigerait vers le sens, qui ferait entrave.

Je reprends ; avec l'expression, « un savoir troué », je souligne cette modification de la position d'un rapport au savoir, un savoir sur l'impossible et le désir advenu.

Je m'arrête sur le passage de l'analysant à l'analyste et sur l'intitulé donné à ce texte. Reconnaitre qu'il y a un savoir détaché par l'expérience de l'analysant et la décision d'occuper et d'opérer depuis la place que l'analyste a occupée dans le parcours, c'est le faire même « si de cette opération on ne sait rien, sinon ce à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant ⁴ ».

Lacan lui-même se demande comment quelqu'un qui par son expérience d'analysant, sachant ce qu'est une psychanalyse, peut encore vouloir faire ce passage à l'analyste⁵. Comment de ce « savoir » peut-il se dégager un « vouloir » ?

Vouloir, verbe infinitif dans sa forme impersonnelle, que j'utiliserai ici, dans son sens de « détermination, décision ». J'ajoute ce « vouloir » parce qu'il m'a semblé important de souligner la dimension de la décision, d'un choix qui se joue à la fois : à la fin de l'analyse, dans l'acte conclusif ; dans le passage de l'analysant à l'analyste, avec un saut disruptif, qui se distingue du continu ou du programmé ; et, bien sûr, dans le dispositif de la passe, lors de la demande d'y entrer.

D'autre part, à ce « savoir troué », j'ajoute ce « vouloir ». « Vouloir un savoir troué » permet de le différencier des conceptions qui s'énoncent comme « vouloir guérir » ou « vouloir le bien » ou toute autre forme similaire. Loin de là. Il s'agirait plutôt, en reconnaissant les conséquences du savoir inconscient, de détacher de cette opération un vouloir qui conduit à l'opération analytique et évoque, implicitement, le « vouloir être rebut » de l'opération. Il implique une fonction, occupant la position de l'homme de paille du savoir supposé du sujet à partir de laquelle conduire l'analysant au point d'apercevoir l'échec de la structure, la structure de l'inconscient, son irréductibilité.

Traduction : Sophie Rolland-Manas.

POINT DE PASSAGE

*Anne-Marie Combres
Cahors, France*

J'ignore si l'équivoque de mon titre pourra se traduire dans les différentes langues que nous allons parler ou entendre au cours de ces journées, aussi je vous dois de le préciser : en français un point de passage indique un lieu où l'on passe, ou le passage d'un état à un autre. Mais « point » signifie aussi « il n'y a pas »...

A partir des témoignages des AE et du travail dans les cartels de la passe sur les témoignages des passeurs, il s'agirait d'essayer de repérer ce qui fait ou non point de passage de l'analysant à l'analyste... Si Lacan a précisé que « l'inconscient est ce savoir qui nous guide¹ », comment, savoir aussi qu'il y a de l'ignorance, peut-il orienter et éclairer ce point ? Il y insiste aussi sur le

⁴ J. Lacan, « Discours à l'École Freudienne de Paris », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 277.

⁵ J. Lacan, *El Seminario de Jacques Lacan. Libro 19 ... O peor. Bs As. : Paidós, 2014. Pág. 190 ; Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire*, Paris, Seuil, 2011.

¹ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.

fait qu'il faudrait « que l'analyste se rende compte de la portée des mots pour son analysant, ce qu'incontestablement, il ignore. » Dans *Un désirant nouveau ?*, Colette Soler rappelle que « le poids des mots, ce n'est pas le sens mais leur charge de jouissance », autrement dit *lalangue* privée de chaque analysant² ».

Si l'analyste ignore la portée des mots pour son analysant, n'est-ce pas aussi une forme d'ignorance qui est à l'œuvre dans les cartels de la passe ? Comme l'analyste qui reçoit chacun de ceux qui s'adressent à lui en mettant de côté ce qu'il sait déjà, ne faut-il pas que les membres des cartels de la passe mettent de côté la doxa – pour rester ouverts à l'inattendu qui peut surgir d'un témoignage ? N'avons-nous pas, pris que nous étions dans la doctrine théorique, attendu que soient relevés / révélés / confirmés : traversée du fantasme, identification au symptôme, chute du sujet supposé savoir, comme des critères qui pourraient aboutir à une nomination ? « Le cartel peut quelques fois faire obstruction à un témoignage d'Analyste de l'École, quand les épars désassortis se mettent à faire groupe en oubliant leur ignorance fondamentale³ ». Lorsque j'avais évoqué dans l'ouverture pour ces journées cette idée qu'il était important de savoir qu'il y a de l'ignorance, je n'avais pas en mémoire l'intervention de Sol Aparicio parue dans le *Wunsch* n°8 sur l'ignorance des cartels.

La question se pose fréquemment de ce qui est attendu par les cartels qui reçoivent un témoignage, en particulier par les passeurs. En effet on les entend souvent - les passeurs - dire que lorsqu'ils ont reçu l'appel attestant de leur désignation, ils se sont précipités sur les textes relatant des témoignages d'AE ou d'autres passeurs, et sur les écrits qui circulent dans l'École à propos de l'expérience de la passe.

Pour ce qui concerne l'ignorance, peut-être justement celle des passeurs est-elle nécessaire afin qu'ils ne soient pas tentés de se mettre en position d'analyste lorsqu'ils entendent un passant ? « Être la passe » ne fait pas appel à un savoir sur ce qui va être dit, mais à une manière d'être. Nous avons souvent employé ainsi l'expression « plaque sensible », expression que j'ai recherchée mais que je n'ai pas retrouvée dans les textes de Lacan... Bien sûr il arrive que les passeurs puissent être touchés par l'expérience du passant, qu'ils y soient sensibles. Mais plutôt « passeurs brechtiens » avait-on dit dans le CIG auquel j'avais participé il y a quelques années, c'est-à-dire aussi qu'ils sont distancés, ne s'identifient pas, et ne jouent pas à l'analyste, mais ils transmettent. Lacan le formulait ainsi : « Ceux qui se trouvent occuper la position du passeur se sont posés dans certains cas en analystes. Ce n'est absolument pas ce que nous attendons d'eux. Ce que nous attendons d'eux c'est un témoignage, la transmission d'une expérience⁴ ».

Dans les cartels auxquels j'ai participé nous avons noté la difficulté à repérer ce point de passage du désir de l'analysant au désir de l'analyste, que nous aurions souhaité saisir, comme le disait Lacan en 1967 « dans le temps où il se produit ». Il a modifié ses attentes à la fin de son enseignement, pour mettre l'accent, d'abord sur la marque que doit porter l'analyste. Marque que les congénères doivent trouver dit-il dans la « Lettre aux italiens » - sans préciser si les congénères-là sont les passeurs ou ce qu'il appelait le jury... Même s'il s'agit sans doute plus d'une reconnaissance que d'un jugement, en l'occurrence, puisque c'est la marque que doit porter l'analyste... c'est aux analystes qui composent le cartel qu'il reviendrait de l'extraire des témoignages des passeurs. Reconnaissance que Lacan précise : « La passe dont il s'agit, je ne l'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que de « *se reconnaître entre soir* », si je puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un « *av* » après la première lettre : « *se reconnaître entre s(av) oir*⁵ ».

² C. Soler, *Un désirant nouveau ?*, Paris, Éditions *Nowelles* du champ lacanien, 2023, p. 91.

³ D. Fingermaier, « Qu'est-ce qui fait différence ? », *Wunsch* 12, p. 62.

⁴ J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail « Sur la passe » du samedi 3 novembre 1973 », *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 15, pp. 185-193.

⁵ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, version Staferla, leçon du 15 février 1977.

Reconnaître ce n'est pas nommer : « Nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et Freud n'en a nommé aucun⁶ ». Alors n'y a-t-il pas un paradoxe avec ce à quoi procèdent les cartels de la passe : à savoir une nomination, censée accorder une garantie qu'il y a de l'analyste au passant qu'ils vont nommer ? Mais en effet dire qu'il y a de l'analyste n'est pas équivalent à nommer... et nommer quelqu'un Analyste de l'École est un pari... pari sur sa possibilité d'apporter les éléments d'un savoir nouveau dans l'École.

Le passage à l'analyste se déduit des témoignages des passeurs et va de pair avec la destitution du sujet. « N'est-ce pas un des points que les cartels de la passe ont à examiner ? Comment le passant va témoigner du récit, non pas de sa vie mais du récit requis par son symptôme – ce qu'on pourrait appeler l'enquête, et de ce qu'il en aura déchiffré dans sa cure analytique jusqu'à la forme-même qu'il lui aura donnée ? Cette mise en logique aura réduit la vanité du récit jusqu'à cerner son orient où s'indique, singulièrement, le passage à l'analyste » disait Marie-José Latour⁷. Lacan, en 1976, ajoute l'enthousiasme, enthousiasme de se savoir rebut, ce qu'il faudra savoir être pour occuper cette place pour d'autres. Savoir être rebut, déchet, « ordure décidée⁸ », j'ajouterais « sans valeur », pour faire écho au passionnant dernier livre de Gaëlle Obiegly⁹. Alors la question ne reste-t-elle pas plutôt pour chaque cartel de la passe de savoir – à partir des conséquences s'il y a eu passage - passage de l'ignorance à l'insu - ou s'il n'y en a point ? plutôt que de se centrer sur son moment ?

EFFETS DU PASSAGE DE L'IGNORANCE AU SAVOIR DANS L'EXPERIENCE DE LA PASSE

Mikel Plazaola
Donostia-San Sebastián, Espagne

Fréquemment, la passe s'entend comme une acmé, acmé finale d'un parcours analytique, en général mené à son terme. C'est-à-dire quelque chose de postérieur à un point final.

Mais le fait de se présenter à la passe a un effet sur l'analyse elle-même et sa terminaison et même sur sa conclusion. La décision de rendre compte des effets de l'analyse sur le passant, sur la conclusion et ses effets, suppose un tour de plus, une récapitulation d'une expérience qui suppose une différence en comparaison avec une analyse conclue qui ne se dirige pas vers la passe.

Analyse et passe ne sont pas la même chose. Elles sont liées, mais il y a des différences substantielles entre les deux. Mais pour comprendre et rendre compte de ce qui a lieu dans la passe, on utilise les paramètres et les concepts de l'analyse.

⁶ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

⁷ M-J. Latour M-J, « Les fronces du réel et le liseré du fantasme », Toulouse 19 janvier 2024, Séminaire « Qu'enseigne la psychanalyse » saison III.

⁸ J. Lacan, *Le séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 124, « aux yeux d'un psychanalyste qui a une bonne raison de le savoir, c'est que lui-même se met à cette place. Il faut en passer par cette ordure décidée pour, peut-être retrouver quelque chose qui soit de l'ordre du Réel ».

⁹ G. Obiegly, *Sans valeur*, Montrouge, Bayard, coll. « Littérature intérieure », 2024.

En préparant ce document, la question me vient de savoir si une expérience, d'un point de vue extérieur, qui s'écoute, élabore et juge le témoignage d'une analyse supposée conclue, pourrait se fonder sur des concepts spécifiques de la passe, différents de ceux d'une analyse.

En lien avec cela, pour le travail épistémique du CIG 21-22, il a été proposé comme axe la question de « nos références, celles des membres des cartels, lors de l'écoute des témoignages ». Ces références préalables, (ou préjugés), représentent une difficulté potentielle en ce qu'elles peuvent médiatiser l'écoute d'un témoignage de passe.

Une difficulté qui se fonde d'autant plus dans le fait que l'écoute n'est pas exempte de ce qui se sait ou se suppose savoir préalablement. Savoir acquis dans sa propre analyse et fondé aussi sur une théorie qui n'a cessé d'évoluer dans l'enseignement de Lacan.

La question a donc surgi de savoir s'il pouvait en être autrement ou si, par un travail collectif au sein du CIG, ces références pouvaient être éliminées ou du moins réduites¹.

Entre ignorance et savoir.

Le passant sait ce qu'il veut transmettre et demande à entrer dans le dispositif. Il peut témoigner sur les problèmes cruciaux... Mais sait-il ce qu'il transmet réellement ?

Le passeur, en principe sans le savoir préalablement, c'est-à-dire sans calcul, est appelé à écouter et transmettre, pas sans la surprise de sa désignation, mais il ne sait pas ce qu'il va écouter, ni ce qu'il va transmettre, il ignore ce qui fait transmission.

Le cartel, peut, du fait que c'est une élection, savoir pourquoi il est là, mais ses membres ignorent ce qu'ils vont rencontrer dans ce qu'ils écoutent, c'est-à-dire de ce qui leur est transmis, et dont ils vont se servir pour prendre une décision et faire un travail de doctrine².

Prenant le relais de la référence à Lacan qu'écrit D. Castanet dans le préluce 2, « Le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir³ », ça donne sens à cette succession paradoxale d'ignorances et de savoirs.

C'est une constance chez Lacan de mettre en dialectique « savoir-non savoir ». Il fait du non savoir, plus précisément de « la docte ignorance », la condition de la fonction de l'analyste, parce que là, le su fait obstacle au savoir... à venir.

Faire du non-savoir un cadre, c'est lui donner une fonction, un contexte de travail, semblable au silence pour pouvoir écouter.

Il s'agit d'un « non savoir » qui recèle la possibilité que quelque chose émerge, bien que cela n'implique pas qu'il y ait une garantie.

Se référant à l'analyse, Lacan dira que « l'analyse ne peut trouver sa mesure que dans les voies d'une docte ignorance⁴ ».

Ce cadre est propice et il invite aux paroles de l'analysant : « Dites ce qui vous passe par la tête », et de ces paroles, de ces dits, s'espère un dire de l'analysant.

Dire qui transmettra quelque chose de la vérité subjective enfermée dans les symptômes, les répétitions, dans la chaîne associative, dans son discours en fin de compte.

Mais Lacan prévient que, si l'analyste se situe du « non savoir », ça ne l'autorise pas à se contenter de savoir qu'il ne sait rien, car ce qu'il y a en jeu c'est ce qu'il a à savoir.

Cette logique peut-elle s'appliquer à la procédure de la passe ?

Il y a au moins une différence à ajouter dans la passe, parce qu'interviennent plus d'éléments : un passant avec son désir et son intention, deux passeurs avec leurs désirs et leurs pressions respectives, et cinq cartellisans, avec leur désir et leurs références préalables. Tous animés par un désir, à chacun le sien, singulier.

¹ S. Askofaré, discussions au sein du CIG 2021-2022.

² J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 256.

³ *Ibid*, p. 249.

⁴ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 362.

C'est-à-dire, plusieurs subjectivités dont s'articulent désir de transmettre et désir d'écouter, mais aussi intentions et attentes, plus ou moins reconnues.

A minima, s'attend quelque chose de nouveau, quelque effet, quelque contingence ou phénomène que nous pouvons situer dans l'axe ignorance et savoir : poussé par le *vouloir* transmettre, et *espérer* entendre.

Mais à la fois, on peut faire objection à ceci et médiatiser ce qui glisse. Et les dits glissent au travers desquels peut s'ouvrir un dire, peut-être un dire nouveau du passant.

Lorsqu'il s'agit de la transmission du témoignage d'une analyse, probablement d'un réel, de quelque chose d'ineffable, que le passant a entre-aperçu dans son parcours, et que l'on suppose que lui-même aura des difficultés à cerner et rendre compte ou se rendre compte, de ce qu'il est en train de faire, comment savoir que ceux qui écoutent sont suffisamment épurés de leur propre expérience, de leurs références ?

C'est une dichotomie quotidienne pour celui qui est en fonction d'analyste, et décrite par le passeur, est-elle applicable au cartel ? Se laisser impressionner par le témoignage, et se situer du non savoir, avec la difficulté de supporter l'exigence ou la nécessité de savoir pour prendre une décision, et l'inquiétude de ne pas y arriver.

Mais, se soutenir seulement de l'improvisation et de la spontanéité, est-ce une solution qui évite l'effet du déjà su ?

Je ne le crois pas, c'est là que l'analyste est deux et le cartel de la passe sert à ceci : écouter, se laisser impressionner, mais ensuite élaborer et juger et pour autant fonder.

Cette proposition se retrouve déjà assez tôt chez Freud comme une indication qui se réfère à l'analyste. Pas seulement son postulat de l'attention flottante. Il se réfère aussi au dilemme entre l'investigation et le traitement analytique. Freud conseille de subordonner la recherche au traitement car le succès dans les cas élaborés pour la recherche est risqué, « A l'inverse, nous obtenons de meilleurs résultats thérapeutiques pour les autres où nous agissons comme si nous ne poursuivions aucun but déterminé, en nous laissant *surprendre* pour chaque nouvelle orientation et en agissant librement sans préjugés⁵ ».

Si nous pensons les choses en lien avec le cartel, la surprise possible issue de l'écoute est une expérience singulière, mais le travail dans un cartel est, non sans intention, collectif. C'est-à-dire qu'il y a plusieurs singularités en jeu.

Ceci relève la question de comment s'articule le singulier et le collectif : identification ?, transmission ?, résonance ?

Exposer et débattre avec d'autres, ouvre à la possibilité de sortir de l'identification de l'entendu du passant, avec la propre expérience du cartellisant, qui objecte de l'illusion d'avoir saisi quelque point fondamental.

Le collectif tient aussi sa référence dans le trait d'esprit, pour lequel comme le souligne Lacan, à la différence du comique qui est duel, il y faut au moins trois, « la scansion du tiers Autre⁶ » pour que s'accomplisse le trait d'esprit.

Ainsi, je crois que ce qui cause la surprise chez l'un peut être scandé, dans sa proximité avec la vérité, par les autres membres du cartel.

La surprise, qu'on l'espère ou que l'on tente d'éviter, est une réaction qui échappe à la volonté et aussi en partie au savoir préalable. Elle peut ainsi remplir une fonction de transmission en contournant les références préalables et être un élément supplémentaire à considérer dans la décision et l'élaboration.

⁵ S. Freud, « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », 1912, *La technique psychanalytique*, Paris, Quadrige, PUF, 2013, p. 69-80.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 25.

Freud dira que la surprise est une des conditions des formations de l'inconscient, un signe qu'un désir est passé à l'inconscient et qu'en un instant, un éclair, il s'est entre-aperçu.

Il se peut que ce qui surprend ne soit pas clair. L'inconscient ne peut se percevoir sinon dans la surprise⁷. Ensuite l'élaboration permettra de construire un savoir, dialectisant ce qui a causé la surprise.

Comme dans l'aporie des prisonniers, la réaction expérimentée par l'un des membres, du cartel par exemple, peut trouver sa résonance chez les autres et une conclusion collective.

Que ça ne soit pas clair ou que l'on ne sache pas clairement ce qui se passe, je ne crois pas que ce soit le pire signe.

Il serait intéressant d'appliquer ici ce qui se réfère à l'acte analytique qui « a lieu d'un dire, et dont il change le sujet⁸ »... et « qu'à situer son acte... il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère (le psychanalyste)⁹ ».

Ceci, je crois est aussi applicable pour le cartel.

Le travail vient ensuite, comme le conseil de Freud : d'abord se laisser surprendre, après investiguer. Commencer par un instant de voir, un temps pour comprendre en élaborant un savoir, jusqu'au moment de conclure dans une décision, argumentant et élaborant une doctrine. C'est aussi comme le souligne Glaucia Nagem dans le prélude 7 lorsqu'elle fait référence à Lacan à propos de l'éclair. Cet éclair qui peut être un antidote face au confort dans lequel peuvent tomber les analystes quand leur mode d'opérer s'approche du fonctionnariat. Il s'agit alors de savoir appuyer sur les boutons adéquats.

Se prêter à la surprise et qu'elle advienne, dans la mesure où elle est fugace, c'est un instant de voir qui inquiète et peut incommoder, ou appeler à l'élaboration.

Ce n'est pas pour rien, je crois, que Lacan à plusieurs occasions se réfère à Théodore Reik quand celui-ci donne à la surprise (*Überraschung*) une valeur de signal, « L'illumination, la brillance qui, à l'analyste désigne qu'il appréhende l'inconscient, que quelque chose vient de se révéler qui est de cet ordre, de l'expérience subjective de celui qui passe tout à coup, et aussi bien sans savoir comment il a fait, de l'autre côté du décor -c'est cela l'*Überraschung* - et que c'est sur cette voie, sur ce sentier, sur cette trace qu'il sait tout au moins qu'il est dans son propre chemin¹⁰ ».

Plus tard, Lacan donne encore plus de poids à la surprise : signe d'une interprétation vraie, « cette surprise que toute interprétation véritable fait immédiatement surgir a pour dimension, pour fondement, la dimension du je ne suis pas¹¹ ».

Que ce soit un signe de vérité, il n'est pas référé dans ce cas à l'analysant mais au cartel, ceci lorsque parfois le vrai dans le témoignage du passant produit un débordement des références préalables. Qu'il s'agisse de l'écoute du parcours relaté par le passeur, comme dans l'entendu d'un point du témoignage, c'est toujours dans une position extérieure à l'expérience du passant. Néanmoins, nous pouvons ici paraphraser le même avertissement de Lacan à propos du savoir : donner toute sa valeur à la surprise n'autorise pas à se contenter dans la complaisance du « ça viendra » ou aussi paraphraser Picasso : « Quand la surprise viendra, qu'elle m'attrape au travail ».

Traduction : Sophie Rolland-Manas, relecture : Anne-Marie Combres.

⁷ B. Nominé, « La surprise ». Ajaccio, 2007.

⁸ J. Lacan, « L'acte psychanalytique », compte rendu du séminaire 1967-1968, *Autres écrits*, op.cit., p. 375.

⁹ *Ibid.*, p. 377.

¹⁰ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1965.

¹¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XV L'acte psychanalytique*, Paris, Seuil, 2024, leçon du 28 février 1968.

SURPRISES DE FIN

Dimitra Kolonia

AE

Paris, France

A la fin d'une analyse, on ne s'ennuie pas !

Je me réfère aux surprises que sont les découvertes de la fin, qui déstabilisent jusqu'au bout, ce qu'on sait, et ce qu'on a imaginé, voire espéré, savoir à la fin du processus. Ces découvertes, qui vont de la phase finale à la fin du processus, sont un concentré d'enseignement pour le sujet.

L'analyse, didactique.

Par conséquent, si chaque analyste peut parler du savoir et de l'ignorance dans le passage à l'analyste, est-ce que le fait d'avoir participé au dispositif de la passe y change quelque chose ? Et si oui, quoi ? J'ai idée que ça peut changer quelque chose et ce, justement au niveau du savoir¹. Alors la passe, didactique ? Bien qu'équivoque, je pose ici la question pour la passe dans le dispositif. Je dirais oui. La passe peut être didactique, dans le sens que le passage par le dispositif peut être enseignant pour le passant.

L'effort d'articulation qu'exige le dispositif de la passe, afin que le passant ordonne en un récit sa propre cure, peut amener un éclairage nouveau, qui est un bout de savoir.

Cet exercice de réduction qu'est le témoignage, outre le style singulier, implique pour le passant un tri qui est fonction de ce qu'il a su du processus de son analyse. Pouvoir *hystoriser* son analyse, nécessite un certain décollage de celle-ci. Et ce décollage est aussi nécessaire, pour pouvoir penser l'expérience propre.

Certes, rien n'empêche de penser son analyse hors dispositif. Au terme d'une analyse, il y a un *savoir acquis*. Mais est-ce la même chose de la penser pour soi et de la penser dans le but de transmettre quelque chose, de témoigner, adressé à *qui*, l'École ? En suivant cette logique, essayer de témoigner à d'autres ce qu'on *sait soi*, n'inscrirait-il pas ce savoir dans un lien social ? Dans le dispositif, le passant expérimente de nouveau, comme en analyse, les limites du savoir (manque à savoir). Que dire du passage à l'analyste ? Comment le dire ? Que dire du désir alors qu'il est indicible (manque à dire) ? Le dispositif est à la fois, trou dans le savoir et nécessité émanant du trou, il contribue à maintenir ouverte la question du désir de l'analyste et ce, pas seulement pour ceux qui y participent, mais pour toute la communauté.

Le dispositif de la passe est un lieu qui invite le passant à transmettre le savoir issu de son analyse. L'effort d'articulation que cela nécessite peut faire surgir un éclairage de surcroît, encore partiel, sur l'expérience propre. C'est cet éclairage, ce bout de savoir, que je vois comme un gain épistémique. Il n'a pas d'incidence sur la cure, qui n'est plus en cours, mais c'est un bout de savoir sur la cure comme processus.

Cet éclairage réside dans l'écart entre ce que le passant sait et ce qu'il sait savoir. Sol Aparicio dit « on oublie peut-être que le passant sait plus qu'il ne sait savoir² ». Le passant est forcément confronté à cet écart.

¹ Le développement qui s'ensuit émane de ma propre expérience dans le dispositif et comme telle, elle a valeur subjective.

² S. Aparicio, « L'ignorance des cartels », *Wunsch* n°8, Première Rencontre internationale d'Ecole à Buenos Aires, Mars 2010, p. 24. « On oublie peut-être que le passant sait plus qu'il ne sait savoir et que c'est surtout sur cette marge que le cartel a à se prononcer ».

Dans ce lieu qu'est le dispositif, le temps n'est pas Un ; il me semble découpé. D'ailleurs, je parlerais volontiers des temps logiques. A travers ces temps, l'élaboration du passant est un *savoir in progress*.

L'effort de penser son analyse et l'*hystoriser* en vue des témoignages.

Recevoir son propre message en s'écoutant parler aux passeurs et saisir autrement ce qu'il s'entend dire.

Une fois les témoignages terminés, une distance avec son histoire peut se produire, qui aboutit à commencer à penser son analyse au-delà de son histoire de sujet.

Et puis, bribes d'éclairage de nouveau, dans l'effort de formaliser ce savoir de la cure, dans l'après-coup du dispositif, cette fois-ci en l'adressant directement à l'École.

Ainsi, le dispositif peut contribuer à éclairer une analyse, non seulement comme expérience (accomplie), mais également, comme une expérience qui enseigne, voire, comme une opération qui peut se penser au-delà de l'histoire du sujet. C'est dans ce sens que je pense que la passe peut être didactique. Et elle peut l'être, car le savoir n'est pas « totalité close³ ».

Le savoir obtenu grâce au passage dans le dispositif n'est pas subversif, comme je pense que l'est, celui d'une analyse. Le passant gagne un savoir sur le travail et le savoir déjà acquis en analyse. Il est instruit par cet effort d'articulation de ce qu'il a déjà obtenu en analyse.

Alors, qu'a-t-il de subversif, le savoir obtenu d'une analyse ?

Tout d'abord, il détrône la vérité comme savoir. La vérité du fantasme ne dit pas vrai. L'analysant découvre une vérité qui ment alors qu'il la croyait vraie. Le fantasme n'a plus portée de sens. « Tout ça pour ça » ! Cette réaction, assez commune, n'est-elle pas le signe, au fond, du repérage du mirage de la vérité, d'une chute de la jouissance prise au sens ? Ça produit des effets sur l'espace du transfert et la chute du sujet supposé savoir.

Ce moment, loin d'être conclusion, est coupure. Il ouvre un passage vers un savoir, nécessaire pour la poursuite et la fin d'une analyse. Le passage à l'analyste passe par là. Ce savoir porte sur la jouissance du sujet. Au terme du processus le sujet découvre que la jouissance n'est pas de l'Autre. Séparation. S'identifier à sa jouissance, est le signe d'une acceptation de ce que le sujet ne voulait pas savoir, sa castration ; destin du parlêtre, impossible à faire disparaître (savoir de l'impossible).

Au terme d'une analyse, l'ignorance et le savoir ne sont plus au même endroit qu'avant. Le savoir issu de la cure ne fait pas disparaître l'ignorance et ceci est un autre aspect subversif de ce savoir. Le sujet ne sait pas tout. L'ignorance ne sera jamais épuisée. L'inconscient n'est pas élucidé jusqu'à son dernier mot. Des symptômes le sujet en aura toujours. Le couple ne fera jamais *Un*. Joli tableau d'impossibles ! Alors pourquoi faire une analyse ? Qu'est-ce que ça change ?

Sortir de l'impuissance en affirmant et acceptant l'impossible, avoir identifié sa jouissance, ça change assez pour que le sujet ne soit plus tout à fait le même, avant et après. L'analyse de l'analyste est concernée par ce changement. Si un passage d'une ignorance vers un savoir est nécessaire pour arriver au terme de l'analyse, ça implique que cela se produise dans chaque analyse finie. Mais toute analyse finie, ne produit pas obligatoirement un analyste.

« Le non analyste n'implique pas le non analysé⁴ ». Alors qu'est-ce qui distingue un analyste d'un analysé ? Je ne pense pas que ce qui les distingue se situe aux passages logiques traversés du processus, au savoir gagné.

« L'analyste (...) doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir. (...) S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance. C'est ce que ma 'passe', de fraîche date, illustre souvent⁵ ».

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, « Le Maître et l'Hystérique », Paris, Seuil, 1991, p. 33.

⁴ J. Lacan, « Discours à l'EFP », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 270.

⁵ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits, op. cit.*, p. 309.

Cette question de l'affect, effet de l'horreur cernée, m'amène à une dernière question avec laquelle j'aimerais terminer. Si la passe, dans le dispositif, est didactique, si on y trouve des temps logiques, y aurait-il des affects spécifiques au dispositif, didactiques, qui pourraient nous enseigner et contribuer à l'élaboration ?

Une fois les témoignages à mes passeurs terminés, une satisfaction a émergé, déjà connue, éprouvée, après le repérage du fantasme et de la vérité menteuse. Mais dans le dispositif, était-ce le bien-dire d'un savoir qui s'est articulé, qui satisfait ? D'un savoir qui *s'y est retrouvé* dans le témoignage ? Un affect produit par le gain épistémique du dispositif ? Un redoublement de l'affect de satisfaction, via le dispositif, de la fin de l'analyse à la fin des témoignages ?

Cependant, ce n'était pas cette satisfaction, dans le temps où elle s'est produite, qui m'a intriguée, mais les affects inattendus qui ont émergé après ma demande de passe et mon entrée dans le dispositif. Ils étaient donc indépendants, chronologiquement parlant, de mon témoignage et de la nomination, et c'est à ce titre qu'ils m'intéressent.

Qu'est-ce qui suscite chez un passant qui entre dans le dispositif de la passe, un état joyeux, serein et vivant, comme la série d'affects que j'ai éprouvés ? Sont-ils le signe de quelque chose ? Difficile de ne pas voir la mobilisation de la libido, qui était, d'ailleurs, très tournée vers le dispositif et la passe, pendant ce moment.

Est-ce la joie d'adresser ses trouvailles à un partenaire qui est l'École ? La joie de démontrer le chemin solitaire des trouvailles singulières ? La joie de ce désir qui fait la joie de notre métier ? La joie de l'allègement de sortir de l'impuissance ?

Oui. Mais surtout, je fais l'hypothèse et lie ces affects à la décision prise d'entrer dans le dispositif. Cette décision où le sujet est seul à décider, sans autorisation Autre, est un acte. La séparation avec l'Autre, actée à la fin de son analyse, est rejouée, confirmée, redoublée, dans cette décision de faire la passe. Je fais l'hypothèse que ces affects sont liés à cette séparation et le fait de s'autoriser de soi-même.

Aussi bien à la sortie de l'analyse, qu'à l'entrée dans le dispositif, une décision du sujet est nécessaire. En analyse, une décision par rapport au réel et sa jouissance. Dans le dispositif, une décision d'entrer dans le dispositif et faire la passe, face à l'ouverture de l'inconscient.

Le sujet, par rapport au réel, doit répondre, en prenant une décision, éthique. Il veut en savoir quelque chose en se risquant, ou pas ?

Si « le psychanalyste, comme le dit Lacan, a un rapport au savoir complexe, le renie, le réprime, il lui arrive de n'en rien vouloir savoir⁶ », faire la passe ne peut être, je pense, un tel moment.

⁶ J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », leçon du 01/06/1972.

TRAVAILLER POUR L'INCERTAIN

Marie-José Latour
Tarbes, France

Je remercie le Collège International de la Garantie en fonction pour l'organisation de cette Rencontre École et pour cette invitation.

Nous voilà donc une fois de plus à essayer de dissiper l'ombre épaisse qui recouvre « ce raccord où le psychanalysant passe au psychanalyste » comme nous y invitait Lacan en 1967, dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École¹ ». Comme nous le disons depuis le début de notre Rencontre, c'est une tâche qui ne concerne pas seulement le passant mais également tous ceux qui participent au dispositif, membres des cartels de la Passe, passeurs, AME qui désignent les passeurs.

« Dissiper l'ombre épaisse »... Je dois à Anne-Marie Combres d'avoir attiré mon attention sur ce signifiant, « dissiper ». Il évoque bien sûr la brume qui se lève mais également l'enfant indiscipliné² qui vient mettre un peu de désordre dans les cases, et dont l'équivoque est présente dans les 5 langues de l'IF.

Nous le savons, Lacan ne reculait pas devant le vertige de nouvelles hypothèses et nous connaissons son goût pour venir bousculer les attendus ainsi que sa pratique d'une élaboration qui ne doit pas grand-chose au rectiligne. Invitation à l'indiscipline ?

1.

En 1967, Lacan crée la Revue de l'École Freudienne de Paris, *Scilicet*, titre dont il disait donner le sens en le traduisant « tu peux savoir ». Notons l'intransitivité de la formule indiquant, me semble-t-il, un mouvement bien plus qu'un but. « Tu peux savoir » est bien l'invitation qui préside à l'offre du psychanalyste, ne promettant cependant aucune totalisation du savoir, l'inconscient y faisant objection.

Pour le psychanalysant passant au psychanalyste, la question se pose un peu autrement, pourrait-on la formuler ainsi : tu sais... mais quoi ? et comment ?

Dans l'introduction de ce premier numéro de *Scilicet* et dont le premier texte est celui de la Proposition, Lacan ne donne-t-il pas une indication ?

Il écrit : « Tu peux savoir maintenant que j'ai échoué ». Imaginerait-on des témoignages de passants débutant ainsi ? Pourrions-nous penser la passe comme une « chambre d'échec » ?

Ceci n'est pas une blague, si l'on en croit les titres des textes qui suivent, dans *Scilicet*, celui de la Proposition, convoquant entre autres auspices, « la méprise », l'échec » et leurs voisinages sémantiques. Tout ceci est amené par Lacan bien avant les Assises de Deauville en 1978 où il énoncera, sans émoi car logiquement, l'échec complet de cette passe³. L'échec est inscrit sur le ticket d'entrée de la passe.

2.

En effet, Lacan ayant pris acte de son échec à rompre le charme qui s'insinue dans tout enseignement, situe sa revue comme la possibilité de savoir ce qui va advenir de cet échec.

¹ J. Lacan, « Proposition sur le Psychanalyste de l'École », *Scilicet* n°1, Paris, Seuil, 1968, p. 24.

² A l'attention des traducteurs, selon mes modestes connaissances, l'équivoque perdure en anglais, espagnol, italien et brésilien.

³ J. Lacan, « Intervention aux Assises sur la Passe », Deauville, 1978, *Lettres de l'Ecole* n°23, *L'expérience de la passe*, p. 190.

Aujourd'hui nous n'avons plus cette revue, cependant notre usage de la passe dans notre École ne gagnerait-il pas à être resitué dans cette perspective de l'échec dont il y a à savoir ce qui peut en advenir ?

Cela ne nous empêche pas, avec Lacan, de souligner le paradoxe qu'il y a à se présenter devant une assemblée au titre de l'échec⁴.

Bien évidemment, il ne s'agit ni de faire consister un éloge de l'échec, ni de cultiver la passion de la défaite. Le discours capitaliste le fait déjà. Il parvient même à en faire quelque chose de très vendeur. Les propositions du type « comment réussir son échec » sont légion dans les moteurs de recherche.

L'échec dont il est question dans la passe, il s'agit d'en donner la raison de structure.

Cet échec n'est pas de l'ordre d'un faux-pas, pas davantage de l'ordre d'un accident temporaire et fortuit. Il n'est pas non plus de l'ordre d'un abandon coupable qui nous ferait « lâcher l'affaire ». Cet échec n'est pas plus ce renoncement attribué mensongèrement à la fatigue, ni cette abstention paresseuse qui ne peut que susciter regrets et remords. Il n'est pas non plus ce syndrome de l'inachèvement que certains prétendraient identifier lorsqu'une œuvre, hantée par le fragment et le lacunaire, objecte à la somme.

Plutôt cet échec s'inscrit-il dans la fluidité d'une logique, dont certains ont donné des formules aussi brèves que pertinentes. Qu'il s'agisse de « rater mieux » (avec Beckett) ou de savoir « pourquoi ça rate » (avec Giacometti), ne retrouve-t-on pas là le mouvement du « tu peux savoir » ?

3.

Il ne saurait y avoir de certification QUALIOP⁵ du passage à l'analyste. Cocher toutes les cases de ce que nous avons cru pouvoir découper dans le cadastre que Lacan nous a laissé ne dit pas grand-chose de la certitude de l'acte analytique ni de la béance qui fait sa loi⁶.

De ce qui est régi par l'éclair comment en avoir une vue définitive ? un savoir définitif ?

Un effet de lecture comporte toujours aux côtés de sa part de lumière celle de l'ombre. Il serait donc aussi faux que vain de penser pouvoir dissiper une fois pour toutes ce qui ne rentre pas dans les cases.

Le situer, comme nous avons à le faire pour l'ignorance⁷, est déjà un résultat.

L'ignorance, ce n'est ni le contraire du savoir ni même son envers. Sachant que si le savoir s'accroît, l'ignorance le fait à proportion, leur rapport serait plutôt à inscrire dans une structure moebienne.

Si l'on veut bien considérer l'*hystorisation* du psychanalyste non pas comme le récit abouti d'une carrière mais plutôt comme une mosaïque dont il est certain que toutes les tesselles ne sont pas exhumables, nous serons peut-être plus à même d'extraire du désordre sa logique et d'en saluer la portée d'énigme.

N'est-ce pas ce que Lacan indique en rappelant dans son séminaire le statut d'élucubration des bouts de savoir déchiffrés⁸ ? Éprouvant, certes, mais satisfaisant de vérifier que ce qui tient ces éclats disjoints est plus fort que notre besoin d'ordre.

4.

Il y a donc entre le savoir du sujet, qui relève du « tu peux savoir » et qui peut établir un certain nombre de certitudes liées à la structure, et l'inconscient comme savoir, qui, lui, est sans sujet,

⁴ J. Lacan, « De Rome 53 à Rome 67 : la psychanalyse. Raison d'un échec », *Scilicet n°1*, *op.cit.* p. 45.

⁵ En France, c'est le nom de la marque de certification qualité des prestataires de formation attribuée par le Ministère du Travail.

⁶ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet n°1*, *op.cit.* p. 40.

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 326.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

et dont la seule prise est celle permise par la certitude de l'acte, il y a donc entre le savoir du sujet et l'inconscient comme savoir sans sujet, un *gap* irréductible, que j'ai essayé de circonscrire avec ce signifiant « incertain ».

Dans ce passage du fragment au morceau, qui est recueilli dans le dispositif de la passe, on peut noter la diversité des formes. Qu'il en aille de « tranches de savoir » (Michaux), de « nouvelles en trois lignes » (Fénéon), d'autres poèmes en cinq vers qu'Edward Lear nommaient *limericks*, de haïkus ou d'épiphanies et autres aphorismes, ces tropes de la soustraction, à l'opposé du slogan, attestent de cette opération essentielle dans une psychanalyse.

Longtemps, l'analysant laisse cette soustraction à la charge du psychanalyste. Il lui revient pourtant de la produire, sans pouvoir être assuré de ces effets. Que *lalangue* articulée singulièrement aille toujours beaucoup plus loin que ce que le sujet peut en dire⁹, témoigne d'un incertain qui reste à la charge de celui qui ne cherche pas tant à réussir qu'à mettre toute la gomme pour empêcher que ça disparaisse complètement. Ne pourrait-on formuler ainsi ce qui s'est aperçu, dans la fulgurance de « l'esp d'un laps », dans ce passage inédit du psychanalysant au psychanalyste ?

Lacan a souvent fait référence à Blaise Pascal et en particulier au fait qu'il aurait tout loupé, par exemple le calcul infinitésimal qu'il était à deux doigts de découvrir. Cet échec, Lacan l'explique par le fait que Pascal s'intéressait surtout au désir¹⁰.

C'est au magnifique livre de Marianne Alphant, *Pascal. Tombeau pour un ordre*¹¹ que je dois mon titre, extrait d'une « pensée » de celui dont l'œuvre a résisté à toute entreprise de domestication et qui savait ne demander d'aide qu'au travail :

« Travailler pour l'incertain, aller sur mer, passer sur une planche.¹² »

AVEC LES FENETRES OUVERTES SUR LA PASSE 2

Ana Laura Prates Pacheco
São Paulo, Brésil

L'écoute des passes pendant ma participation au CIG 2019-2020 a suscité chez moi un intérêt pour les effets de la doxa et comment ils peuvent être entendus dans certains témoignages à travers quelque chose que, nous pourrions appeler, de façon surprenante, une sorte de « calcul inconscient » qui apparaît dans les rêves et autres formations de l'inconscient des passants. Le cartel de la passe serait-il exempt de ces effets de doxa dans son écoute ? À l'époque, j'avais écrit un texte intitulé « Avec les fenêtres ouvertes sur la passe », publié dans *Wunsch 21*, où je disais : « Je travaille actuellement sur l'écoute des passes à partir de ce que j'ai appelé 'l'éthique du bien écouter', pour paraphraser 'l'éthique du bien dire' ».

⁹ *Ibid.*

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 82.

¹¹ M. Alphant, *Pascal. Tombeau pour un ordre*, Paris, P.O.L., 2023.

¹² B. Pascal, « Pensées », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1954, p. 1166.

Je suis partie d'un paradoxe présenté par Primo Levi dans *Si c'est un homme* : « Pourquoi la douleur de chaque jour se traduit-elle dans nos rêves de manière aussi constante par la scène toujours répétée du récit fait et jamais écouté¹ ? » Ce paradoxe est important pour les psychanalystes car il pointe le fait que s'il y a un impossible à dire, il y a, d'autre part, un obstacle à l'écoute soutenu par la passion de l'ignorance. Or, le désir de l'analyste affronte cet obstacle. Pour entrer en analyse, il est nécessaire que se produise un vouloir savoir, du côté de l'analysant, et un pouvoir écouter les résonances au-delà des récits, du côté de l'analyste. Cela ne signifie pas que la psychanalyse aime le savoir (il ne s'agit pas d'une *philos sophie*), et le psychanalyste n'est pas non plus marié à la vérité. Au contraire, le discours de l'analyste permet au sujet de réaliser un renversement, de façon à ce qu'il traite sa passion de l'ignorance jusqu'au point « d'avoir cerné la cause de son horreur de savoir ». Nous avons déjà assez répété que, pour soutenir la marque que porte un analyste, cela ne suffit pas. Il est exigé quelque chose de plus, ce que Lacan a nommé à un certain moment enthousiasme. C'est cela qui permettrait alors à l'analyste qui en est advenu, d'opérer avec la docte ignorance, celle qui soutient le paradoxal « savoir de son non-savoir », comme nous l'a appris Nicolas de Cues au XVe siècle.

La passe clinique implique donc la vérification de l'insuccès de la relation entre le savoir et la vérité. Tout comme un amour plus digne naît de la possibilité de cerner l'horreur de savoir du non rapport sexuel, nous proposons qu'un « savoir joyeux » (gai savoir) naisse du traitement analytique de la passion de l'ignorance. Lacan est précis en considérant le gai savoir comme une vertu consistant à mordre le sens et à le gratter autant que possible, à s'en servir jusqu'à l'user. Bien sûr, nous devons cela à Nietzsche : « Peut-être alors le rire se sera-t-il allié à la sagesse », propose-t-il dans son ouvrage *Le Gai Savoir* (*La Gaya Scienza*) Certains commentateurs de *Télévision* suggèrent que Lacan associerait le gai savoir à la jouissance du sens généré par le transfert. Et cela, peut-être, en raison d'un passage précis : « 'Gai savoir' : qu'est-ce sinon les saturnales d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue pression, patiemment, sévèrement, froidement, sans se soumettre, mais sans espoir, – et qui maintenant, tout à coup, est assailli par l'espoir, par l'espoir de guérison, par l'ivresse de la guérison ?² ». Il se trouve que les « saturnales », festival de la Rome antique en l'honneur de Saturne, n'ont rien à voir avec le sens, mais avec le corps, comme au carnaval – que nous, Brésiliens, connaissons très bien. Il s'agissait d'une suspension temporaire de l'ordre social et des conventions, et d'un nouveau régime corporel, disons, une nouvelle jouissance au-delà du régime ordonné par la jouissance phallique.

Ce nouveau savoir est, donc, gai/joyeux. Il est évident que le sujet n'a pas besoin de l'analyste, ni d'une analyse, pour expérimenter divers affects ou passions : joie, colère, tristesse, espoir, etc. Mais la joie, ici, n'est pas triviale. Comme nous l'apprend Adam Potkay dans la préface de son *The Story of the Joy* (*L'Histoire de la joie*), c'est une passion que nous ressentons lorsque « quelque chose se produit qui satisfait un désir que nous ne savions pas avoir ». Elle est ainsi « notre vengeance/revanche contre le langage communicatif ». La joie, ajoute-t-il, « figure comme la transition de ce qui est présentable à ce qui ne l'est pas, révélant le fossé entre signifiant et signifié ». Le savoir joyeux est ainsi de l'ordre de l'acte : « Comment vais-je mieux escalader une montagne ? Monte et n'y pense pas » – version moins religieuse et plus lacanienne du pari de Pascal.

Joy en anglais, *gioia* en italien, *joie* en français, *alegria* en portugais et espagnol, et *Freude* en allemand. La joie freudienne, d'après mon expérience d'écoute des passes, est ce qui se recueille des témoignages, surtout lorsqu'il y a nomination. Il est pourtant nécessaire d'ouvrir les fenêtres pour être touché par elle. Je reprends le poème d'Alberto Caeiro (pseudonyme de Fernando Pessoa) cité dans mon texte de *Wunsch* :

¹ P. Levi, *Si c'est un homme*, trad. Martine Schruoffenegger, Paris, Pocket, 1988, p. 56.

² F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, trad. Henri Albert, Édition électronique (Epub), Éditions du Maquis, 2011, p. 19.

*Il ne suffit pas d'ouvrir la fenêtre
Pour voir les champs et la rivière.
Il n'est pas suffisant de ne pas être aveugle
Pour voir les arbres et les fleurs.
Il ne faut avoir aucune philosophie.
Avec la philosophie, il n'y a pas d'arbres : il y a seulement des idées.
Il n'y a que chacun de nous, pareil à une cave.
Il n'y a qu'une fenêtre fermée, et le monde entier au-dehors ;
Et un rêve de ce qui pourrait être vu si la fenêtre s'ouvrait,
et qui n'est jamais ce qui est vu lorsque la fenêtre s'ouvre³.*

Notre défi, donc, n'est pas seulement celui de suspendre notre amour du savoir et notre orthodoxie (opinion vraie), qui parfois nous empêche de saisir la marque radicalement étrangère de chacun et chacune –, mais aussi celui de nous dépouiller des préjugés linguistiques, des doxas (opinions) culturelles, paroissiales et coloniales – ce qui, je dois dire, est extrêmement difficile et stimulant. Je crois qu'il est nécessaire de reconnaître cette difficulté si nous ne voulons pas soutenir l'idée d'une École transcendante et la marque isolée des cités des discours et des idiosyncrasies de notre époque, ou pire, si nous ne voulons pas transformer la passe en une expérience purifiée et idéalisée à partir de la répétition de nos jargons et clichés.

Que le pari sur la passe soutienne une École topologique et, par conséquent, fondée sur RSI, l'hérésie. Ce qui signifie, selon mon interprétation, une trilogie non théologique : un amour plus digne que l'amour chrétien, une relation au savoir qui n'établisse pas une univocité avec la vérité, comme dans la foi et une espérance qui ne se soutienne pas de la garantie du salut. Que la passe puisse, donc, soutenir une espérance lacanienne, un pari sur l'avenir de la psychanalyse.

Traduction Elisabeth Thamer, relecture Anne-Marie Combres

DE L'ELUCUBRATION A L'IMPENSE : DU NOUVEAU ?

Christelle Suc

AE

Albi, France

L'ignorance est la condition d'entrée, précise Lacan.

On ne peut vouloir savoir que parce l'on ne sait pas déjà. Parler, donc, pour produire du sens là où il n'y en pas, obtenir un savoir qui réponde, qui réponde au manque pour le combler. Recherche de complétude. Demande adressée à un autre à qui l'on prête un savoir, un savoir sur quoi ? Un savoir sur soi.

Entrée en analyse avec un vouloir savoir. Ce savoir, je crois que l'analyste le détient. Avoir un savoir pour faire consister mon être et celui de l'Autre. (S)avoir pour (s)être.

Alors on cherche, chercheur acharné. Et tant mieux, parce que ce n'est qu'à chercher que l'on trouve même si ce que l'on trouve n'est pas nécessairement ce que l'on cherchait !

³ F. Pessoa (Alberto Caeiro), « Poèmes non assemblés », *Œuvres poétiques*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2001, p. 53.

Le pousse au savoir enraciné dans l'ignorance comme moteur de la cure, pas sans la jouis-sens.

A l'entrée, donc, l'ignorance mais pas sans la croyance : croire que l'Autre sait, qu'il a la clé, celle de sa vérité, croire que ce dont on souffre ça veut dire quelque chose, croire que le montage fantasmatique c'est la réalité. Course au déchiffrement avec un certain goût ou un goût certain pour comprendre. S1 cherche son S2. Tours des dits. Ronde des mots qui tournent en rond mais qui en tournant creusent. Rétrécissement du cercle. Épluches des signifiants.

Le problème avec les mots, c'est qu'il y en a toujours un après l'autre. Un appelle l'autre mais parfois l'autre n'est pas celui que l'on attend ou, l'écho, fait sonner autre chose que ce qui est dit : chance donc de faire résonner l'étranger, celui qui n'est pas invité mais qui s'invite. Coupure. Dans un même temps, il y a construction d'un savoir textuel et une réduction du savoir, réduction à presque rien. A la question « qu'est-ce que je peux savoir ? » Lacan répond « d'où je peux savoir ». Savoir articulé en énoncés à partir du lieu du « je », du « je pense ». Mais le non-invité, le clandestin qui se loge dans les dits n'est pas du « je pense », on ne l'a justement pas pensé. Hiatus.

Il n'y a pas qu'un seul statut de l'ignorance et du savoir. Ronde des concepts. L'ignorance protège de l'ignorance, le savoir de savoir. Alors précisons un peu.

Lacan dit passion, passion de l'ignorance qu'il qualifie de passion de l'être avec l'amour et la haine, ternaire.

Pourquoi passion de l'être ? Car l'ignorance et le savoir œuvrent pour faire artificiellement consister un être qu'il n'y a pas en voilant le manque originaire.

L'ignorance, celle à laquelle on tient, protège de l'ignorance fondamentale, structurale celle qui est au cœur du savoir. Ignorer pour ignorer que l'on est ignorant. Savoir pour ne pas savoir que l'on ne peut pas savoir. Ignorance et savoir, endroit et envers moebien ?

Là où il n'y a rien, cela permet qu'il y ait quelque chose. Mur de l'ignorance qui fait écran au trou, on voit le mur et pas ce qu'il y a derrière. L'ignorance permet d'ignorer la division, celle qui nous constitue. Ignorance autre nom du refus de la castration.

L'ignorance serait-elle sœur du fantasme ?

Cette ignorance-défense sera fissurée à l'occasion d'un lapsus :

Je répète une ritournelle de mon enfance dans laquelle il y a le mot savoir et, lapsus, je la dis à l'envers. Saisie, j'entends ce que je viens de dire : il y a donc un savoir que je sais mais que j'ignore. Coup de tonnerre. Virage.

A partir de ce lapsus, le rien vouloir savoir se laisse entrevoir. Mais à son ignorance on y tient, je peux en témoigner. Malgré tous mes efforts et contrairement à ce que je crois, consciemment pourrait-on dire, je vois bien que je ne veux rien en savoir. Lutte entre moi et moi, pas d'Autre dans cette affaire. Résistance qui fait énigme, qu'est-ce que je ne veux pas savoir ? Assèchement des signifiants, les séances s'égrainent.

Et puis un rêve, plutôt un cauchemar. Réveil ! Surgissement d'un point d'horreur.

Avec la levée partielle du refoulement, le refus de savoir est entamé. L'horreur de ça-voir. Coupure du flot des mots, panne sèche, effroi, rien ne peut venir recouvrir l'aperçu de ce point d'horreur. Quand ça-voir, veri-tait. J'aurai préféré ne pas savoir, dis-je. Traversée affectée.

Puis, à partir d'une équivoque qui fait résonner le sexuel, celui de l'infantile, la signification sur laquelle je m'accrochais se dérobe, ma petite musique fantasmatique dissonne. Elle sonne faux. Un déplacement s'opère, épluches des adhérences imaginaires et avec elles la croyance qui était associée, la vérité n'apparaît que comme fictive, la vérité en tant que je ne la tiens plus pour vraie.

L'in-timité du fantasme ouvre sur l'ex-timité du réel, plus de bouchon. Chute du sujet supposé savoir, il n'y a pas d'autre qui réponde. Pas de complément de savoir ou d'être. Pas d'objet brillant. Solitude radicale.

L'incroyance démasque l'ignorance. Fissure du mur mais pour qu'il chute il faudra la contingence. La contingence ne se décide pas, elle arrive. C'est comme ça.

Si la tâche analysante prend des années et se fait en mots, addition signifiante, le passage, point de bascule instantané, soustraction, ne se fait qu'en hacte (acte et hâte) Circuit de l'analyse qui n'advient qu'en court-circuit, issue logique autant imprévisible qu'impensable donc impensée. Instant fulgurant, hors chaîne signifiante, empreinte sonore, vibrations de la langue moment dans lequel je ne suis pas, je ne pense pas, suspension. Retour du « où ». Là, il n'y a pas je, il y a, « pas-je ».

La conclusion de la cure en un claquement de doigts, un « battement de paupières », pour paraphraser Lacan, se fait sans le savoir (équivoque). Avec le surgissement d'un mot, non pas un signifiant de la série mais un hors série, un pas appris mais qui a pris, ça se retourne. Estampillage de la jouissance qui en lui donnant un nom la réduit et la marque comme irréductible. La jouissance ne se traite pas par le savoir, elle ne se résout pas, ne se dissout pas dans le symbolique, pas de zéro de jouissance. Il y a ce qui s'écrit sans que le sujet le veuille, le sache.

Dans ce moment, un événement de corps, un trou dans la poitrine avec un léger souffle. C'est une affaire de corps plus de mots. Pas de raison d'être mais un réson d'être, un presque rien, un petit souffle. Plus la question, la vie.

Passage de l'être à l'ex-istence soit de ce qu'il n'y a pas (l'être) à ce qu'il y a (la jouissance parce qu'on a un corps).

Pendant mon analyse, j'avais une image celle du puzzle, je cherchais des pièces que je positionnais, maintenant je peux le dire, dans le cadre du fantasme. J'ai longtemps dit, il me manque une dernière pièce pour finir mon analyse. Bien sûr, je voulais faire le puzzle en entier. Le tout ça insiste ! Recherche de La dernière pièce d'un savoir qui ne ferait que recouvrir, encore... Et puis, ce moment inédit, où cette dernière pièce n'est pas du plus mais du moins. Dernière, donc, non pas du côté d'un complément mais dernière car elle produit l'arrêt-coupure. Pièce supplémentaire et non complémentaire. Pas-tout du savoir. C'est celle qui découvre - ouverture et aperçu- la case vide, ce à quoi on avait affaire sans le savoir. Case vide du puzzle. La case vide est vide, c'est une case à n'y « pasêtre ». Exil du sujet.

Bout de savoir acquis dans la cure passé au corps qui fait bord à la case vide. L'a-perçu se convertit en savoir non pas non-su mais insu, hors-je mais pas hors-jeu.

De la demande du sot, l'analysant ne sait pas qu'il sait, au saut du désir, l'analyste sait qu'il ne sait pas, pas-sans le savoir.

Je termine par une citation de Lacan car à n'être/naître que poème, on n'est pas poète en sa demeure, il y a dans la citation que je vais vous lire du poète. Avec les mots, leurs flots, bruissement, souffle sonore :

« On rêve de se confondre avec ce qu'on extrapole au nom du fait qu'on habite le langage. (...) on s'imagine que du réel, il y a un savoir absolu.

En fin de compte, dans le nirvana, c'est à se noyer dans ce savoir absolu, dont il n'y a pas trace, qu'on aspire.

On croit qu'on sera confondu avec ce savoir supposé soutenir le monde, lequel monde n'est qu'un rêve de chaque corps.¹ »

L'ELOGE DU NON-SAVOIR ET SES RAPPORTS AVEC LA VERITE

Armando Cote
Paris, France

Il n'y a pas d'initiation pour participer au cartel de la passe, il y a une tâche et une fonction qui consiste à juger un témoignage. L'expérience même nous invite à garder les plus grandes prudence et méfiance vis-à-vis des savoirs qui nous précèdent. Un geste est nécessaire, renoncer à la vérité pour savoir, pas des vérités cumulées dans l'expérience de la passe, mais un savoir à venir.

Un savoir qui n'a pas une valeur d'usage, au contraire, un savoir qui fait trou et qui est à transformer en vérité singulière. Autrement dit, un savoir réel, donc impossible à posséder et cumuler, comme dans l'université. La vérité dans le discours analytique n'est pas une, mais variable, elle est *varité*. Parce qu'elle doit faire sa place au mensonge qu'elle comporte. Lacan met en rapport la vérité et le réel, la première qui trompe et le second qui ne trompe pas. Lacan, depuis son retour à Freud, fait l'éloge du non-savoir, en effet, avec sa théorie des discours, il place l'analyste, en tant qu'agent, comme cause du désir, mais il n'en possède aucun, il reprend de cette manière le geste fondateur de Freud qui cède sa place de savant au patient, ce qui n'avait jamais été fait avant lui. Lacan cultive ce geste en suivant la *docte ignorance*.

Dans la passe, il n'y a pas de temps pour comprendre, l'expérience de la passe nous met face aux effets de vérité, qui n'ont rien à voir avec un enseignement, mais avec un désir de savoir. Le moment de conclure est précipité par un gain de savoir, plus d'hésitation, plus de flottement, mais une certitude. Ce trait marque la différence avec les autres discours et pratiques, notamment avec les psychothérapies qui produisent des effets de guérison, thérapeutiques, sans aucun gain de savoir, comme effet de vérité.

Est-ce que le savoir peut nous guider dans la prise de décision du cartel de la passe ? À la fin de l'expérience analytique la place du savoir change et produit des effets. Dans beaucoup de témoignages on constate que l'arrêt, la fin, la conclusion de l'expérience est signée par une satisfaction qui est en lien avec un apaisement du symptôme, mais il manque souvent ce plus, un au-delà, qui est en lien avec un désir, un désir que Lacan noue et met en lien avec le savoir propre de l'expérience.

Dans la définition même du transfert, Lacan fait l'éloge du non-savoir de l'analyste, il est sujet supposé savoir, l'analyste ne sait rien de ce savoir supposé, ceci permet aborder chaque nouveau cas avec un regard neuf. Ce qui est attendu du cartel de la passe, il me semble, n'est pas ce qu'on sait déjà, mais ce savoir, qui est vérité individuelle, et qui fait l'École.

La passe est une expérience de vérité, à chacun sa vérité, elle n'est pas comparable à l'expérience d'analyse où la question est le savoir. Il y a un franchissement qui est palpable par rapport au savoir qui était supposé à l'entrée de l'expérience. La demande de passe s'adresse à un collectif, pas à un sujet, la demande s'adresse à l'École. On passe de l'individuel, de la biographie, de la

¹ J. Lacan, « Réponse à une question de Catherine Millot, Improvisations : Désir de mort, Rêve et Réveil », *L'Âne*, 1981, N°3, p. 3.

logique d'une vie, vers une logique collective qui implique des effets de calcul différents quant aux effets de la parole, de l'association libre, c'est la raison qui a poussé à Lacan à reprendre le modèle du *Witz* de Freud pour la passe, pas d'effets sans la participation d'au moins trois.

C'est ma première expérience dans un cartel de la passe¹. Lors de cette première expérience, nous avons abouti à une nomination d'AE et une non-nomination. Je vais donner les raisons qui m'ont poussé à dire oui, pour l'un, et non pour l'autre. Plusieurs éléments divers sont venus confirmer la nomination.

Le premier est de l'ordre de la légèreté, pas de pathos, dans le témoignage des passeurs, Lacan fait allusion au poids des mots, des mots pleins et des mots vides, mais dans les dires des passeurs, il n'y avait plus d'éléments en flottement, la légèreté était bizarrement fixée à un point de certitude qui organisait non seulement le discours, mais la vie même du sujet. Une nouvelle orientation qui a été le produit de l'expérience analytique, un avant et un après se désignant clairement.

Un deuxième élément était la chute de l'analyste en tant que sujet supposé savoir et ses effets, après coup, qui ont montré clairement un moment d'urgence, de hâte qui marquent un franchissement et un changement de place du lieu du savoir. Un savoir qui était partout et nulle part. Le désir de savoir était clairement noué à un désir d'École.

Un troisième élément était la particularité du symptôme du passant qui était clairement pris dans le discours médical, scientifique. L'expérience analytique lui a permis de se positionner face aux failles de ce discours. La tension entre le discours médical et l'expérience analytique était au cœur du témoignage. Un rapport nouveau aux signifiants et à l'usage de la parole avait des effets aussi dans le corps du passant. Il y a un rapport autre au savoir et la vérité qui ont poussé à l'urgence de témoigner.

Mais, c'est un *quatrième* élément qui a complété les autres éléments. Lacan insiste sur l'effet du mot d'esprit, lequel touche à la racine des mots à partir d'un déplacement du côté pathétique du symptôme, vers autre chose, ouverture vers la comédie, le mensonge des vérités. C'est sur ce point que je voudrais insister par rapport à mon expérience dans le cartel. Dans le cas de la nomination la formation de l'inconscient qui se présentait à nous n'était plus une formation à lire, mais un écrit². Plus rien à interpréter, pas de reste. C'est justement une formation de l'inconscient qui a signé le franchissement de sa position d'analysant vers celle de l'analyste.

En 1974, dans la « Note italienne »³, Lacan aborde le savoir comme à extraire et à inventer. Le savoir dont il parle dans cette lettre est un savoir dans le réel d'où peut se déduire le pas de rapport sexuel. Il est donc question là de la fin de l'analyse dans ces rebuts de la *docte ignorance*. Sur ce savoir sans sujet, l'analyse va conduire le sujet à se débarrasser d'un trop de jouissance avec quoi il composait jusque-là. Sur ce point Lacan nous donne une indication précieuse pour voir, dit-il, la vérité cachée, il parle du style⁴. Le style comme voie de transmission. Dans toute nomination d'AE, derrière il y a un style, dans le sens baroque du terme, c'est-à-dire que c'est stylé.

Comment vérifier ces transformations, ces passages ? C'est à partir d'un étonnement qui s'est produit, pas seulement chez les passeurs, mais aussi dans le cartel, un étonnement face à une production de l'inconscient : dans un rêve quelque chose de l'ordre du sonore pur émerge, mais sous la forme d'un écrit, donc à lire. Une image, une oreille d'où il sort trois lettres qui produisent un effet de vérité, une oreille de personne, une oreille parlante, donc renversement. Orifice qui d'habitude est là pour que les mots entrent, voilà qu'un mot sort, surprise ! surprise ! parce que

¹ Mes collègues du cartel étaient Ricardo Rojas, Didier Castanet, Rebeca García et plus-un : Glaucia Nagem.

² Michel Bousseyroux, fait cette différence dans son livre : *Psychanalyser le pas-comme-tout-le-monde*, Paris, ENCL, 2022, p. 26.

³ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308-309.

⁴ J. Lacan, « La psychanalyse est son enseignement » (1957), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 458.

rien de plus, un rien qui ne demande à interpréter, mais qui interprète. Comme Vélasquez qui tourne la toile pour nous regarder, la bouche disparaît, l'oreille apparaît, la nôtre, et elle nous parle.

Cet élément qui est passé du passant aux passeurs et au cartel est un effet poétique. Une polyphonie des sens ; aucune langue du cartel n'arrivait pas à l'attraper. Cet effet à trois temps donne une indication que quelque chose est passé dans sa manière de le dire. La frontière sensible entre la vérité et le savoir non seulement est traversée, mais un mouvement de torsion est exploité entre du dehors et le dedans. Comme dans le style baroque l'illusion de la vie est dévoilée par un simple détail qui transforme le drame en comédie humaine.

Nous retrouvons ces liens étroits d'un désir nouveau au-delà de la fin d'analyse pour trouver autre chose, donc peut-être inédit. « Jaculation », que Lacan distingue du signifiant, est à mettre en rapport avec la façon dont *lalangue* s'est imprégnée pour un sujet donné, avec le mode de cristallisation, la « matérialité » de *lalangue*. Ces trois lettres n'étaient pas du signifiant, comme élément symbolique, mais du réel de sa jaculation. Cette distinction met l'analyste en position de retourner à l'empreinte sonore, à trouver le chiffre que le symptôme écrit sauvagement, il devient rebut.

Ces quelques considérations permettent peut-être d'approcher ce que Lacan, à la fin du séminaire *RSI*, appelle la « nomination réelle⁵ » car « vérité ». Ainsi, les « effets de vérité⁶ » sur lesquels il insiste, à partir de 1966, reviennent sans cesse à la même place pour présenter l'excès du signifiant sur le savoir qui s'en obtient. Les raisons pour dire non à la deuxième personne qui a demandé la passe émanent de l'absence de ces éléments qui sont apparus dans le premier témoignage. Il y a deux types de conclusion, une conclusion conclusive, nomination et une conclusion suspensive. Lacan nous invite à réinventer l'analyste à chaque nomination, c'est-à-dire un analyste en acte, c'est-à-dire qu'il s'offre comme objet qui manque à l'École, la vérité ne peut se rencontrer que manquante et donc impossible à dire toute, l'AE vient donner un peu de « qu'on dit-ment » à l'École. La nomination AE n'a rien avoir avec un non savoir dont Lacan faisait l'éloge au début mais avec un savoir insu. L'analyste ne sait pas, mais il l'est. La force d'un témoignage réside dans son incomplétude, le réel ne se rencontre que manquant.

⁵ J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçon du 13 mai 1975.

⁶ J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 365-366, 724.

QUEL EFFET DIDACTIQUE DANS LE PASSAGE A L'ANALYSTE ?

Carolina Zaffore
Buenos Aires, Argentine

« De l'analyse se dégage une expérience,
dont c'est tout à fait à tort, qu'on la qualifie de didactique.
Ce n'est pas l'expérience qui est didactique¹ ».

Le questionnement de Lacan sur l'analyse didactique de l'IPA est indissociable des connotations institutionnelles de cette époque-là. Son école vise une distribution du savoir plus conforme à une formation qui ne dément pas l'insaisissable radical de notre praxis.

S'il a tenté de supprimer le terme de *didactique*, c'est pour souligner qu'en réalité, toute analyse est didactique (pas seulement celle de l'analyste) et que l'expérience en tant que telle est nécessaire, mais qu'elle exige une élaboration et une théorisation pour être qualifiée de didactique.

Je pense que la procédure de la passe est la façon que Lacan choisit pour récupérer et accorder une certaine spécificité à l'analyse de l'analyste, afin de produire une didactique plus conforme au discours analytique. Toutefois, cette spécificité concerne surtout « la fin de l'analyse, expression à plusieurs sens² » que Freud a pointée, et que Lacan a explorée et développée. Y a-t-il un plus didactique qui se dégage de ce moment de passage de l'analysant à l'analyste ? C'est sous cet angle que j'aborderai aujourd'hui la question qui nous convoque.

Qu'est-ce qui peut devenir didactique non pas tant à partir de la tâche analysante mais plutôt de son dénouement ? Qu'est-ce qui peut en être transmis et jusqu'à quel point le formaliser ?

Pour déplier ces questions, je propose au débat trois coordonnées de ce « passage à l'analyste » que la procédure de la passe peut aider à démêler : 1) ce que quelqu'un vient à saisir de la dépendance au signifiant 2) les conséquences liées à son autorisation dans la pratique effective 3) la capacité potentielle de raconter comment son analyse a poussé à son autorisation.

Je pars du choix du terme « passage » plutôt que « passe », car je pense qu'il connote mieux la tension temporelle inhérente à la destitution subjective de la phase finale d'une analyse. Le terme « passage » permet de calibrer les différents registres temporels en jeu sans tomber dans l'exclusivité de l'instant ni de la succession. Phase finale d'une analyse où je désigne à la fois le passage actif de l'analysant à l'analyste et le trajet nécessaire à une fin effective. Une phase donc qui démêle les différents registres de temporalité qui nous concernent : celui du signifiant dans son anticipation et sa rétroaction, l'a-chronologique de l'inconscient (plutôt que l'*a-temporel*) et spécialement celui qui concerne le facteur contingent qui se joue dans les *moments décisifs* ou irréversibles pour chacun.

¹ J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail "sur la passe" », 1973, *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n°15, p.191.

² S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937) chapitre II, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 284.

Je propose au débat, sous les trois coordonnées évoquées, le tournant didactique qu'implique le *passage de l'analysant à l'analyste*, où s'imbriquent le savoir et l'ignorance et dont les indices se donnent toujours à lire de façon partielle, en consentant à l'insondable radical qu'il comporte.

Se savoir objet :

La première coordonnée concerne les aspects structurels qui situent non pas tant ce qui s'apprend que ce qui se révèle de la dépendance au savoir dont on est l'effet. Si la subordination du sujet au signifiant s'aperçoit dès le début d'une analyse, c'est la destitution subjective de la phase finale qui impose un savoir spécifique : se savoir objet.

Je note là un effet didactique élémentaire qui provient de la rencontre avec un fait de structure, cet objet qui en vérité est un savoir troué, qui ne sera plus représenté par les *postiches* que fournissent le fantasme et les vérités *historico-vécues* qui occultent l'effet aléatoire et premier du signifiant sur le corps.

Cette première coordonnée situe ce qu'enseigne le fait même de saisir l'empire du langage à ses différents niveaux. Viendront ensuite les traductions cliniques que nous pourrions recueillir et, éventuellement, authentifier dans les cartels de la passe.

Savoir ignorer :

Une façon de procéder à cette authentification serait de sonder, à partir des témoignages des passeurs, ce qui du passage de l'analysant à l'analyste s'exprime, même si c'est toujours de façon indirecte, dans la pratique concrète du passant.

Ignorer ce que l'on sait de la fiction du sujet supposé savoir, et savoir introduire ce que l'on ignore réellement du symptôme de l'autre, peut aller à se répéter. Mais seule une authentique autorisation, corrélative d'un sujet déstitué, permet ce nouage opératoire entre savoir et ignorance sans forçages.

De même, passer de la position de sujet à celle d'objet et vice-versa est quelque chose qui peut se cultiver, sauf que la destitution subjective imprime à cette passe quotidienne une souplesse et une authenticité inédites. Alors, comment la destitution de la phase finale s'articule-t-elle avec l'acte analytique pour d'autres ? Lacan a suggéré que la façon dont on propose la règle fondamentale est un indice du point que l'on a atteint dans sa propre analyse.

D'autre part, si l'on s'interroge sur la temporalité qui marque le passage de l'analysant à l'analyste, la contingence en est peut-être l'expression la plus claire, comme Freud l'anticipe dans son texte sur « Le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse » : « Je sais que c'est vraiment beaucoup exiger du médecin, que d'abandonner dans le traitement les représentations-but conscientes et de s'en remettre totalement à une direction qui, malgré tout, ne cesse de nous apparaître « hasardeuse »³ ». Je pense que de se fier à la contingence comme guide et lui donner sa juste place dans les analyses que l'on mène est quelque chose qui s'appréhende dans le dénouement de la position analysante plutôt que dans son trajet.

Dans le même texte, il souligne l'importance décisive du tempo d'une analyse, en accord avec l'idée de Lacan selon laquelle « Le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement »⁴. Je souligne que le passage de l'analysant à l'analyste apporte un plus didactique dans une clé temporelle. Comment cette *figuration de la finitude* se traduit-elle concrètement ? Peut-être réside-t-elle dans le maniement du temps et de l'importance accordée au rythme de chaque analyse en vue d'une fin.

³ S. Freud, « Le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse » (1911), *La technique psychanalytique*, Paris, Quadrige, PUF, 2013, p. 49-56.

⁴ J. Lacan, « Position de l'inconscient » (1964), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 844.

Je crois que tant le sujet destitué que le consentement du symptôme dans sa propre analyse modifient le mode d'intervention dans les analyses que l'on conduit, et si cela ne peut s'énoncer directement, on peut l'aborder dans le cadre de la parole comme le propose la procédure de la passe. En définitive, le point fondamental de l'opération de destitution subjective est celle que l'on re-trouve au noyau de la technique. Dans quelle mesure ces liens sont-ils transmissibles ? Les retrouve-t-on dans les témoignages ?

Savoir historiser :

Je pense qu'il y a un autre tournant didactique dans le passage de l'analysant à l'analyste qui nous concerne et nous interpelle particulièrement : l'usage potentiel de la rétroaction pour historiser sa propre analyse, ses phases, sa logique et ses mouvements fondamentaux.

Saisir comment s'est opérée la conquête d'un savoir inconscient, lequel en quelque sorte était déjà là, repérer les scissions temporelles, la logique signifiante et les renversements successifs qui amènent quelqu'un au seuil de son autorisation comme analyste.

Comment *l'analyse personnelle* a-t-elle eu une incidence pour mener à l'autorisation, qui est par définition intransférable ? Qu'est-ce qui peut s'ordonner et se transmettre à d'autres dans la procédure de la passe ? Une histoire qui court entre plusieurs acteurs (passant, secrétariat, passeurs, membres du cartel), pulsant une parole au présent qui récupère la rétroaction et se risque à la contingence programmée. Ce savoir historiser (avec « i » ou « y ») active la boucle des savoirs de son propre cru avec ceux partagés.

Finalement, quelques années après la proposition de Lacan, sommes-nous en train de construire une didactique de la passe qui étende ses résultats au collectif ? Comment l'École soutient-elle le travail de l'AE dans le temps fini de sa fonction ?

Traduction : Sophie Rolland-Manas.

PONCTUATIONS

CE QUE L'ECLAIR LAISSE DANS L'OMBRE

Anastasia Tzavidopoulou
Paris, France

Nous allons, avec Colette Soler, ponctuer sur ce thème, dont les collègues ont parlé pendant toute cette journée. On pourrait affirmer avec certitude que savoir et ignorance traversent toute l'expérience analytique. Ce thème que le CIG (Collège International de la Garantie) a proposé, « Savoir et ignorance dans le passage à l'analyste », a été un pari, en tout cas pour moi, car il allait nous obliger à convoquer ce que Lacan appelait le « cadre du savoir » : qu'est-ce qu'un analyste, c'est-à-dire quelqu'un qui est allé jusqu'au bout de son analyse, allait nous faire entendre en convoquant le cadre du savoir de la théorie analytique et de l'enseignement de Lacan à propos de la passe mais *aussi* celui de la singularité de son expérience ? Voilà le pari de cette journée tel qu'il m'est apparu.

Dans ce cadre du savoir on se heurte au « je n'en sais rien » du début de la cure, en passant par la passe, la passe clinique qui est un tournant, un virage, jusqu'à la passe en tant que dispositif, celle qui pourrait éventuellement conduire à une nomination. Et aujourd'hui nous avons été appelés d'une certaine façon à articuler quelque chose autour de ce « je n'en sais rien » qui à la fois inaugure et clôt la cure et qui implique en lui-même savoir *et* ignorance.

Traiter ce thème implique, nous l'avons entendu pendant les différentes interventions, une dialectique entre savoir et ignorance : les traiter l'un *avec* l'autre et non pas séparément. Cette dialectique comporterait un troisième terme qui, même s'il ne figure pas dans le thème, le traverse. Nous l'avons entendu. Ce terme, qui ferait le lien entre les deux, porte les noms du non-savoir, du non-su, du savoir insu. Je rappelle une expression de Lacan, l'analyse progresse essentiellement dans le non-savoir¹. Je pars de cette expression pour souligner principalement le verbe « progresser », « l'analyse progresse ». Vers où progresse-t-elle ?

« Savoir et ignorance dans le *passage* à l'analyste ». Le terme passage témoigne du fait qu'il y a un avant et un après. Est-ce là *une* progression ? C'est *pendant* ce temps que le « je n'en sais rien » du début se retrouvera modifié à la fin. Le sujet ignore ce que son inconscient porte comme savoir ; ce que sa parole lui révélera est « un savoir insu à lui-même² ».

¹ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 361.

² J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 22.

Il y aurait une chronologie à suivre : on commence une analyse dans l'ignorance, c'est même la condition, car comme Lacan le souligne, le sujet qui vient en analyse se trouve dans la position de celui qui ignore³. Et cette position, celle du « je n'en sais rien » est même fondamentale pour son entrée en analyse. Mais cette position du début n'exclut pas un rapport au savoir. Et on arrive à la fin, toujours en suivant Lacan, à une révélation, celle du non-savoir qui n'est pas une négation du savoir mais sa forme la plus élaborée⁴ ; sans tomber pour autant dans une « mystagogie⁵ » (le mot est de Lacan). Et là on retrouve un « je n'en sais rien » qui décale le sujet analysé et son rapport au savoir de celui du début, qui le décale du « je n'en sais rien » du sujet sous transfert. Car si le sujet ignore, il attribue pour autant un savoir à l'Autre. Le « je n'en sais rien » de la fin, résultat de l'expérience, n'est plus le même : c'est celui qui soutiendra la position analytique et opérera dans l'acte et sur les limites du dicible. Le « je n'en sais rien » de la fin, s'il entretient des rapports étroits avec celui du début, est *un rien de savoir* qui « cicatrise les effets de hasard » pour reprendre cette belle expression de Lacan dont Nicolas Bendrihen⁶ nous a fait une lecture.

Ce savoir comme produit de la cure, les AE, les Analystes de l'École, sont censés le transmettre à la communauté analytique. Il viendrait confirmer et solidifier le cadre du savoir tel que Freud et Lacan nous l'ont enseigné. Et en même temps c'est le non-savoir, cette forme élaborée d'ignorance qui serait la garantie de leur acte. Il y aurait comme un paradoxe à entendre, paradoxe qui justement convoque d'une part la logique, celle qui opère car elle s'ordonne dans l'articulation « en chaîne de lettres si *rigoureuses*⁷ » et d'autre part quelque chose d'incalculable, le non comme préfixe du savoir d'un sujet « non-marqué de la naïveté⁸ », c'est une expression de Lacan. Le « non-marqué de la naïveté » : s'agit-il de celui qui s'émancipe sans militantisme, sans obstination mais avec une certaine ingénuité, de la doxa et des prédicats des discours, qui s'émancipe du « je n'en sais rien » du transfert pour assumer son acte et surtout *accepter* son destin et la fin de partie ? C'est sans doute là la révolution que le discours analytique porte précisément sur la fonction et la structure du savoir⁹.

« Naïveté », terme étonnant qui figure dans la « Proposition » en dialogue avec celui de l'incompétence. Si la naïveté comporte une certaine fraîcheur, une spontanéité et presque une émotion, si même elle comporte quelque chose de l'ordre du comique, l'incompétence, quant à elle, nous renvoie plutôt à la nullité, à une ignorance qui écarte tout savoir. « Ainsi [je cite Lacan] la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose *si* elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste¹⁰ ».

La question se pose. Et on devrait se la poser dans l'École, dans les cartels de la passe, dont je fais partie pour la première fois, quand *l'ombre épaisse* semble se dissiper pour laisser entendre un savoir, *condition* du passage à l'analyste et à son désir. La question se pose quant à la naïveté quand, en même temps, le sujet analysé finit son analyse moins dupe. Le sujet naïf est sans

³ J. Lacan, *Le séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 298.

⁴ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits, op. cit.*, p. 358.

⁵ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 259.

⁶ N. Bendrihen, « La cicatrice des effets de hasard ? », VIII^e Rencontre de l'École, EPFCL, « Savoir et ignorance dans le passage à l'analyste », 2 Mai 2024 – Maison de la Chimie, Paris ; dans ce *Wunsch* n°25.

⁷ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 249 : « Ce [que le psychanalyste] a à savoir, peut être tracé du même rapport "en réserve" selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de "particulier", mais ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir ».

⁸ *Ibid.*, p. 251.

⁹ J. Lacan, *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 23.

¹⁰ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 255.

expérience, le sujet analysé est le produit d'une progression et d'une expérience d'un savoir non cumulable. C'est peut-être à cet endroit que la question devrait se poser. Elle devrait se poser aussi quant au pari, comme Martine Menès le soulignait lors de nos échanges, de faire avec la part d'ignorance ; et de faire aussi avec la part de ce que l'éclair laisse dans l'ombre. Il y aurait une certaine dissymétrie à prendre à notre charge qu'on pourrait presque entendre selon Matthieu : « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite ». Nous l'avons entendu aujourd'hui, les cartels de la passe seraient tentés de capter la certitude d'un savoir insu, la certitude d'une incomplétude. Ils seraient tentés, comme Armando Cote l'écrivait dans son ouverture, d'entendre le passage du *tacere* au *silere*¹¹. Je m'avancerais pour dire, avant de passer la parole à Colette Soler, que dans les cartels de la passe, il faudrait aussi prendre le pari que le futur Analyste de l'École pourrait devenir objet-cause pour l'École – nous en avons parlé lors d'un après-midi à l'Espace AE à Paris – en faisant don de son savoir, de son savoir insu, à la communauté analytique et pourquoi pas, la contaminer.

POINT DE VUE

Colette Soler
Paris, France

J'ai intitulé ma ponctuation point de vue, puisque rien ne s'énonce sinon d'un point de vue ou peut-être d'un point de dire. J'ajoute donc le mien à ceux que nous avons entendus aujourd'hui.

Il est patent que Lacan en avançant que l'inconscient est un savoir et qu'il y a un savoir de l'analyste en plus, nous confronte à des questions qui ne pouvaient pas se poser à Freud lequel, au total, se contentait de son expression « croire à l'inconscient » après l'expérience faite de l'association libre interprétée. Quelle belle simplicité !

Quant à moi je ne peux partir que d'une chose que je sais : partout où il y a du savoir qui s'élabore, dans les sciences dures comme dans lesdites humaines et autant dans les grands courants philosophiques, partout, on sait que le savoir et l'ignorance sont des frères jumeaux, presque des siamois, et que plus l'un, le savoir, grandit, plus l'autre, l'ignorance gagne en surface. Les savoirs sont donc troués, non seulement la logique le démontre, mais l'exercice des savoirs le vérifie.

De là une question. S'il en est ainsi, comment l'ignorance peut-elle être ignorée au point qu'il faille à l'analysant un long parcours pour arriver enfin, et d'ailleurs pas toujours, à prendre la mesure de son ignorance et à prendre acte du non savoir auquel son expérience du savoir inconscient l'a conduit ? Il faut bien supposer que l'analysant arrive dans une position qui est celle, non de l'ignorance docte, mais de ce que Lacan appelle l'ignorance crasse, c'est-à-dire non parente d'un savoir. C'est peu agréable à entendre cette expression « ignorance crasse », mais on peut le dire plus agréablement, avec le terme *soft* qu'Anastasia a fait valoir, il est en position de naïveté. Eh oui, le naïf c'est celui qui ne sait pas, pas encore que ses espoirs vont se heurter à un

¹¹ A. Cote, Ouverture n° 9 « Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir », VIII^e Rencontre de l'École, EPFCL, « Savoir et ignorance dans le passage à l'analyste », 2 Mai 2024 – Maison de la Chimie, Paris.

réel. Il lui faudra une analyse, didactique, pour avoir quelques chances de progresser en ignorance, de passer de la crasse à la docte à mesure qu'il apprendra de son analyse.

Alors à la fin il sera devenu le contraire d'un naïf. En français le langage populaire l'appelle parfois un dessalé, un averti en tout cas, car dans une psychanalyse l'ignorance docte ne peut qu'être à la fin. Il sait alors que du savoir inconscient auquel il a cru, il n'en aura jamais qu'un bout, et que c'est la faute à la parole articulée en langage, la seule voie analytique, qui jamais n'atteint le tout. Fin du mirage, son élucubration de savoir est trouée.

On se flatte de ce résultat, mais que vaut-il, en fait ? Si ce n'est que ça, arriver à conclure comme tous les artificiers du langage l'ont déjà fait avant lui, le gain est-il si considérable ? On pourra dire, oui bien sûr, puisque la différence d'avec tous les autres c'est que le savoir de l'inconscient est propre à chacun, pas universable, singulier, et que chacun y est donc concerné au plus profond, dans sa chair contrairement au savoir de la science.

Pourtant, si Lacan a dénoncé la « mystagogie du non savoir » c'était pour indiquer que la fascination sur le non savoir, même la plus docte, a un sens, celui de l'évitement d'un réel.

Je parle du réel en jeu dans la psychanalyse. Or, ce réel, il ne se réduit pas à celui du langage que la logique permet d'approcher, et où elle établit en effet que savoir et ignorance sont des jumeaux. Et en vérité, je vous le dis, comme disent d'autres textes, savoir et ignorance n'empêchent personne de dormir en fait, ni à l'entrée ni à la fin de l'analyse, — sauf si on les monte en savoirs monnayables comme le sont tous les savoirs de maître hors de la psychanalyse. Ce qui empêche de dormir, je parle là par image, c'est notre corps de jouissance, plus précisément ce que le réel du langage fait à notre corps de jouissance. Et il arrive, en effet, qu'il nous réveille, moins à la fin qu'au début, il est vrai. Les mots pour le dire, ce réel, dans la psychanalyse sont désir, pulsions, symptôme. C'est le registre que Freud appelait économique, et c'est à son niveau qu'il y a passage à l'acte de l'analyste, si le désir de l'analyste est bien un désir nouveau comme je me suis exprimée. Avec la question, certes, dans ce cas, de ce qu'il en est de son savoir à l'analyste, mais elle est seconde.

Je vais donc vous laisser sur une affirmation qui devrait nous interpeller je pense, venue qu'elle est de celui qui a inventé la passe, comme Freud a inventé l'inconscient. Elle dit ce qu'est le non savoir qui compte à la fin — et ce n'est pas celui de l'inconscient. Je vous le donne en mille : dans le passage à l'analyste le sujet change de place « pour opérer comme qui a opéré pour lui », son analyste donc, - jusque-là pas de problème la phrase est juste descriptive - mais il ajoute, je cite, « alors que de l'opération il ne sait rien ¹ ». Et voilà peut-être l'ignorance ou la nouvelle naïveté de fin qui importe : ce n'est pas le non savoir de l'inconscient mais le non savoir de « l'opération » pour celui qui vient juste de porter l'acte analytique. C'est sans doute ce qu'il évoquait aussi en qualifiant les analystes tous frais émoulus de leur analyse qui venaient lui parler, de « rhinocéros dans un magasin de porcelaine ». Ignorance provisoire elle, on l'espère, et à réduire donc comme la casse du rhinocéros.

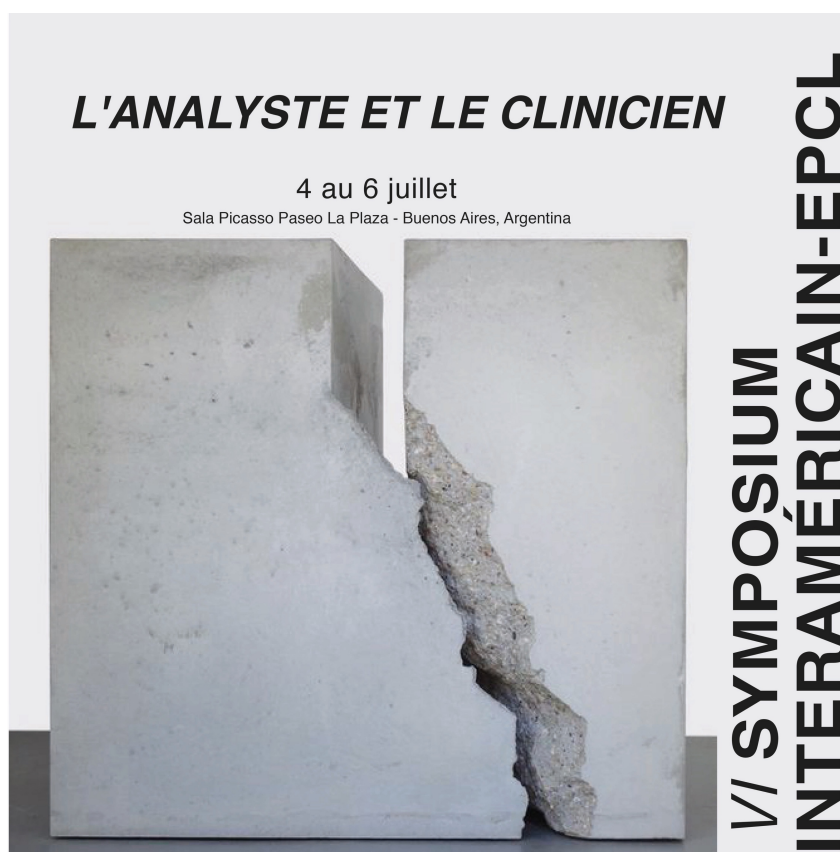
¹ J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 277.

PROCHAINS EVENEMENTS

**V^e Symposium Interaméricain
des Forums du Champ lacanien
4-6 juillet 2025. Buenos Aires, Argentine**

« L'analyste et le clinicien »

**Journée d'École
4 juillet 2025**



Journée Interaméricaine d'École

REINVENTER LA PSYCHANALYSE

Une École pour activer, avec la répétition, le nouveau

PRÉSENTATION

« Réinventer la psychanalyse », c'est ce que Lacan proposait en 1978, considérant que c'est ce à quoi tout psychanalyste est « contraint », du fait extrêmement « ennuyeux » que la psychanalyse est « intransmissible ». Il le fait dans le cadre de la question sur la transmission possible à travers un témoignage de la « façon dont on devient analyste », c'est-à-dire : ce qui fait qu'on devienne analyste après avoir été analysant. C'est la question à laquelle il avait tenté de répondre avec la « Proposition » de 1967 qui établissait le dispositif de la passe¹.

Ce qui est ennuyeux pour Lacan c'est à la fois l'intransmissibilité de la psychanalyse et son effet : il faut que chaque analyste soit forcé de la réinventer. Et c'est précisément à ces faits qu'il attribue, dit-il, sa précédente affirmation selon laquelle la passe l'avait « déçu ».

Qu'est-ce que chacun de nous devra réinventer ? Voici l'indication de Lacan : il faut réinventer « la façon dont la psychanalyse peut durer » ; ce que chaque analyste devra faire « d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant ». Ce sont des questions auxquelles Lacan souligne qu'il avait essayé de donner « un peu plus de corps » avec des écritures tels que le *S* barrant le *A*.

Nous pouvons utiliser l'expression de Lacan pour souligner ce que nous avons proposé en organisant la Sixième Journée Interaméricaine de notre École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien : encourager, animer, raviver en lui donnant « un peu plus de corps », le travail de l'École autour de ce que Lacan nous rappelle à réinventer. Quelque chose qui peut être ennuyeuse, mais dont ce qui suit et qui continuera de se produire exigera que nous soyons préparés. Certainement pas par ennui, mais par enthousiasme de mettre en perspective ce qui est en jeu : « activer, dans la répétition, le nouveau ».

Dybalma Ávila

Traduction : Gabriel Lombardi

¹ J. Lacan « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.

IV^e Convention européenne de l'IF-EPFCL

13 – 14 juillet 2025. Venise, Italie

« Le symptôme dans la psychanalyse »

Journée d'École

« La passe : expérience et témoignages »

12 juillet 2025 à Venise



LA PASSE : EXPÉRIENCE ET TÉMOIGNAGES

JOURNÉE D'ÉCOLE

IV^e CONVENTION EUROPÉENNE DE L'EPFCL

12 juillet 2025- Venise

Expérience :

De tout temps, la philosophie s'est évertuée à déterminer l'articulation entre l'expérience et le savoir : celui qui la précède, voire la conditionne, celui qui s'y dépose et ce qui peut s'en transmettre. Les débats et polémiques ont rebondi de siècle en siècle, sans toutefois conclure à la préséance de l'un par rapport à l'autre. Toute médiation qui permettrait d'accéder au vif de l'expérience demeurera du côté du semblant et rien n'épuisera son réel.

La science, en instaurant l'expérimentation comme une mesure possible de la vérité, n'a cependant pas pu instaurer un discours qui ne serait pas du semblant.

« Expérience » est un terme polysémique, sa traduction en allemand rend compte de ses différentes valeurs : *Erlebnis* renvoie à l'expérience vécue et à sa contingence, *Erfahrung*, « traversée » indique sa valeur de procès, et enfin *Experiment* dénote l'expérimentation.

L'expérience psychanalytique implique ces différentes dimensions.

L'évènement Freud a installé dans le monde un nouveau savoir, l'inconscient, à partir d'une expérience, conçue par lui comme expérience de parole. Il en a élaboré un dispositif « expérimental » ordonné par le procédé que Lacan soulignera comme le « procédé freudien » qui implique ses effets de structure que découvre le transfert. L'opération « de l'analyste » peut conduire à une subversion du rapport au savoir et à la jouissance que ce transfert déplace.

L'enseignement de Lacan, qui s'applique à témoigner de ce qu'il nomme avec insistance « l'expérience de l'analyse », en précise les conditions, formalise sa structure, implique ses effets, et en déduit le mathème du Discours qui l'instaure. Il va en dégager ce qui de l'expérience peut se produire comme fin, dont il distingue « l'expérience de la passe », passage du psychanalysant au psychanalyste, condition de l'avenir de l'acte analytique. La proposition du dispositif de la passe parie que cette expérience ne soit pas ineffable et que l'École puisse en recueillir les témoignages éventuels

Témoignage :

« *Testimonium* » en latin a donné *testament*, *attester*, *contester*, *protester*... tous ces dérivés indiquent nettement un impact performatif qui se retrouve dans le Dire du témoignage, en tant qu'acte d'énonciation qui aurait valeur de preuve. Témoigner, c'est transmettre un « savoir d'expérience » d'un vécu par un tout seul, sommé de prendre la parole afin de faire valoir cette expérience unique, devant un autre censé valider ce réel, ou non.

La justice et l'histoire ont mis la fonction du témoignage au cœur de leur procès, tout en soulignant son aspect paradoxal : comment le vécu de l'un peut-il instituer une certitude ?

Les guerres, l'Holocauste, les traumatismes en général, précipitent le témoignage dans un autre dilemme : entre l'impossibilité et l'urgence de dire.

Passe :

En proposant la passe comme évènement clinique et comme dispositif de « garantie » de l'analyste, Lacan propose un nouage entre l'expérience et le témoignage, l'épreuve et la preuve. L'expérience inouïe du passant se présente soudain comme urgence d'un témoignage qui prend l'École à témoin. Les passeurs eux aussi sont surpris par ce nœud entre témoignage et expérience. Le cartel à son tour, bien que nommé jury par Lacan, ne sort pas indemne de l'expérience dont il est le témoin, et dont il doit rendre compte.

La Convention Européenne de l'EPFCL à Venise nous propose une nouvelle occasion de mettre notre communauté d'expérience à l'épreuve de nos témoignages.

Membres européens du CIG 2023-2024

WUNSCH 25 a été édité par le CIG (2023-2024), grâce à la Commission Wunsch, composée de Carolina Zaffore, Dominique Fingerhann, Pedro Pablo Arévalo et Glaucia Nagem qui a organisé la réception et la distribution des textes.

Nous avons pu compter sur les responsables des équipes de traduction : Anne-Marie Combres, Rebeca García, Diego Mautino, Glaucia Nagem, Pedro Pablo Arévalo et Susan Schwartz.

Nous remercions Lucile Cognard, Nicolas Bendrihen et Mikel Plazaola qui ont bien voulu se charger du travail d'édition, révision et mise en page des versions en italien, français et espagnol.

REMERCIEMENTS AUX TRADUCTEURS

Le CIG 2023-2024 remercie chaleureusement tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

Traducteurs en langue française

Martina Blatché, Anne-Marie Combres, Lina Puig, Sophie Rolland-Manas, Magali Raynaud.

Traducteurs en langue espagnole

Ana Alonso, Pedro Pablo Arévalo, Pepa Cabrillas, Mikel Plazaola, Alejandro Rostagnotto, Francisco Santos, Maite Imbernoni, **Rebeca García**, Montserrat Grau, Cathy Navas, Pastora Rivera.

Traducteurs en langue portugaise

Beatriz Chnaiderman, Beatriz Oliveira, Carolina Moreirão, Claudia Rios, Eveline Hauck, Glaucia Nagem de Souza, Leonardo Assis, Luciana Guareschi, Lucília Maria Abração e Sousa, Luis Guilherme Coelho Mola, Maria Belén Posada, Maria Cláudia Formigoni, Maria Laura Cury Silvestre, Míriam Ximenes Pinho-Fuse, Pastora Rivera, Sheila Skitnevsky Finger, Sylvana Clastres, Tatiana Carvallho Assadi, Viviana Venosa.

Traducteurs en langue italienne

Susanna Ascarelli, Alessandra Aversano, Maria Luisa Carfora, Nathalie Dollez, Luna Franconi, Isabella Grande, Mélanie Jorba, Maria Teresa Maiocchi, Diego Mautino, Laura Milanese, Maria Rosaria Ospite, Maria Domenica Padula, Dayanna Solis, Cristina Tamburini, Sofia Tomei.

Traducteurs en langue anglaise

Équipe du CIG : Pedro Pablo Arévalo, Daniela Avalos, Sebastián Báquiro Guerrero, Chantal Degril, Esther Faye, Deborah McIntyre, Nathaly Ponce, Elisa Querejeta Casares, Susan Schwartz, Devra Simiu. **Carney Lee, Julie Stephens.** Autres traducteurs : **Maite Imbernon, Márcia Carolina Macêdo, Daphne Tamarin, Gabriela Zorzutti.**

Wunsch n°25

TABLE DES MATIERES

Dominique Touchon Fingerermann (France), <i>Éditorial</i>	3
---	---

CONTRIBUTIONS DES MEMBRES DU CIG 2023-2024

Carolina Zaffore (Argentine), <i>La pratique analytique du passant</i>	7
Dominique Touchon Fingerermann (France), <i>Après-coup : l'épreuve du témoignage</i>	10
Anastasia Tzavidopoulou (France), <i>Cartel de passe, expérience d'un partage</i>	13
Anne-Marie Combres (France) : <i>De l'ignorance à l'insu ?</i>	15
Didier Castanet (France), <i>Le témoignage, entre vérité et acte.</i>	17
Glaucia Nagem (Brésil), <i>La passe dans l'École de Lacan et dans la nôtre</i>	20
Martine Menès (France) : <i>Savoir et ignorance des cartels de la passe</i>	23
Mireille Scemama (France), <i>Il n'y a pas d'amour heureux, il n'y a pas de passe parfaite</i>	24
Pedro Pablo Arévalo (Espagne), <i>Pourquoi la passe ?</i>	26
Radu Turcanu (France), <i>Brèves considérations sur le symposium de la passe cru 2024</i>	29
Rebeca García (Espagne), <i>Un style différent : « la faille à travers laquelle j'ai tenté de faire passer ma passe »</i>	30
Teresa Trias (Espagne), <i>Urgences subjectives et fin d'analyse ?</i>	33

HOMMAGE

Ricardo ROJAS Membre du CIG 2023-2024 est décédé le 27 septembre 2024, nous regrettons « su querida presencia » et nous publions un de ses textes : « <i>Deuil et satisfaction, à la fin ?</i> »	39
---	----

« SAVOIR ET IGNORANCE DANS LE PASSAGE À L'ANALYSTE » VIII ° RENCONTRE INTERNATIONALE DE L'ÉCOLE 2 MAI 2024, PARIS

Dominique Touchon Fingerermann (France), <i>Ouverture</i>	47
Elynes Barros Lima, AE, (Brésil), <i>Que peut-on savoir dans une analyse ?</i>	48
Rebeca García (Espagne), <i>Ce qui résonne d'une expérience</i>	51
Nicolas Bendrihen (France), <i>La cicatrice des effets de hasard ?</i>	55
Constanza Lobos, AE, (Argentine), <i>Vouloir un savoir troué</i>	57
Anne Marie Combres (France), <i>Point de passage ?</i>	59
Mikel Plazaola (Espagne), <i>Effets du passage de l'ignorance au savoir dans l'expérience de la passe</i>	61
Dimitra Kolonia, AE, (France), <i>Surprises de fin</i>	65
Marie-José Latour (France), <i>Travailler pour l'incertain</i>	68
Ana Laura Prates Pacheco (Brésil), <i>Avec les fenêtres ouvertes sur la passe 2</i>	70
Christelle Suc, AE, (France), <i>De l'élucubration à l'impensé : du nouveau ?</i>	72
Armando Cote (France), <i>L'éloge du non savoir et ses rapports avec la vérité</i>	75
Carolina Zaffore (Argentine), <i>Quel effet didactique dans le passage à l'analyste ?</i>	78

Ponctuations

Anastasia Tzavidopoulou (France), <i>Ce que l'éclair laisse dans l'ombre</i>	81
Colette Soler (France), <i>Point de vue</i>	83

PROCHAINS EVENEMENTS	85
-----------------------------	----

REMERCIEMENTS	91
----------------------	----

